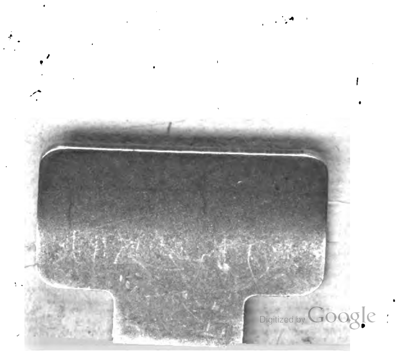




LES MYSTÈRES D'UDOLPHE.




BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
LYON
1894



.... Qu'avez vous entendu?

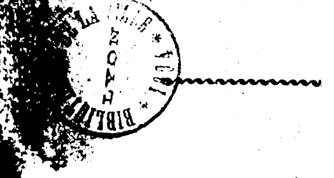
LES MYSTÈRES D'UDOLPHE,

PAR ANNE RADCLIFFE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS
sur la troisième édition,

PAR VICTORINE DE CHASTENAY.

TOME SIXIÈME.





A PARIS,
Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, nº. 9.

1808.

LES MYSTÈRES D'UDOLPHE.

CHAPITRE PREMIER.

Le comte avoit très-peu dormi ; il se leva de bonne heure ; et, pressé d'entretenir Ludovico, il courut à l'appartement du nord. La première porte étoit fermée en dedans ; il fut donc obligé de frapper très-fort, mais ni ses coups ni sa voix ne furent entendus. Il considéra l'intervalle qui séparoit cette porte de la chambre à coucher, et pensa que Ludovico, las de veiller, étoit tombé sans doute dans un profond sommeil. Le comte, peu surpris de ne recevoir aucune réponse, se retira, et alla se promener.

Le temps étoit sombre ; le soleil, qui se levoit sur la Provence, ne répandoit qu'une foible lumière ; ses rayons combattoient contre les vapeurs qui s'élevoient de la mer,

et qui promenoient leurs lourdes masses sur le sommet des bois, qu'ornoient alors les teintes variées dont l'automne enrichit le feuillage. La tempête étoit passée; mais la mer, toujours agitée, mugissoit encore. Le comte, à qui ce jour grisâtre et vaporeux ne déplaisoit pas, entra dans les bois et s'y promena, enseveli dans une profonde méditation.

Emilie s'étoit aussi levée de bonne heure, et avoit dirigé sa promenade vers le promontoire escarpé d'où l'on découvroit l'océan. Les événemens du château occupoient son esprit, et Valancourt étoit aussi l'objet de ses tristes pensées; elle ne pouvoit encore songer à lui avec indifférence. Sa raison lui reprochoit continuellement une tendresse qui survivoit dans son cœur à l'estime: elle se rappeloit l'expression qu'avoient ses regards au moment où il l'avoit quittée, le ton de sa voix lorsqu'il lui dit adieu; et si quelque hasard augmentoit l'énergie de ses souvenirs, elle versoit des larmes amères.

Arrivée à la vieille tour, elle se reposa sur ses marches ruinées, et se livra à la mélancolie. Elle observoit les vagues à demi-cachées par la vapeur, qui venoient en roulant au rivage, et répandoient leur mousse

légère autour du rocher sur lequel elles se brisoient; leur bruit monotone et les nuages obscurs qui se balançoient sur les rochers, rendoient la scène plus mystérieuse et plus analogue à l'état de son cœur. Cet état devint trop pénible. Emilie se leva brusquement; elle traversa quelques ruines de la tour, et vit des lettres gravées sur une muraille; elle s'approcha pour les examiner. Ces caractères paroissoient grossièrement gravés avec la pointe d'un canif, mais Emilie les connoissoit trop bien; c'étoit la main de Valancourt, et elle les lut en tremblant.

Il étoit bien constant que Valancourt avoit visité cette tour; il étoit même probable que c'étoit la nuit précédente, puisqu'elle avoit été orageuse, et que les vers décrivoient un naufrage; il falloit même qu'il n'eût quitté que depuis peu ces ruines. Le soleil ne faisoit que de paroître, et il avoit fallu du jour pour tracer les caractères tels qu'ils étoient. Il étoit donc encore bien vraisemblable que Valancourt n'étoit pas loin.

Pendant que ces idées parcouroient avec rapidité l'imagination d'Emilie, tant d'émotions la combattirent, qu'elle en fut presqu'accablée; mais son premier mouvement fut d'éviter une rencontre, et elle

reprit à la hâte le chemin qui menoit au château. Tout en marchant, elle se souvint de la musique qu'elle avoit entendue près de la tour, et de la figure qui ensuite lui avoit apparu. Dans son agitation, elle fut portée à croire que c'étoit Valancourt qu'elle avoit vu et entendu. D'autres souvenirs lui ôtèrent cette erreur ; mais en tournant une partie très-touffue du bois, elle aperçut une personne qui se promenoit lentement dans un endroit fort sombre. Préoccupée d'une seule idée, Emilie tressaillit, s'arrêta, et crut voir Valancourt. La personne s'avança, et avant qu'elle fût remise assez pour fuir, on lui parla : c'étoit le comte. Emilie reconnut sa voix ; il exprima quelque surprise en la voyant de si bonne heure à la promenade, et il fit un effort pour plaisanter sur son goût pour la solitude. Il s'aperçut bientôt qu'il falloit moins la railler que la plaindre. Il changea de ton, et lui reprocha tendrement l'excès d'une douleur inutile. Elle sentoit la justesse de ses exhortations ; mais elle fondoit en larmes. Le comte prit un autre sujet, et s'étonna de ce que l'avocat d'Aix, son ami, n'avoit pas répondu à sa consultation sur la cession des biens de madame Montoni. Il chercha à distraire Emilie par l'espérance

de les recouvrer bientôt ; elle sentoit bien pourtant que cette richesse influeroit peu sur le bonheur de sa vie, puisque Valancourt ne pouvoit plus y avoir d'intérêt.

En rentrant au château, Emilie se retira chez elle, et le comte alla à l'appartement du nord. La porte étoit encore fermée. Déterminé à réveiller Ludovico, le comte appela d'une voix plus forte. Un silence morne succéda. Etonné de voir ses efforts inutiles, le comte craignit qu'un accident ne fût arrivé à Ludovico, et que la peur de quelque objet imaginaire ne l'eût privé de ses sens. Il s'éloigna de la porte, dans l'intention de la faire enfoncer par ses gens, et il en entendit plusieurs dans le bas du château.

Le comte leur demanda s'ils avoient vu ou entendu Ludovico. Tous répondirent avec effroi que, depuis la nuit, aucun d'eux n'avoit approché de l'appartement du nord. — Il dort profondément, dit le comte ; il est si éloigné de la porte d'entrée, qu'on ne peut se faire entendre ; il faudra l'enfoncer. Apportez quelques masses, et suivez-moi.

Les domestiques restèrent muets et interdits ; il fallut que toute la maison s'assemblât pour que le comte fût obéi. Dorothée, en même temps, parla d'une autre porte qui

ouvroit sur la galerie du grand escalier, donnoit sur l'antichambre du salon, et se trouvoit conséquemment beaucoup plus près de la chambre à coucher. Il étoit naturel que Ludovico fût plutôt éveillé par cette porte. Le comte s'y rendit; mais ses efforts furent egalement inutiles. Il commença à craindre sérieusement, et se disposoit lui-même à enfoncer la porte; mais les beautés qu'il y remarqua retinrent son coup; elle lui parut d'ébène, tant son poli étoit noir et son grain serré; mais elle n'étoit que de mélèze; et la Provence, dans ce temps, étoit citée pour ses forêts de ce bois. Le comte, en faveur de son prix et de la délicatesse de ses sculptures, épargna cette porte. Il retourna à celle de l'escalier; on l'enfonça. Il entra le premier; Henri le suivit avec quelques-uns des plus courageux; les autres attendirent sur l'escalier.

Le silence régnoit dans tout l'appartement. Arrivé au salon, le comte appela Ludovico, et ne recevant aucune réponse, il ouvrit lui-même, et entra.

Le silence absolu confirma ses craintes pour Ludovico; aucun bruit, aucune respiration n'annonçoit que quelqu'un sommeillât en ce lieu; mais son incertitude duroit encore. Tous les volets étoient fer-

més, et la chambre étoit trop obscure pour que l'on y distinguât rien.

Le comte commanda à un de ses gens d'ouvrir une des fenêtres. En traversant la chambre pour obéir, il se heurta, tomba par terre, et le cri perçant qu'il poussa ayant fait enfuir aussitôt les braves qui s'étoient hasardés jusque-là, Henri et le comte restèrent seuls pour achever l'aventure.

Henri ouvrit un des volets, et s'aperçut que le domestique avoit donné contre le fauteuil même dans lequel Ludovico avoit été assis. Celui-ci n'y étoit plus, et la foible lumière qui se répandoit dans la chambre ne le montroit en aucun endroit. Le comte, alarmé, ouvrit d'autres volets pour mieux voir. Ludovico ne parut point. Il resta un moment en suspens, et craignit de s'en fier à ses sens. Il vit le lit, et s'approcha pour voir si Ludovico ne s'y étoit pas couché. Il n'y trouva personne. Il pénétra dans l'oratoire; tout étoit rangé comme la veille, et Ludovico n'y étoit point.

Le comte, pourtant, contint l'excès de sa surprise. Ludovico, sans doute frappé de terreur, étoit sorti, pendant la nuit, d'un appartement désert, et dont on racontoit tant d'effrayantes particularités. Mais, dans ce cas même, il eût cherché la société; et

tous ses camarades déclaroient ne l'avoir point vu. La porte de l'appartement étoit d'ailleurs fermée par-dedans : il étoit impossible qu'il fût sorti par-là, et toutes les portes extérieures étoient de même verrouillées en dedans, fermées à double tour; toutes les clefs étoient dans les serrures. Porté à croire que Ludovico s'étoit échappé par une fenêtre, le comte les examina mieux; mais celles qui étoient assez larges pour que le corps d'un homme y passât, étoient grillées de barreaux de fer, et n'avoient pu fournir d'issue. D'ailleurs, quelle apparence que Ludovico eût risqué sa vie en passant par une fenêtre, quand il pouvoit sortir avec sécurité par une porte?

L'étonnement du comte ne put s'exprimer; il rentra dans la chambre à coucher: tout y étoit en ordre, excepté le fauteuil qu'on venoit de renverser. On trouva la petite table, et sur cette table l'épée, la lampe, le livre et la moitié d'un verre de vin. Au pied de la table étoit la corbeille, un reste de provisions et du bois.

Henri et le domestique donnèrent un libre cours à leur surprise. Le comte parloit peu, mais son silence exprimoit beaucoup. Il paroissoit que Ludovico avoit dû s'échapper par un passage secret et inconnu. Le comte

ne pouvoit se résoudre à admettre une cause surnaturelle. Néanmoins, s'il y avoit un passage, comment expliquer les motifs de sa retraite ? Comment ne trouvoit-on aucune trace de sa marche ? Tout étoit rangé comme la veille.

Le comte, lui-même, aida à lever la tapisserie de toutes les pièces, pour découvrir si elle cachoit une ouverture. On n'en reconnut aucune ; et le comte se retira après avoir fermé la première chambre, et mit la clef dans sa poche. Il donna des ordres pressans pour qu'on cherchât Ludovico jusque dans le voisinage, et se retira dans son cabinet avec Henri. Ils y restèrent long-temps. Quel qu'eût été le sujet de la conférence, Henri, de ce moment, perdit beaucoup de sa gaîté ; il devenoit grave et réservé quand on traitoit le sujet qui alarmoit toute la famille.

A la disparition de Ludovico, le baron de Sainte-Foix sembla confirmé dans toutes ses opinions sur la probabilité des apparitions. Il étoit néanmoins difficile d'en marquer le rapport avec le sujet actuel. On ne peut attribuer le crédit qu'elles acquirent alors, qu'à l'état de sensibilité excessive où la curiosité et l'effroi avoient réduit tous les esprits de la maison. De ce moment, le baron

et ses adhérens s'entêtèrent plus profondément de leurs systêmes. Toutes les terreurs des domestiques augmentèrent à tel point, que la plupart d'entr'eux quittèrent à l'instant le château; les autres ne restèrent que jusqu'à ce qu'on pût les remplacer.

Les recherches les plus exactes sur le sort de Ludovico furent inutiles. Après plusieurs journées employées sans relâche, la pauvre Annette s'abandonna au désespoir, et la surprise générale fut au comble.

Emilie, dont l'esprit avoit été vivement ému par le sort désastreux de la marquise, et par la mystérieuse liaison qu'elle imaginoit avoir existé entr'elle et Saint-Aubert, étoit particulièrement frappée d'un événement si extraordinaire. Elle étoit, de plus, consternée de la perte de Ludovico, dont la probité, la fidélité, les services, méritoient son estime et sa reconnoissance. Elle désiroit de se retrouver dans la paisible retraite de son couvent; mais chaque ouverture qu'elle en faisoit étoit reçue avec tristesse par la jeune Blanche, et tendrement écartée par le comte. Elle sentoit pour lui l'affection, le respect, l'admiration d'une fille; et Dorothée consentit enfin à ce qu'elle pût l'informer de l'apparition qu'elle avoit vue dans l'appartement de la marquise. En

tout autre moment, il eût souri de sa relation, et auroit jugé que le fantôme n'existoit que dans l'imagination du témoin. Alors il écouta Emilie sérieusement ; et quand elle eut fini, il lui demanda le plus profond secret. Quelle que puisse être la cause de ces événemens singuliers, dit le comte, le temps seul peut les expliquer. Je veillerai avec soin sur tout ce qui se passera au château, et j'emploierai tous les moyens possibles pour découvrir le destin de Ludovico. Pendant ce temps, soyons prudens et circonspects. J'irai veiller moi-même dans ces appartemens ; mais jusqu'à ce que j'en détermine l'instant, je veux que tout le monde l'ignore.

Le comte envoya chercher Dorothée, et lui fit de même promettre le silence, et sur ce qu'elle savoit déjà, et sur ce qu'elle pourroit savoir encore. Cette vieille femme lui raconta les particularités de la mort de la marquise de Villeroy : il paroissoit en avoir déjà su quelques-unes ; mais celles qu'il avoit ignorées lui causèrent autant de surprise que d'agitation. Après cet entretien, le comte s'enferma dans son cabinet ; il y resta seul plusieurs heures, et quand il en sortit, la gravité de son extérieur étonna et alarma Emilie.

La semaine d'après, tous les hôtes du comte partirent, excepté le baron, son fils et Emilie. Cette dernière eut bientôt l'embarras et le chagrin d'une autre visite. M. Dupont revint, et elle se décida à retourner aussitôt au couvent. La joie que manifestoit Dupont en la voyant, lui fit juger qu'il rapportoit cette même ardeur qui l'avoit bannie du château de Blangy. Les manières d'Emilie envers lui furent réservées. Le comte le reçut avec plaisir, le lui présenta en souriant, et sembla tirer pour son ami un bon augure de l'embarras qu'elle éprouvoit.

M. Dupont le comprit mieux. Il perdit soudain sa gaîté, et tomba dans la langueur et dans le découragement.

Le jour suivant, néanmoins, il chercha l'occasion d'expliquer le motif de sa visite, et il renouvela sa demande. Cette déclaration fut reçue par Emilie avec un véritable chagrin : elle tâcha de diminuer la peine que pouvoit causer un second refus, par l'assurance réitérée de son amitié et de son estime. Elle le laissa, malgré elle, dans un état qui méritoit et qui obtint la plus tendre pitié. Plus frappée que jamais de l'inconvenance d'un plus long séjour au château,

elle alla aussitôt chercher le comte, et l'instruire de son intention.

Ma chère Emilie, lui dit-il, je vois avec un pénible intérêt l'encouragement que vous donnez aux illusions; illusions trop communes aux cœurs jeunes et sensibles: le vôtre a reçu un coup violent; vous croyez n'en jamais guérir. Vous cherchez à nourrir cette idée: l'habitude de la tristesse subjuguera la force de votre esprit, et vous préparera pour l'avenir d'inutiles regrets. Dissipez votre illusion; éveillez-vous au sentiment de ce danger.

Emilie sourit tristement. — Je sais ce que vous voulez dire, monsieur, répliqua-t-elle, je suis préparée à vous répondre. Je sens que mon cœur n'éprouvera jamais un second attachement, et je perds l'espérance de retrouver même le calme et la tranquillité, si je me laisse entraîner à de nouveaux nœuds.

— Je sais bien que vous sentez cela, dit le comte; mais je sais aussi que le temps affoiblira ce sentiment, à moins que vous ne le nourrissiez par la solitude et l'imagination; le temps, en ce cas, peut en faire une habitude. Je suis à même de vous parler sur ce sujet, et de compatir à vos douleurs, dit le comte d'un air pénétré: j'ai su ce que

c'étoit que d'aimer, et de pleurer l'objet de son amour. Oui, continua-t-il, les yeux remplis de larmes, j'ai souffert. Mais ces temps sont passés, depuis long-temps ils sont passés, et je ne puis me les rappeler aujourd'hui sans émotion.

— Mon cher monsieur, dit Emilie avec timidité, que veulent dire ces larmes ? elles parlent, ce me semble, un tout autre langage ; elles plaident pour moi.

— Ce sont des larmes de foiblesse, puisqu'elles sont inutiles, répliqua le comte en les essuyant ; je voudrois vous voir supérieure à cette foiblese. Ces larmes sont les vestiges d'une douleur que de longs et continuels efforts ont empêché de m'ôter la raison. Jugez si je dois vous prémunir contre les terribles effets d'un penchant qui, lorsqu'on s'y livre, influe sur toute la vie, et porte un nuage jusque sur des années qui auroient pu être heureuses ! M. Dupont est un homme aimable et sensible ; depuis long-temps il vous adore : sa famille, sa fortune, ne sont susceptibles d'aucunes objections. Après ce que je vous ai dit, il est superflu d'ajouter combien je me réjouirois de vous savoir heureuse, et combien je crois M. Dupont capable d'accomplir sur ce point tous mes vœux. Ne pleurez pas, mon Emi-

lie, dit le comte en prenant sa main, il est encore pour vous quelque bonheur dans l'avenir.

Il se tut un moment, et continua d'une voix plus ferme : — Je ne vous engage pas à faire un effort trop violent pour surmonter vos sentimens ; tout ce que je vous demande en ce moment, c'est de contenir vos pensées, qui vous reportent continuellement à des souvenirs ; c'est de vous livrer aux objets présens ; c'est de vous laisser croire à vous-même que vous pouvez devenir heureuse ; c'est de songer quelquefois avec un peu de complaisance à cet infortuné Dupont, et de ne le point condamner à cet état de désespoir, dont je voudrois, ma chère Emilie, commencer par vous faire sortir.

— Ah ! monsieur, dit Emilie en versant un torrent de larmes, que vos désirs à cet égard n'abusent pas M. Dupont par l'espoir que je puisse recevoir sa main. Si je consulte mon cœur, cela ne sera jamais ; je puis me soumettre à tout le reste, excepté à l'idée que jamais je penserai autrement.

Souffrez que j'interprète votre cœur, répondit le comte avec un léger sourire : si vous me faites l'honneur de suivre mes avis sur le reste, je pardonnerai votre incrédu-

lité sur votre conduite future envers M. Dupont. Je ne vous presserai pas de rester ici plus long-temps que votre satisfaction ne le permet. Mais, en m'abstenant aujourd'hui de m'opposer à votre retraite, je réclame de votre amitié quelques visites à l'avenir.

Des larmes de reconnoissance s'unirent à celles d'un tendre regret. Emilie remercia le comte de ses témoignages d'amitié ; elle promit de suivre ses avis sur tous les points, excepté un seul, et l'assura du plaisir avec lequel elle profiteroit de son invitation et de celle de la comtesse, lorsque M. Dupont ne seroit plus au château.

Le comte sourit de cette condition. — J'y consens, lui dit-il ; le couvent est ici près, ma fille et moi nous pourrons vous voir bien souvent. Si quelquefois nous osons introduire un compagnon de promenade, nous le pardonnerez-vous ?

Emilie parut affligée, et garda un profond silence.

— Eh bien ! reprit le comte, je n'en dirai pas davantage, et je vous demande pardon d'avoir été si loin. Rendez-moi la justice de croire que mon unique motif est un intérêt bien réel pour votre bonheur, et pour celui de mon aimable ami M. Dupont.

Emilie, en quittant le comte, alla informer la comtesse de ses projets, et la comtesse lui en exprima ses regrets avec des expressions polies ; elle écrivit ensuite à l'abbesse, et partit le soir du jour suivant. M. Dupont la vit partir avec un extrême chagrin ; le comte tâcha de le soutenir par l'espérance qu'un jour Emilie lui seroit plus favorable.

Emilie fut contente de se retrouver dans la retraite paisible du couvent ; elle y éprouva un renouvellement de bonté maternelle de la part de l'abbesse, et d'amitié fraternelle de la part des religieuses. Elles savoient déjà l'événement extraordinaire du château, et le soir même, après souper, on en parla dans la salle du couvent. On pria Emilie d'en raconter les détails ; elle le fit avec circonspection, et s'étendit fort peu sur la disparition de Ludovico. Toutes celles qui l'écoutoient se réunirent à lui prêter une cause surnaturelle.

On a cru fort long-temps, dit une religieuse appelée sœur Françoise, que le château étoit fréquenté par des esprits ; et je fus surprise quand j'appris que le comte auroit la témérité de l'habiter. L'ancien propriétaire avoit, je crois, quelque chose sur la conscience à expier ; espérons que les

vertus du possesseur actuel pourront le préserver du châtiment réservé aux torts du premier, si réellement il étoit criminel.

— De quel crime le soupçonne-t-on ? dit une demoiselle Feydeau, pensionnaire du couvent.

— Prions pour son âme, reprit une religieuse qui jusque-là avoit gardé le silence. S'il étoit criminel, sa punition dans ce monde a été suffisante.

Il y avoit dans le ton de ses paroles un mélange de sérieux et de singularité qui frappa singulièrement Emilie. Mademoiselle Feydeau répéta la question, sans prendre garde à l'entretien de la religieuse.

— Je n'ose pas dire quel fut son crime, répliqua la sœur Françoise. J'ai entendu des récits fort étranges au sujet du marquis de Villeroy. On dit, entr'autres, qu'après la mort de son épouse, il quitta le château de Blangy, et n'y revint plus. Je n'étois pas ici dans ce temps-là, je n'en puis parler que sur des rapports ; il y avoit très-long-temps que la marquise étoit morte, et la plupart de nos sœurs n'en pourroient pas dire davantage.

— Moi, je le pourrois, reprit la religieuse qui déjà avoit parlé, et que l'on nommoit la sœur Agnès.

— Vous savez donc, dit mademoiselle Feydeau, des circonstances qui vous font juger s'il est criminel ou non, et quel crime on lui imputoit ?

— Oui, dit la religieuse ; mais qui oseroit scruter mes pensées ? Qui osera s'immiscer dans le secret de mes opinions ? Dieu seul est son juge, et il a rejoint ce juge terrible.

Emilie regarda la sœur Françoise avec surprise ; et elle en reçut un regard expressif.

— Je demandois seulement votre opinion, dit mademoiselle Feydeau d'un ton doux ; si le sujet vous est désagréable, j'en changerai.

— Désagréable ! reprit la religieuse avec affectation. Nous parlons au hasard, et ne sentons guère la valeur de nos termes. Désagréable ! est une misérable expression. Je vais prier Dieu.

Parlant ainsi, elle se leva, fit un profond soupir, et s'éloigna.

— Que signifie ceci ? demanda Emilie après son départ.

— Cela n'est pas extraordinaire, répondit la sœur Françoise ; elle est souvent ainsi. Elle n'a pas de suite dans ses idées ; sa raison est dérangée. Vous ne l'avez donc jamais vue dans cet état ?

— Jamais, dit Emilie : j'ai pensé quelquefois qu'elle avoit dans le regard une sorte d'agrément mélancolique : je ne l'avois jamais remarqué dans ses discours. Pauvre femme ! je prierai Dieu pour elle.

— Vos prières, ma fille, dit l'abbesse, se joindront dans ce cas aux nôtres ; elle en a besoin.

— Madame, dit mademoiselle Feydeau, quelle est votre opinion sur le marquis ? L'étrange événement du château a tant excité ma curiosité, que je me permets cette question : Quel crime lui imputoit-on ? quelle est la punition dont parloit la sœur Agnès ?

— On ne peut, dit l'abbesse avec un air aussi grave que réservé, on ne peut sans défiance avancer ses idées sur un sujet si délicat. Je ne prendrai pas sur moi de prononcer que le feu marquis fût coupable, ni de dire de quel crime on l'avoit soupçonné. Quant à la punition dont parle sœur Agnès, je n'ai pas connoissance qu'il en ait souffert aucune ; elle faisoit sans doute allusion au supplice cruel que causent des remords cuisans. Prenez garde, mes chères enfans, d'encourir ce châtiment terrible ; c'est le purgatoire de cette vie. La marquise le savoit bien ; elle fut un modèle pour ceux

qui vivent dans le monde, et le cloître même n'eût pas rougi d'imiter ses vertus. Notre maison a reçu sa dépouille mortelle; son âme céleste est, je n'en doute pas, retournée vers son origine.

Pendant que l'abbesse disoit ces mots, la cloche sonna, et elle se leva. — Allons, mes enfans, dit-elle, allons prier pour tous les malheureux; allons confesser nos péchés, et tâchons de purifier nos consciences, pour gagner le ciel où elle est.

Emilie fut touchée de cette exhortation, et se rappelant son père, elle reprit: Le ciel, où lui aussi est allé! Elle retint ses soupirs, et suivit l'abbesse et la communauté dans la chapelle.

CHAPITRE II.

Le comte de Villefort reçut enfin une lettre de l'avocat d'Aix, qui encourageoit Emilie à presser ses réclamations sur les biens de madame Montoni. A peu près vers le même temps, un avis semblable vint de M. Quesnel; mais le secours de la loi ne paroissoit plus nécessaire, puisque la seule personne qui eût pu s'opposer à la prise de

possession d'Emilie n'étoit plus. Un ami de M. Quesnel, qui résidoit à Venise, lui avoit envoyé le détail de la mort de Montoni ; on l'avoit mis en jugement avec Orsino, comme complice supposé de l'assassinat du noble Vénitien. Orsino fut trouvé coupable, condamné et exécuté sur la roue ; rien ne se trouva à la charge de Montoni et de ses amis ; on les relâcha tous, excepté Montoni. Le sénat vit en lui un homme fort dangereux, et pour divers motifs, on le retint en prison. Il y mourut d'une manière fort secrète, et l'on soupçonna que le poison avoit hâté la fin de sa vie. La personne dont M. Quesnel avoit reçu cette information, ne lui laissoit aucun doute sur sa sincérité. Celui-ci disoit donc à Emilie qu'il suffisoit de réclamer les biens de sa tante pour se les assurer, et ajoutoit qu'il l'aideroit à ne négliger aucune formalité. Le terme du bail de la Vallée étoit presqu'expiré ; il le lui apprenoit, et lui donnoit le conseil de se rendre à Toulouse ; il se proposoit d'aller l'y trouver, elle s'assureroit par-là de la propriété de ses biens ; il l'instruisoit de toutes les précautions légales, et il jugeoit nécessaire qu'elle se rendît à Toulouse, dans trois semaines.

L'augmentation de la fortune d'Emilie

avoit réveillé dans M. Quesnel une soudaine tendresse pour sa nièce : il paroissoit avoir plus de respect pour une riche héritière, qu'il n'avoit senti de compassion pour une orpheline pauvre et sans amis.

Le plaisir que lui fit cette nouvelle, fut bien affoibli par l'idée que celui pour lequel elle avoit autrefois regretté la perte de sa fortune, n'étoit plus digne de la partager. Elle se rappela cependant les tendres avis du comte, et ne se livra pas à ces tristes réflexions : elle tâcha de ne sentir que de la reconnoissance pour le bienfait inattendu qu'elle recevoit du ciel. Ce qu'elle avoit le plus de plaisir à apprendre étoit que la Vallée, lieu si cher à son cœur, par les souvenirs de son enfance et par la constante résidence que ses parens y avoient faite, seroit bientôt remise entre ses mains ; elle résolut de s'y fixer. La charmante situation de cette demeure, les souvenirs qui y étoient attachés, avoient sur son cœur un privilége qu'elle ne vouloit point sacrifier à l'ostentation et à la magnificence de Toulouse. Elle écrivit à M. Quesnel pour le remercier de l'intérêt actif qu'il lui témoignoit, et l'assurer qu'elle seroit à Toulouse au temps indiqué.

Quand le comte de Villefort vint avec

Blanche remettre à Emilie la consultation de l'avocat, il apprit le contenu de la lettre de M. Quesnel, et il en félicita sincèrement Émilie; mais cette impression de satisfaction eut bientôt abandonné ses traits, et Emilie y remarqua une tristesse extraordinaire : elle n'hésita pas à en demander la cause.

— Le sujet n'en est pas nouveau, dit le comte : je suis fatigué, excédé du trouble et de la confusion où des folies superstitieuses ont jeté tous ceux qui m'entourent; les rapports les plus ridicules m'obsèdent, je ne puis les croire vrais, et je n'en puis démontrer la fausseté; je suis aussi très-inquiet de ce pauvre Ludovico, je n'ai pu rien découvrir à son égard. On a épuisé les retraites du château et celles du voisinage, on ne peut en faire davantage; et j'ai offert de fortes récompenses pour le plus léger renseignement; j'ai, depuis sa disparition, gardé sur moi les clefs de l'appartement du nord, et je veux moi-même y veiller cette nuit.

Emilie, sérieusement alarmée pour le comte, unit ses prières à celles de Blanche pour l'en détourner.

— Qu'ai-je à craindre ? dit-il; je ne crois pas avoir à combattre d'ennemis surnatu-

rels; et quant aux attaques des hommes, je serai préparé à les recevoir. D'ailleurs, je vous promets de ne pas veiller seul.

— Et qui donc, monsieur, reprit Emilie, aura le courage de veiller avec vous ?

— Mon fils, répondit le comte. Si je ne suis pas enlevé cette nuit, ajouta-t-il en souriant, demain vous apprendrez le résultat de mon aventure.

Le comte et Blanche, bientôt après, prirent congé d'Emilie et retournèrent au château. Le comte fit part à Henri de son projet, et ce ne fut pas sans répugnance que celui-ci consentit à y prendre part. Lorsqu'après le souper cette intention fut connue, la comtesse fut épouvantée : le baron et M. Dupont conjurèrent le comte de ne pas courir le risque d'éprouver le même sort que le malheureux Ludovico. — Nous ne connoissons, dit le baron, ni la nature, ni le pouvoir d'un esprit diabolique. On ne peut, je crois, douter qu'un esprit de cette espèce ne fréquente cet appartement. Prenez garde, monsieur, de provoquer sa vengeance; il a déjà donné un exemple terrible de sa malice. J'accorde que les esprits des morts ne puissent revenir sur la terre que pour des occasions importantes : mais n'en est-ce pas une que votre mort ?

Le comte ne put s'empêcher de sourire. — Pensez-vous, baron, lui dit-il, que ma perte puisse être un motif assez important pour rappeler sur la terre l'âme d'un mort! Hélas! mon bon ami, il n'y a pas d'occasion où cette intervention soit nécessaire pour détruire un individu. Quel que soit le mystère, je l'éclaircirai cette nuit; je ne suis pas superstitieux.

— Je sais que vous êtes un incrédule, interrompit le baron.

Appelez-moi comme vous voudrez; je veux dire seulement que, malgré mon éloignement pour toutes les superstitions, s'il y a là quelque chose de surnaturel, j'en aurai moi-même le spectacle. Si quelque prodige menace ma maison, si elle se trouve dans un rapport extraordinaire avec d'anciennes circonstances, j'en serai sans doute informé. A tout événement je tente la découverte; mais pour ne succomber à l'attaque d'aucun être vivant, ce qui, en vérité, mon cher ami, est ce que je redoute le plus, j'aurai soin d'être bien armé.

Le comte prit congé de la famille avec une gaîté empruntée qui dissimuloit mal le trouble de son esprit. Il prit le chemin de l'appartement du nord, accompagné de son fils, et suivi du baron, de M. Dupont et de

quelques domestiques, qui tous leur souhaitèrent le bonsoir à la porte. Tout, dans l'appartement, étoit comme on l'avoit laissé, même dans la chambre à coucher. Le comte alluma lui-même son feu; aucun de ses gens n'avoit voulu s'aventurer si loin. Il examina soigneusement la chambre et l'oratoire, et prit, ainsi que Henri, une chaise auprès de la cheminée. Ils mirent du vin et une lampe auprès d'eux; posèrent leurs épées sur la table, firent étinceler la flamme et commencèrent à s'entretenir sur différens sujets. Henri étoit souvent distrait et silencieux; il jetoit un regard défiant et curieux sur les parties obscures de la chambre. Le comte cessa peu à peu de parler, et ne sortit de sa rêverie que pour ouvrir un volume de Tacite qu'il avoit eu la précaution de prendre.

CHAPITRE III.

Le baron de Sainte-Foix, inquiet pour son ami, n'avoit pu fermer l'œil, et s'étoit levé de grand matin. En allant aux informations, il passa près du cabinet du comte et entendit quelqu'un marcher; il frappa à la

porte, le comte ouvrit lui-même : content de le voir en sûreté, curieux d'apprendre les détails, le baron n'eut pas le temps d'observer la gravité extraordinaire qui couvroit la physionomie du comte. Ses réponses réservées l'en firent apercevoir. Le comte, en affectant de sourire, s'efforça de traiter légèrement ses questions : mais le baron étoit sérieux. Il devint si pressant, que le comte, plus grave à son tour, lui dit :
— Eh bien! mon cher ami, ne m'en demandez pas davantage, je vous en conjure. Je vous supplie encore de garder le silence sur tout ce que ma conduite future pourra avoir de surprenant. Je n'hésite point à vous dire que je suis malheureux, et que mon expérience ne m'a pas fait trouver Ludovico. Excusez ma réserve sur les incidens de cette nuit.

— Mais où est Henri ? dit le baron, surpris et déconcerté de ce refus.

— Il est chez lui, répliqua le comte, vous me ferez plaisir de ne le pas interroger.

— Certainement, dit le baron avec chagrin, puisque cela vous déplairoit. Mais il me semble, mon cher ami, que vous pourriez vous fier à ma discrétion et bannir toute réserve. Vous me faites soupçonner

votre entière conversion à mon système, e vous n'êtes sûrement plus aussi incrédule que vous étiez.

— N'en parlons plus, dit le comte ; vou pouvez être certain que ce ne peut être un événement ordinaire qui m'impose le silence envers un ami de trente ans. Ma réserve, en ce moment, ne doit vous faire douter, ni de mon estime, ni de mon amitié.

— Je n'en doute pas, dit le baron ; mais cette réserve me surprend, je l'avoue.

— Elle me surprend aussi, dit le comte ; mais, de grâce, ne laissez rien soupçonner à ma famille, et ne relevez à l'avenir aucune des circonstances extraordinaires de ma conduite.

Le baron le promit, et après un instant de conversation indifférente, ils descendirent pour déjeûner. Le comte aborda sa famille d'un air gai : il élnda les questions par une raillerie légère, et assura en riant, que les chambres du nord n'étoient pas si redoutables, puisque Henri et lui-même en étoient sortis en sûreté.

Henri fut moins heureux dans les efforts qu'il fit pour dissimuler ; ses traits portoeint encore l'expression de la terreur. Il étoit muet et pensif, et quand il vouloit ré-

pondre en plaisantant aux pressantes questions de mademoiselle Béarn, on voyoit bien que sa gaîté n'étoit pas naturelle.

Dans la soirée, le comte, suivant sa promesse, alla voir Emilie : elle fut surprise de trouver dans ses discours sur les appartemens du nord un mélange de raillerie et de discrétion. Il ne dit rien pourtant de ce qui lui étoit arrivé. Quand elle osa lui rappeler ses engagemens sur le résultat de l'aventure, et lui demander s'il demeuroit certain que l'appartement fût fréquenté par des esprits, il devint plus sérieux; puis il sembla se recueillir, et dit en souriant : Ma chère Emilie, ne souffrez pas que madame l'abbesse gâte votre jugement avec toutes ces idées. Elle pourroit vous apprendre à trouver un revenant dans toutes les chambres obscures. — Mais croyez-moi, ajouta-t-il avec un long soupir, les morts n'apparoissent pas pour des sujets frivoles, ni dans l'unique motif d'épouvanter les âmes timides. Il se tut, rêva quelques momens, et ajouta : Ne parlons plus de cela.

Il se retira bientôt après. Emilie rejoignit les religieuses, et fut surprise de ce qu'elles savoient d'une circonstance qu'elle leur avoit très-soigneusement cachée. Elles admiroient l'intrépidité du comte qui avoit

osé passer la nuit dans l'appartement même d'où Ludovico avoit disparu. Emilie ne considéroit pas avec quelle rapidité circule une histoire merveilleuse. Les religieuses avoient recueilli celle-ci des paysans qui apportoient du fruit au monastère, et leurs regards, depuis la disparition de Ludovico, étoient restés fixés sur le château de Blangy.

Emilie écoutoit en silence toutes les dissertations des nonnes sur la conduite du comte. La plupart la condamnoient comme téméraire et présomptueuse. Elles affirmoient que s'introduire sur le domaine du diable, c'étoit provoquer sa vengeance.

Sœur Françoise disputoit et soutenoit que le comte avoit montré toute la bravoure d'une âme grande et vertueuse. Il n'étoit souillé d'aucun crime, n'avoit point provoqué le courroux de son bon ange, et ne pouvoit redouter l'esprit malin, puisqu'il avoit des droits à la protection d'une puissance plus respectable, à la protection de celui qui commande aux méchans et protége l'innocence.

— Les coupables ne peuvent réclamer cette protection, dit sœur Agnès. Que le comte examine sa conduite, et qu'il juge s'il y a des droits! Qui est-il donc celui qui

osera se dire innocent? Toute innocence sur la terre n'est jamais que de comparaison. Cependant, qu'il y a loin de certaines fautes aux dernières extrémités du crime! En quel abîme nous pouvons tomber, hélas!

La religieuse, en finissant, fit un soupir qui glaça Emilie. En levant les yeux elle vit ceux de la sœur Agnès qui s'étoient fixés sur les siens. Cette sœur se leva, prit sa main, la regarda en silence, et dit enfin:

— Vous êtes jeune; vous êtes innocente; je veux dire que vous êtes innocente de grands crimes: mais vous avez des passions dans le cœur, des serpens! Ils dorment maintenant. Prenez garde qu'ils ne s'éveillent; ils vous blesseront mortellement.

Emilie, frappée de ces mots et de l'accent qui les accompagnoit, ne put retenir ses larmes.

— Ah! est-il donc vrai? s'écria sœur Agnès avec attendrissement; si jeune, être malheureuse! Nous sommes donc sœurs? Et pourtant existe-t-il de ces tendres rapports entre les criminels? Elle ajouta avec des yeux hagards: — Non, plus de repos! plus de paix! plus d'espoir! Je les ai goûtés autrefois. Mes yeux pouvoient verser des larmes; ils brûlent maintenant. Mon sort est

fixé. Mon âme est sans crainte. Je ne pleure plus.

— Repentons-nous plutôt, et prions, dit une autre religieuse. On nous invite à espérer que la prière et la pénitence peuvent opérer notre salut. Il y a de l'espoir pour tous ceux qui se repentent.

— Pour tous ceux qui se repentent et se corrigent, observa sœur Françoise.

— Pour tous, excepté pour moi! répliqua sœur Agnès d'un ton effrayant; puis elle reprit brusquement: Ma tête brûle, je me crois malade! Oh! que ne puis-je effacer le passé de ma mémoire! Ces figures qui s'élèvent comme des furies pour me tourmenter, je les vois quand je dors; quand je m'éveille, elles sont devant mes yeux! je les vois maintenant! là! à présent!

Elle resta dans une attitude d'horreur. Ses regards erroient lentement autour de la chambre, comme s'ils eussent suivi quelque chose. Une des religieuses prit doucement sa main pour la faire sortir du salon. Agnès se calma. Elle passa sa main sur ses yeux, fit un soupir, et dit: — Elles sont parties! elles sont parties! J'ai la fièvre, et je ne sais ce que je dis. Je suis quelquefois comme cela; mais cela va se passer. Tout à l'heure je serai mieux. Les complies ne sonnent-elles pas?

— Non, dit sœur Françoise ; l'office du soir est achevé. Souffrez que Marguerite vous conduise à votre cellule.

— Vous avez raison, dit sœur Agnès ; j'y serai mieux. Bonsoir, mes sœurs ; souvenez-vous de moi dans vos prières.

Quand elle fut sortie, sœur Françoise, voyant l'émotion d'Emilie, lui dit : — Ne vous alarmez pas. Notre sœur a souvent la tête dérangée. Jamais pourtant je ne l'ai vue dans un si grand délire. Son état habituel est la mélancolie ; mais cet accès dure depuis plusieurs jours. La retraite et le régime la remettront.

— Mais, observa Emilie, avec quelle raison elle avoit parlé d'abord ! Ses idées se suivoient parfaitement.

— Oui, dit la sœur, ce n'est pas une chose nouvelle. Je l'ai entendue quelquefois raisonner de très-bon sens, et même avec finesse. L'instant d'après, c'étoit l'égarement de la folie.

— Sa conscience paroît oppressée, dit Emilie. Savez-vous ce qui l'a réduite à un si déplorable état ?

— Oui, reprit la religieuse. Et elle n'en dit pas davantage. Emilie répéta sa question. Alors elle lui dit à voix basse, et de manière à n'être pas entendue des autres :

— Je ne puis vous rien dire en ce moment. Si vous voulez en savoir davantage, venez me trouver dans ma cellule à l'heure de la retraite. Souvenez-vous qu'on se lève à minuit pour matines ; venez avant ou après.

Emilie promit de s'en souvenir. L'abbesse entra bientôt. On ne parla plus de l'infortunée religieuse.

Le comte, de retour au château, avoit trouvé M. Dupont dans un vif transport de désespoir où son amour pour Emilie le réduisoit souvent ; amour qui duroit depuis trop long-temps pour être facilement vaincu ; amour contre lequel avoient échoué tous les efforts de ses amis. M. Dupont avoit vu Emilie en Gascogne ; son père, qui découvrit toute la passion dont mademoiselle Saint-Aubert étoit l'objet, et qui la trouvoit trop peu riche, l'empêcha de se déclarer, et lui défendit de penser à elle. Pendant la vie de son père, il s'étoit soumis à la première loi, mais la seconde lui avoit paru impraticable. Il avoit quelquefois adouci sa passion en visitant les lieux que Emilie fréquentoit, et surtout la pêcherie. Une fois ou deux, il lui avoit parlé de ses sentimens en vers ; mais il avoit caché son nom pour obéir aux ordres de son père. C'est là aussi qu'il avoit joué l'air

pathétique dont Emilie avoit été aussi charmée que surprise. Il y avoit trouvé ce portrait, qui nourrissoit une passion trop fatale à son repos. Pendant sa campagne d'Italie il avoit perdu son père, et recouvroit sa liberté quand le seul objet qui la lui eût rendue précieuse ne pouvoit plus correspondre à ses vœux. On a vu comment il avoit retrouvé Emilie, comment il l'avoit aidée à s'évader de sa prison. Enfin, l'on a vu sur quelle foible espérance pouvoit s'étayer son amour, et l'inutilité de ses efforts pour le vaincre.

Le comte tâcha avec le zèle de l'amitié de lui donner quelque consolation. La patience et la persévérance pouvoient un jour lui gagner Emilie et le bonheur. — Le temps, dit-il, effacera de son esprit l'impression de tristesse que le mécontentement y a laissé; elle deviendra sensible à votre mérite. Vos services ont déjà excité sa reconnoissance, et vos souffrances toute sa pitié. Croyez-moi, cher ami, dans une âme comme la sienne, la reconnoissance et la pitié mènent à l'amour. Lorsque son imagination sera dégagée de son erreur, elle acceptera certainement l'hommage d'un cœur comme le vôtre.

Dupont fit un soupir en écoutant ces

paroles; il tâcha d'accueillir l'espoir que son ami lui présentoit, et consentit à prolonger sa visite au château.

Quand les religieuses furent retirées, Emilie se souvint du rendez-vous que lui avoit donné la sœur Françoise; elle la trouva dans sa cellule, en prières, à genoux devant une petite table; elle avoit devant elle une image; au-dessus étoit une lampe qui éclairoit sa petite chambre. Elle tourna la tête quand on ouvrit la porte, et fit signe à Emilie d'entrer; Emilie se plaça en silence sur le lit de la religieuse, jusqu'à ce que sa prière fût finie. Sœur Françoise se releva, prit la lampe, et la remit sur la table. Emilie y reconnut quelques ossemens humains, à côté d'un sablier simple. Elle fut émue; la religieuse ne s'en aperçut pas, et s'assit près d'elle sur sa couche. — Votre curiosité, ma sœur, dit-elle, vous a rendue bien exacte; mais vous n'avez rien de remarquable à découvrir dans l'histoire de la pauvre Agnès. J'ai évité de parler d'elle en présence de nos sœurs, parce que je ne veux pas leur apprendre son crime.

— Je suis flattée de votre confiance, dit Emilie; je n'en abuserai pas.

— Sœur Agnès, reprit la religieuse, est d'une famille noble; la dignité de son air a

pu déjà vous le faire soupçonner; mais je ne veux pas déshonorer son nom en le révélant. L'amour fut l'occasion de son crime et de sa folie. Elle fut aimée par un gentilhomme très-peu riche; et son père, à ce que j'ai appris, l'ayant mariée à un seigneur qu'elle haïssoit, une passion mal contenue fit sa perte : elle oublia la vertu et ses devoirs; elle profana les vœux du mariage : ce crime fut découvert, et son époux l'eût sacrifiée à sa vengeance, si son père n'eût trouvé moyen de la mettre hors de son pouvoir. Je n'ai jamais pu découvrir comment il avoit réussi. Il l'enferma dans ce couvent, et la détermina à y prendre le voile. On répandit dans le monde qu'elle étoit morte; le père, pour sauver sa fille, concourut à confirmer ce bruit, et fit même croire à son époux qu'elle étoit une victime de sa fureur jalouse. — Vous paroissez surprise, ajouta la religieuse en regardant Emilie; j'avoue que l'histoire n'est pas commune, mais elle n'est pourtant pas sans exemple.

— De grâce, continuez, dit Emilie, elle m'intéresse.

— Vous savez tout, reprit la sœur; je vous dirai seulement que le combat qui se passa dans le cœur d'Agnès entre l'amour,

le remords, et le sentiment des devoirs qu'elle alloit embrasser dans nótre état, a causé à la fin le dérangement de sa raison. D'abord elle étoit ou violente ou abattue par intervalles; elle prit ensuite une mélancolie habituelle; elle est parfois troublée par des accès de délire tel que le dernier, et depuis quelque temps ils sont plus fréquens.

Emilie fut touchée de cette histoire, dont quelques traits rappeloient à son souvenir celle de la marquise de Villeroy. Son père aussi l'avoit forcée d'abandonner l'objet de son affection; mais le récit de Dorothée ne donnoit pas lieu de supposer, ou qu'elle eût échappé à la vengeance d'un mari jaloux, ou que son innocence n'eût pas été entière. Emilie néanmoins, en soupirant sur les malheurs de la religieuse, ne put s'empêcher de donner quelques larmes aux infortunes de la marquise. Elle reparla ensuite de sœur Agnès, et demanda à la sœur Françoise si elle se ressouvenoit qu'en sa jeunesse elle eût été très-belle.

— Je n'étois pas ici quand elle a fait ses vœux, reprit Françoise. Il y a long-temps, et je crois que peu de nos sœurs actuelles ont assisté à la cérémonie; notre mère abbesse même n'étoit pas alors au couvent. Je

me souviens pourtant que sœur Agnès étoit une très-belle femme : elle a gardé cet air de haute naissance qui l'a toujours distinguée ; mais sa beauté, comme vous devez le voir, est toute flétrie ; je retrouve à peine dans sa figure quelques vestiges de cette grâce qui autrefois l'embellissoit.

— Cela est étrange, dit Emilie ; mais il y a des momens où je crois me rappeler sa figure. Vous allez me trouver ridicule ; je me trouve telle aussi. Je n'avois certainement jamais vu sœur Agnès avant d'entrer dans ce couvent ; il faut que j'aie vu quelque part une personne qui lui ressemble parfaitement, et je n'en ai pourtant pas le moindre souvenir.

— Vous avez pris de l'intérêt à sa mélancolie, dit sœur Françoise ; l'impression que vous en avez reçue trompe sans doute votre imagination. Je pourrois, avec autant de raison, trouver une ressemblance entre vous et Agnès, que vous pouvez croire que vous l'avez vue ailleurs. Elle a toujours demeuré dans ce couvent depuis que vous êtes au monde.

— Est-il bien vrai ? dit Emilie.

— Oui, reprit Françoise ; pourquoi cela vous surprend-il ?

Emilie ne parut pas remarquer la ques-

tion ; elle demeura pensive, et dit enfin :
— C'est à peu près vers le même temps que la marquise de Villeroy est morte.

— La remarque est singulière ! dit Françoise.

Emilie sortit de sa rêverie, et donna en souriant un autre tour à la conversation. Elle retomba néanmoins bientôt sur le sujet de la malheureuse Agnès. Emilie resta dans sa cellule jusqu'à ce que l'horloge, sonnant minuit, vint la rappeler à elle-même. Elle pria la sœur d'excuser le tort qu'elle faisoit à son repos. Elles sortirent toutes les deux. Emilie retourna chez elle ; et la religieuse, avec sa lampe, alla se réunir au chœur.

Durant les jours qui succédèrent, Emilie ne vit ni le comte ni personne de la famille. Quand il parut, elle remarqua avec chagrin l'excès de son agitation.

— Je n'en puis plus, répondit-il à ses questions empressées ; je vais m'absenter quelque temps pour retrouver un peu de tranquillité. Ma fille et moi nous reconduirons le baron de Sainte-Foix à son château. Il est situé dans un vallon des Pyrénées, ouvert sur la Gascogne. J'ai pensé, Emilie, que si vous alliez à la Vallée, nous pourrions faire ensemble une partie du voyage ;

ce seroit pour moi une grande satisfaction que de vous escorter jusque chez vous.

Emilie remercia le comte, et se plaignit de ce qu'obligée de se rendre à Toulouse, elle ne pouvoit adopter un plan si agréable. — Quand vous serez chez le baron, ajouta-t-elle, vous ne serez qu'à une petite distance de la Vallée. Je pense, monsieur, que vous ne quitterez pas la province sans me venir voir; il est superflu de vous dire quel plaisir je goûterai à vous recevoir, ainsi que Blanche.

— Je n'en doute pas, reprit le comte. Je ne refuserai ni à Blanche ni à moi le plaisir de vous visiter, si vos affaires vous mènent à la Vallée dans le temps où nous pourrons en jouir.

Quand Emilie eut ajouté qu'elle espéroit aussi recevoir la comtesse, elle ne fut pas fâchée d'apprendre que cette dame, accompagnée de mademoiselle Béarn, alloit passer quelques semaines chez une personne qu'elle connoissoit dans le bas Languedoc.

Le comte, après quelques détails sur ses projets de voyage et les arrangemens d'Emilie, prit congé d'elle. Peu de jours après, une lettre de M. Quesnel informa Emilie qu'il étoit à Toulouse, que la Vallée étoit

libre, qu'il la prioit de se hâter, parce qu'il l'attendoit à Toulouse, et que des affaires le rappeloient en Gascogne. Emilie n'hésita pas; elle fit ses adieux au comte et à toute sa famille, avec laquelle étoit encore Dupont; elle les fit à ses amies du couvent, et partit ensuite pour Toulouse, accompagnée de la malheureuse Annette, et d'un domestique de confiance qui appartenoit au comte.

CHAPITRE IV.

Emilie poursuivit son voyage sans accident, à travers les plaines du Languedoc. En revenant à Toulouse, dont elle étoit sortie avec madame Montoni, elle pensa beaucoup au triste destin de sa tante, qui, sans son imprudence, y vivroit peut-être encore heureuse. Montoni lui-même aussi revenoit souvent à son imagination; elle le voyoit tel que dans ses jours de triomphe, hardi, ingénieux et altier, tel qu'elle l'avoit vu, depuis, en proie à ses vengeances; et maintenant que peu de mois s'étoient écoulés, il n'avoit plus le pouvoir ni la volonté de lui nuire, il n'étoit plus; ses jours

s'étoient évanouis comme une ombre. Emilie auroit pu déplorer son sort sans le souvenir de ses crimes ; elle déploroit celui de sa tante infortunée, et le sentiment de ses malheurs absorboit celui de ses fautes.

D'autres pensées, d'autres émotions, succédèrent à mesure qu'Emilie se rapprochoit des scènes si bien connues de ses premières amours ; elle considéroit que Valancourt étoit perdu pour elle et pour lui-même. Elle arriva au sommet de la montagne d'où, en partant pour l'Italie, elle avoit dit adieu à ce bien-aimé paysage ; elle en avoit parcouru, avec Valancourt, les bois et les prairies ; il devoit l'habiter encore, lorsqu'elle alloit être menée si loin. Elle revit cette chaîne des Pyrénées qui entouroient la Vallée, et qui s'élevoient à l'horizon comme de légers nuages. La Gascogne s'étend à leurs pieds, s'écria-t-elle ; ô mon père ! ô ma mère ! La Garonne y passe aussi, ajoutoit-elle en répandant des larmes ; et Toulouse ! et la demeure de ma tante ! et les bosquets du jardin ! O mes bien-aimés parens, êtes-vous pour toujours perdus pour moi ? ne dois-je donc jamais vous revoir ? Elle continua de pleurer jusqu'à ce qu'un détour inattendu de la route, qui faillit renverser la voiture, lui eût fait découvrir

d'autres parties des environs de Toulouse. Toutes les réflexions, toutes les douleurs qu'elle avoit éprouvées en leur faisant ses derniers adieux, se présentèrent en foule à son cœur avec une nouvelle force; elle se rappela ses inquiétudes sur un avenir qui devoit décider de son bonheur et de celui de Valancourt, les pressentimens qui l'avoient assaillie, les mots qu'elle avoit prononcés : si j'étois sûre, avoit-elle dit alors, que je dusse revenir un jour, et que Valancourt dût vivre encore pour moi, je partirois heureuse.

Cet avenir, si douloureusement anticipé, étoit devenu le présent. Elle étoit de retour; mais quel vide effroyable! Valancourt ne vivoit plus pour elle! il ne lui restoit pas même la triste jouissance de contempler son image dans son cœur! Il n'étoit plus, ce Valancourt qu'elle avoit chéri! la consolation de ses chagrins, l'ami dont le souvenir l'avoit rendue assez forte pour supporter l'oppression de Montoni, l'objet d'un espoir éloigné qui avoit embelli ses plus malheureux jours. Cette image bien-aimée n'avoit été qu'une illusion. Valancourt sembloit s'être évanoui pour elle, et son âme flétrie n'avoit plus que des regrets et des souvenirs.

Elle essuya ses pleurs, et continua de regarder le paysage qui les avoit excités. Elle s'aperçut qu'elle passoit à l'endroit même où, le matin de son départ, elle avoit pris congé de Valancourt. Ses larmes coulèrent de nouveau : elle le vit tel qu'il lui avoit paru, quand, appuyée sur la portière, elle lui avoit donné le dernier adieu ; elle le vit penché tristement contre les grands arbres, et se représenta ce regard de tendresse avec lequel il l'avoit si long-temps suivie. Ce souvenir étoit trop pénible pour son cœur; elle retomba dans la voiture, et s'y tint enfoncée jusqu'aux portes de la maison, qui étoit devenue la sienne.

Le concierge ouvrit aussitôt; le carrosse tourna dans la cour; elle descendit, traversa rapidement le vestibule solitaire, et entra dans un grand salon boisé de chêne, où, au lieu de M. Quesnel, elle ne trouva qu'une lettre de lui. Il l'informoit qu'une affaire importante l'avoit forcé de quitter Toulouse deux jours auparavant. Emilie, après tout, n'eut aucune peine d'être privée de sa présence, puisqu'un aussi brusque départ annonçoit une indifférence aussi complète qu'auparavant. Cette lettre contenoit des détails sur tous les arrangemens qu'il avoit faits pour elle, et sur les affaires qui lui res-

toient à terminer. Le peu d'intérêt que M. Quesnel prenoit à elle n'occupa pas long-temps les pensées d'Emilie; elles se reportèrent aux personnes qu'elle avoit vues jadis dans ce château, et surtout à l'imprudente et infortunée madame Montoni; elle avoit déjeûné avec elle dans cette même salle, le matin de son départ pour l'Italie. Cette salle lui rappeloit plus fortement tout ce qu'elle-même avoit souffert dans ce moment, et les riantes espérances dont sa tante se repaissoit alors. Les yeux d'Emilie se tournèrent par hasard sur une large fenêtre; elle vit le jardin, et le passé parla plus vivement à son cœur; elle vit cette avenue où, la veille du voyage, elle s'étoit séparée de Valancourt. Son anxiété, l'intérêt si touchant qu'il témoignoit pour son bonheur, les pressantes sollicitations qu'il lui avoit faites pour qu'elle ne se livrât pas à l'autorité de Montoni, la vérité de sa tendresse, tout revenoit à sa mémoire. Il lui parut presque impossible que Valancourt se fût rendu indigne d'elle; elle doutoit de tous les rapports, et même de ses propres paroles, qui confirmoient celles du comte de Villefort. Accablée des souvenirs que la vue de cette allée lui causoit, elle se retira brusquement de la fenêtre, et se jeta dans un fauteuil, abî-

mée dans sa vive douleur. Annette entra bientôt, en lui apportant quelques rafraîchissemens, et la tira de sa rêverie.

— Ma chère demoiselle, lui dit-elle, comme cette maison est maussade à présent auprès de ce qu'elle a été! Il est toujours triste d'entrer dans une maison où personne ne nous reçoit.

Emilie, en ce moment, n'étoit guère en état de supporter cette observation, ses larmes répondirent; et dès qu'elle eut pris quelques alimens, elle s'enferma dans son appartement pour essayer de se remettre; mais sa mémoire, trop animée, lui fournissoit continuellement de nouveaux tableaux; elle voyoit Valancourt intéressant et bon comme au commencement de leur amour, et dans un lieu où elle avoit imaginé qu'ils passeroient leur vie ensemble. La fatigue et le sommeil mirent seuls un terme au tumulte de ses idées.

Dès le lendemain, de sérieuses occupations la tirèrent de sa mélancolie : elle désiroit de quitter Toulouse, et de se rendre à la Vallée; elle prit des renseignemens sur l'état de ses propriétés, et acheva de les régler, d'après les instructions de M. Quesnel. Il falloit un puissant effort pour attacher sa pensée à de pareils objets; mais elle

en eut sa récompense, et éprouva de nouveau qu'une occupation continuelle est le plus sûr remède contre la tristesse.

Toute cette journée fut consacrée à ses affaires; elle s'informa soigneusement des pauvres habitans de son domaine, et pourvut à leur soulagement.

Sur le soir, elle se crut tellement fortifiée, qu'elle crut pouvoir visiter les jardins qu'elle avoit si souvent parcourus avec Valancourt; elle sentoit qu'en tardant de le faire, elle en seroit toujours plus émue. Elle profita de sa disposition actuelle, et y entra.

Elle passa fort vîte la porte de la cour, et avança dans l'avenue, osant à peine permettre à sa mémoire de s'appesantir un moment sur les détails de sa séparation. Elle en sortit promptement, pour passer à d'autres allées moins intéressantes pour son cœur. Elle se trouvoit à l'escalier qui conduisoit du jardin à la terrasse; son agitation augmenta : elle hésita si elle monteroit; sa résolution revint, elle monta.

— Ah ! disoit-elle, voilà ces mêmes arbres qui ombrageoient la terrasse; voilà les mêmes buissons de fleurs, le lilas, le rosier, le jasmin qui croissoient à leurs pieds. Voilà ce banc de gazon et les plantes que Valan-

court soignoit si bien ; hélas ! quand je les ai vues la dernière fois !... — Elle retint sa pensée, mais elle ne put retenir ses larmes. Elle se promena lentement pendant quelques minutes ; mais un théâtre si bien connu augmenta si fort son agitation, qu'elle fut obligée de s'arrêter et de s'appuyer sur le mur du jardin. La soirée étoit belle et tempérée. Le soleil se couchoit à l'extrémité d'une immense perspective. Ses rayons, dardant de dessous un nuage épais qui couvroit l'occident, varioient les riches teintes de la nature et doroient le sommet des bosquets inférieurs. Emilie et Valancourt avoient souvent admiré de pareils effets à la même heure. C'étoit à cette même place que la nuit qui avoit précédé son départ, elle avoit écouté ses remontrances, ses prières et ses offres passionnées. Quelques observations qu'elle fit sur le paysage, lui retracèrent le moment et à la fois tous les détails de la conversation. Elle se rappela les doutes de Valancourt au sujet de Montoni, doutes trop cruellement confirmés. Elle se rappela ses raisonnemens, ses instances pour la faire consentir à se marier sur-le-champ avec lui. Son amour si tendre, sa douleur si sincère, la conviction qu'il paroissoit avoir que jamais ils ne seroient

heureux; tout revenoit avec une nouvelle force à l'esprit d'Emilie, et réveilloit tout ce qu'elle avoit souffert. Sa tendresse pour Valancourt redevint alors ce qu'elle avoit été lorsqu'elle s'éloignoit à la fois de lui et du bonheur; lorsque la raison, triomphant de la douleur, l'avoit détournée de blesser sa conscience en contractant un mariage clandestin. Hélas! se disoit Emilie, qu'ai-je gagné à cet effort? Suis-je heureuse? Il me disoit que jamais nous ne serions heureux! Hélas! qu'il étoit loin de penser que sa propre conduite seroit le principal obstacle à notre bonheur, et l'unique principe du mal qu'il redoutoit!

Ces réflexions augmentèrent son affliction; elle fut pourtant obligée de reconnoître que le courage qu'elle avoit montré l'avoit du moins préservée d'un malheur irréparable. Mais Valancourt! Elle ne pouvoit, à cette idée, se féliciter de la prudence qui la sauvoit: elle accusoit amèrement les circonstances qui avoient conspiré pour trahir Valancourt, et qui l'avoient plongé dans un état si différent de ce que ses vertus, son goût, ses premiers ans annonçoient; elle l'aimoit trop encore pour croire à la dépravation de son cœur, malgré sa conduite criminelle. Elle se rappela cette

remarque, échappée si souvent à M. Saint-Aubert. — Ce jeune homme, disoit-il en parlant de Valancourt; ce jeune homme n'a jamais été à Paris. — Cette observation l'avoit étonnée, quand son père la faisoit : maintenant elle l'entendoit trop bien, et elle s'écrioit tristement : — O Valancourt ! si un ami comme mon père eût été avec vous dans Paris, votre caractère si noble, si ingénu, n'auroit subi aucune altération.

Le soleil avoit disparu; Emilie sortit de sa rêverie, et continua sa promenade, respirant la fraîcheur du soir et le parfum des fleurs. Ses pas se dirigèrent d'eux-mêmes vers le pavillon qui terminoit la terrasse, et où, la nuit de son départ, elle avoit trouvé Valancourt sans s'y attendre. La porte étoit fermée; elle hésitoit à l'ouvrir : le désir qu'elle éprouvoit de revoir encore un lieu où elle avoit été heureuse, surmonta l'extrême répugnance qu'elle sentoit à renouveler ses regrets. Elle entra : les ténèbres obscurcissoient la pièce; mais à travers les jalousies ouvertes, autour desquelles s'entrelaçoient quelques branches de vigne, elle aperçut le paysage obscur, la Garonne qui réfléchissoit le crépuscule, et l'occident qui brilloit encore. Une chaise étoit placée auprès d'un des balcons, comme

si depuis peu quelqu'un s'y fût assis. Les autres meubles étoient rangés précisément comme la dernière fois qu'elle les avoit vus ; et Émilie pensa qu'on n'en avoit touché aucun depuis son voyage d'Italie. Le silence et la solitude de ce pavillon secondoient en ce moment sa disposition à la mélancolie. Elle n'entendoit que le murmure du zéphyr qui soulevoit les feuilles des pampres, et celui des flots de la Garonne.

Elle se plaça sur sa chaise près du balcon, et s'abandonna sans réserve à la tristesse de son cœur ; elle se rendoit présens les moindres détails de l'entrevue qu'à la veille de partir, elle avoit eue avec Valancourt. C'étoit en ce lieu, c'étoit là que s'étoient écoulés avec lui les plus heureux instans de sa vie, lorsque sa tante favorisoit leurs projets. Elle travailloit près de lui, il lisoit auprès d'elle, et souvent ils causoient ensemble. Elle se rappeloit la sagacité avec laquelle il lui désignoit les plus beaux passages des livres qu'ils préféroient, l'enthousiasme avec lequel il les lui répétoit. Il s'arrêtoit pour en admirer l'excellence ; il écoutoit ses remarques avec un tendre plaisir, et souvent dirigeoit son goût.

— Est-il possible, s'écrioit Emilie, est-il possible qu'un esprit si sensible aux belles,

aux grandes choses, ait pu se livrer à la bassesse, et succomber à la frivolité ?

Elle avoit vu des larmes dans ses yeux ; elle avoit entendu sa voix qui s'altéroit, quand il parloit d'une action grande et généreuse, ou qu'il rapportoit les maximes des grands hommes. — Un esprit tel que le sien, disoit-elle, un cœur comme celui-là, devoient-ils être sacrifiés aux turpitudes d'une grande ville ?

Ses souvenirs devinrent trop pénibles, elle quitta brusquement le pavillon ; et pressée d'échapper aux vertiges d'un bonheur qui n'existoit plus, elle reprit le chemin du château. En traversant la longue terrasse, elle aperçut une personne qui se promenoit lentement et d'un air abattu, sous les arbres les plus éloignés. Le crépuscule trop avancé ne lui permettoit pas de distinguer l'individu : elle le prit d'abord pour un domestique ; mais quand elle s'approcha, il retourna la tête, et elle crut avoir vu Valancourt.

Quel qu'il fût, il s'enfonça dans les bosquets à gauche, et disparut. Emilie, les regards fixés sur la place même où il s'étoit éclipsé, étoit si tremblante, que, pouvant à peine se soutenir, elle resta immobile, en

presque privée de sentiment. La force et la pensée lui revinrent ; elle se hâta de rentrer chez elle ; et, craignant de montrer son émotion, elle n'osa demander lequel des gens de la maison s'étoit promené dans les jardins. Quand elle fut seule, elle se rappela la figure, l'air, les traits de la personne qu'elle avoit aperçue : mais celle-ci avoit disparu si vite, l'obscurité la déroboit tellement, qu'elle ne pouvoit se rien retracer avec exactitude, et pourtant son ensemble et son brusque départ lui faisoient croire que c'étoit Valancourt. Quelquefois elle s'imaginoit que, frappée de son idée, elle en avoit revêtu trop légèrement quelqu'un qu'elle avoit à peine aperçu. Sa conjecture étoit douteuse. Si c'étoit lui, elle s'étonnoit de le trouver à Toulouse, et de le rencontrer chez elle ; mais toutes les fois que son impatience la pressoit d'éclaircir si l'on avoit laissé entrer un étranger, elle étoit retenue par la crainte de montrer ses doutes. La soirée se passa dans les incertitudes et dans l'effort qu'elle se faisoit pour en détourner ses pensées. Vaine tentative : mille émotions diverses l'agitoient, quand elle croyoit que Valancourt étoit près d'elle. Elle craignoit d'avoir bien jugé ; elle craignoit autant de s'être abusée. Elle vouloit

se persuader qu'elle désiroit que ce ne fût pas Valancourt, et son cœur avec autant de constance contredisoit sur ce point sa raison.

Le jour suivant fut consacré aux visites de quelques familles, jadis liées intimement avec madame Montoni. Elles vinrent complimenter Emilie sur la mort de sa tante, la féliciter de son héritage, et s'informer de Montoni, ainsi que de la situation où elle-même s'étoit trouvée. Tout se passa avec politesse et cérémonie.

Emilie, fatiguée de tant de formalités, voyoit avec dégoût l'humilité de quelques personnes qui l'avoient à peine crue digne de leur attention, lorsqu'on la voyoit dans la dépendance de madame Montoni.

Sûrement, se disoit-elle, il est quelque magie dans la fortune, qui fait courir à sa suite les personnes même qui ne la partagent pas ! Combien il est étranger qu'un sot ou un fripon soient traités, moyennant leurs richesses, avec plus d'égards qu'un homme de bien, qu'un sage, réduit à la pauvreté !

Il étoit tard avant qu'on l'eût laissée seule : elle désiroit de se rafraîchir en respirant l'air du jardin ; mais elle craignoit de s'y hasarder, et de revoir la personne

qui peut-être étoit Valancourt. L'irrésolution, l'embarras où elle étoit à cet égard, subjuguoient ses efforts ; elle désiroit secrètement de revoir Valancourt, sans qu'il la vît, et elle étoit prête à descendre. La prudence, la délicatesse, l'orgueil, la retinrent : elle décida qu'elle éviteroit de le rencontrer, et s'abstiendroit pendant quelques jours de se promener au jardin.

Quand, une semaine après, elle osa y revenir, elle se fit suivre par Annette, et borna sa promenade aux allées du bas : elle tressailloit au mouvement des feuilles, imaginant apercevoir quelqu'un ; au tournant de chaque allée elle regardoit avec crainte. Elle poursuivoit sa promenade en rêvant, et son agitation ne lui permettoit pas de s'entretenir avec Annette. Incapable de soutenir un aussi long silence, Annette enfin lui parla la première.

— Mademoiselle, dit-elle, pourquoi frissonnez-vous ainsi ? On diroit que vous savez l'aventure !

— Quelle aventure ? dit Emilie, d'une voix tremblante.

— L'avant-dernière nuit, vous savez, mademoiselle.

— Je ne sais rien, Annette, dit Emilie, avec un trouble plus visible.

— L'avant-dernière nuit, mademoiselle, il y avoit un voleur dans le jardin.

— Un voleur ! dit Emilie avec vivacité, et d'un air de doute.

— Je suppose, mademoiselle, que c'étoit un voleur : autrement qui étoit-ce ?

— Où l'avez-vous donc vu, Annette ? répondit Emilie, en regardant autour d'elle, et retournant au château.

— Ce n'est pas moi qui l'ai vu, mademoiselle, c'est Jean le jardinier : il étoit minuit. Jean traversoit la cour pour regagner sa chambre ; que voit-il ? une figure qui se promenoit dans l'avenue, tout en face de la porte ; Jean devina ce que c'étoit, et alla chercher son fusil.

— Son fusil ! s'écria Emilie.

— Oui, mademoiselle, son fusil. Il revint dans la cour pour le mieux observer ; il le voit qui s'avance lentement dans l'avenue, qui s'appuie contre la porte, qui regarde long-temps dans le château ; et je garantis qu'il l'examinoit bien, et remarquoit la fenêtre par où il vouloit passer.

— Mais le fusil, dit Emilie, le fusil !

— Oui, mademoiselle, tout en son temps. Jean dit que le voleur ouvrit, et qu'il alloit pénétrer dans la cour ; il jugea à propos de lui demander ce qu'il y avoit à faire ;

il l'appela, et lui commanda de dire qui il étoit, et ce qu'il vouloit. L'homme ne voulut ni l'un ni l'autre, retourna sur ses pas, et rentra au jardin. Jean comprit ce que cela vouloit dire, et fit feu sur lui.

— Feu! s'écria Emilie.

— Oui, mademoiselle, il fit feu de son fusil: mais, Vierge Marie! vous pâlissez, mademoiselle! l'homme n'a pas été tué, je vous assure; du moins, s'il l'a été, ses camarades l'ont emporté. Jean, dès le matin, alla chercher le corps, et ne le trouva pas; il ne vit rien qu'une trace de sang; Jean la suivit, pour découvrir par où l'on entroit au jardin; elle se perdoit sur le gazon, et....

Annette fut interrompue: Emilie perdit connoissance; elle seroit tombée par terre, si Annette ne l'eût soutenue, et ne l'eût promptement appuyée contre un banc.

Quand, après un évanouissement fort long, Emilie eut repris ses sens, elle se fit mener dans son appartement: elle trembloit d'approfondir le sujet de ses alarmes, et se trouvoit trop mal encore pour supporter la certitude que Valancourt étoit le malheureux inconnu. Elle renvoya Annette, afin de pleurer et de réfléchir en liberté; elle tâcha de se rappeler exactement les traits

de celui qu'elle avoit vu sur la terrasse ; son imagination ne lui montra que Valancourt. Elle ne formoit aucune espèce de doute que celui qu'elle avoit vu ne fût celui sur lequel son jardinier avoit tiré. La description qu'Annette en avoit faite n'étoit pas celle d'un voleur ; il étoit peu probable qu'un voleur vînt tout seul pour attaquer une aussi grande maison.

Quand Emilie se crut assez forte pour écouter ce que diroit Jean, elle l'envoya chercher ; il ne put lui fournir aucun renseignement qui l'aidât à reconnoître la personne ; il n'en avoit aucun sur la blessure. Elle lui fit de vifs reproches d'avoir tiré à balle, et ordonna qu'on fît la recherche dans le voisinage pour découvrir la personne blessée ; elle renvoya le jardinier, et elle resta dans la même inquiétude. Toute la tendresse qu'elle avoit eue pour Valancourt se ranima dans son cœur avec le sentiment du danger qu'il avoit couru. Plus elle réfléchissoit, plus sa conviction prenoit de force ; c'étoit lui, c'étoit Valancourt qui étoit venu dans le jardin pour adoucir les chagrins d'une tendresse mal reconnue, en revoyant le théâtre de son bonheur passé.

— Mademoiselle, dit Annette à son re-

tour : je ne vous ai jamais vue si affectée ; l'homme n'est pas mort, je vous assure.

Emilie s'agitoit, et déploroit amèrement la précipitation du jardinier qui avoit tiré.

— Je savois bien que cela vous mettroit en colère, autrement je vous l'aurois dit plutôt; Jean le savoit bien aussi. Il me disoit : Annette, ne parlez pas de cela à ma maîtresse ; elle couche à l'autre bout de la maison, elle n'a sûrement pas entendu le coup; mais elle seroit en colère si elle le savoit, voyant qu'il y a du sang. Mais enfin, disoit-il, comment préserver le jardin, si l'on ne tire pas sur un voleur quand on le voit ?

— N'en parlons plus, dit Emilie : de grâce, laissez-moi seule.

Annette obéit : Emilie retomba dans ses méditations ; elle tâcha pourtant de se calmer par une observation nouvelle. Si l'étranger étoit Valancourt, il étoit bien certain qu'il étoit venu seul, il étoit donc encore certain qu'il avoit pu sortir du jardin sans secours. Il sembloit qu'il ne l'auroit pas pu, si sa blessure eût été dangereuse : elle tâcha de se rassurer, pendant le temps que ses domestiques employèrent à leurs recherches. Le jour revint, et n'apporta aucune lumière. Emilie, qui souffroit

en silence, succomba à la fin sous le poids de son inquiétude; une fièvre lente la saisit; elle céda au conseil d'Annette, et fit venir un médecin: on lui conseilla le grand air, l'exercice, l'amusement. Comment, hélas! réussir à ce dernier point? Elle entreprit de se distraire en s'occupant à procurer à d'autres le bonheur qu'elle avoit perdu; quand la soirée étoit belle, elle sortoit, dirigeoit sa promenade vers quelque pauvre chaumière, et combloit souvent les vœux des habitans avant qu'on les lui eût exprimés.

Son indisposition, ses affaires avoient déjà prolongé son séjour à Toulouse au-delà du terme qu'elle avoit fixé; elle ne vouloit point alors s'éloigner du seul lieu où elle pût se procurer quelqu'instruction sur l'objet de son affliction. Le temps vint cependant où la Vallée exigea sa présence: elle reçut une lettre de Blanche, qui l'informoit que le comte et elle, qui étoient alors chez le baron de Sainte-Foix, se proposoient à leur retour de s'arrêter à la Vallée, si elle y étoit. Blanche ajoutoit qu'ils feroient cette visite avec l'espoir de la ramener au château de Blangy.

Emilie répondit à son amie, elle annonça qu'elle seroit à la Vallée sous peu de jours,

et fit, très à la hâte, les préparatifs de son voyage. Elle quitta donc Toulouse, en s'efforçant de croire que, si quelqu'accident fût arrivé à Valancourt, elle l'auroit découvert dans un si long intervalle.

Le soir qui précéda son départ, elle alla prendre congé de la terrasse et du pavillon. Le jour avoit été fort chaud ; une petite pluie, qui tomba au coucher du soleil, avoit rafraîchi l'air, et avoit répandu sur les bois et sur les prairies cette douce verdure qui semble rafraîchir les regards ; les feuilles chargées de gouttes de pluie, brilloient aux derniers rayons du soleil. L'air étoit embaumé des parfums que l'humidité faisoit sortir des fleurs, des plantes et de la terre elle-même ; mais le beau point de vue qu'Emilie découvroit de la terrasse n'étoit plus, pour ses regards, un sujet de délices ; ils erroient sans plaisir sur toute la contrée. Elle soupiroit, et se trouvoit tellement abattue, qu'elle ne pouvoit penser à revoir la Vallée sans verser un torrent de larmes. Il lui sembloit qu'elle pleuroit Saint-Aubert comme le lendemain de sa mort. Elle arriva au pavillon, s'assit auprès d'une jalousie ouverte, et considéra les montagnes lointaines qui bordoient la Gascogne, et brilloient au-dessus de l'horizon, quoique

le soleil eût cessé d'éclairer la plaine. — Hélas! disoit-elle, je retourne près de vous, dont je fus si long-temps éloignée; mais je ne trouverai plus les parens qui me rendoient si cher votre voisinage; ils ne seront plus là pour m'accueillir avec un doux sourire; je n'entendrai plus leur voix si tendre et si douce; tout sera désert, tout sera muet dans ce séjour, où j'étois jadis si gaie et si heureuse.

Ses larmes ne tarissoient pas en se rappelant ce que la Vallée avoit été pour elle; mais après ce moment d'abandon, elle en suspendit le cours; elle se reprocha d'oublier les amis qu'elle possédoit, en regrettant ceux qu'elle avoit perdus. Elle quitta le pavillon et la terrasse, et n'aperçut ni l'ombre de Valancourt, ni celle d'aucun autre.

CHAPITRE V.

Le jour suivant, Emilie quitta Toulouse de bonne heure, et arriva à la Vallée vers le soleil couchant. A la mélancolie que lui inspiroit un lieu que ses parens avoient constamment habité, où ses premières

années avoient été heureuses, il se mêla bientôt un tendre et indéfinissable plaisir. Le temps avoit émoussé les traits de sa douleur, et alors elle saluoit avec complaisance tout ce qui lui renouveloit la mémoire de ses amis; il lui sembloit qu'ils respiroient encore dans tous les lieux où elle les avoit vus; elle sentoit que la Vallée étoit pour elle le séjour le plus doux. La première pièce qu'elle visita fut sa bibliothèque; elle se plaça dans le fauteuil de son père; elle réfléchit avec résignation sur le tableau du passé, et les larmes qu'elle répandit n'étoient pas uniquement données à la douleur.

Bientôt après son arrivée, elle fut surprise par celle du vénérable M. Barreaux. Il vint avec empressement pour accueillir la fille de son respectable voisin, dans une maison trop long-temps délaissée. La présence de ce vieil ami fut une consolation pour Emilie; leur entretien fut pour tous deux singulièrement intéressant, et ils se communiquèrent tour à tour les circonstances principales de ce qui leur étoit arrivé.

Le soir étoit si avancé quand M. Barreaux la quitta, qu'Emilie ne put, le même jour, aller visiter le jardin. Dès le matin, elle

parcourut tous ces bosquets, si long-temps, si souvent regrettés; elle goûtoit avec une tendre avidité le plaisir d'errer sous les berceaux qu'un père chéri avoit plantés, et dont chaque arbre lui rappeloit ses discours, son maintien, son sourire.

Un de ses premiers soins fut de s'informer de Thérèse, la vieille servante de son père. On se souvient que M. Quesnel l'avoit congédiée sans lui donner aucun secours, quand il avoit loué la Vallée. Elle apprit que Thérèse vivoit dans une chaumière voisine; elle s'y rendit, et fut bien aise, en approchant, d'en trouver la situation riante: c'étoit une pelouse ombragée de chênes touffus, et l'intérieur annonçoit autant d'aisance que de propreté. Elle trouva la vieille femme occupée de palissader une vigne; et quand Thérèse eut reconnu sa jeune maîtresse, elle pensa mourir de joie.

— Ah! ma chère demoiselle, s'écria-t-elle, je croyois ne vous plus revoir en ce monde, lorsque j'appris qu'on vous menoit en pays étranger. On m'a bien maltraitée pendant ce temps-là: pouvois-je m'attendre qu'à mon âge on me chasseroit de la maison de mon ancien maître?

Emilie la plaignit, et l'assura qu'elle auroit soin de sa vieillesse; elle exprima en-

suite le plaisir qu'elle avoit de la trouver dans cette jolie habitation.

Thérèse la remercia les larmes aux yeux. — Oui, mademoiselle, ajouta-t-elle, elle est charmante, grâce à l'ami charitable qui m'a tirée de la misère. Vous étiez trop loin pour m'aider; il m'a placée ici. Je pensois peu... Mais n'en parlons plus.

— Et qui est donc cet excellent ami ? dit Emilie. Quel qu'il soit, il deviendra le mien.

— Ah ! mademoiselle, cet ami m'a bien défendu de divulguer sa bonne action : il ne faut pas que je vous le nomme. Mais comme vous êtes changée depuis que je ne vous ai vue ! Vous êtes pâle, maigre ! Mais c'est le sourire de mon pauvre monsieur ! vous ne le perdrez jamais, non plus que la bonté qui le faisoit sourire. Hélas ! mon dieu ! les pauvres ont perdu leur ami en le perdant.

Emilie fut touchée de cet éloge de son père ; Thérèse le vit, et changea de sujet.

— J'ai ouï dire, mademoiselle, reprit-elle, que madame Chéron avoit épousé un gentilhomme étranger, et qu'elle vous avoit emmenée. Comment se porte-t-elle ?

Emilie lui apprit sa mort. Hélas ! dit Thérèse, si elle n'eût pas été la sœur de

mon cher maître ; je ne l'aurois guère aimée ; elle étoit si quinteuse ! Mais comment se porte à présent ce cher jeune seigneur, M. de Valancourt ? Il est si bien fait, il est si bon ! Est-il bien portant, mademoiselle ?

Emilie fut très-agitée.

— Dieu le comble de ses bénédictions, continua Thérèse. Ah ! ma chere demoiselle, n'ayez pas l'air si réservé. Pensez-vous que j'ignore qu'il vous aime ? Quand vous fûtes partie, mademoiselle, il venoit au château, il s'y promenoit, il avoit tant de chagrin ! Il vouloit entrer dans toutes les chambres ; quelquefois il restoit assis les bras croisés, les yeux fixés en terre, et il rêvoit pendant des heures entières. Il aimoit le cabinet du midi, parce que je lui dis que c'étoit le vôtre. Il vouloit y rester ; il regardoit les dessins que vous aviez faits, jouoit sur votre luth, lisoit dans vos livres, et ce n'étoit qu'à la nuit fermée qu'il s'en retournoit chez son frère, et alors....

— C'est assez Thérèse, dit Emilie. Depuis quel temps êtes-vous dans cette chaumière ? Quel service puis-je vous rendre ? Aimez-vous mieux rester ici, ou demeurer avec moi ?

— Oh ! mademoiselle, dit Thérèse, ne mettez pas tant de réserve avec votre pauvre

vieille Bonne ; ce n'est pas un tort, croyez-moi, que d'aimer un si bon jeune homme.

Emilie soupira.

— Comme il aimoit à parler de vous ! je l'aimois à cause de cela ; et même c'étoit moi qu'il faisoit parler de vous. Il ne faisoit pas de longs discours ; je devinai bientôt pourtant ce qui l'attiroit au château. Il alloit dans le jardin, il descendoit à la terrasse, il se couchoit sous les grands arbres pendant des jours entiers, un de vos livres dans la main ; il lisoit peu à ce que j'imagine. Un jour j'allai par cet endroit, et j'entendis parler Qui peut être ici ? dis-je ; je n'ai laissé entrer dans le jardin que le chevalier. J'allai en ce moment pour découvrir..... c'étoit le chevalier lui-même, qui tout haut se parloit de vous ; il répétoit votre nom ; il soupiroit ; il disoit qu'il vous avoit perdue pour toujours ; il disoit que jamais vous ne reviendriez pour lui. Je crus qu'il perdoit la raison : mais je ne lui dis rien, et je me retirai.

— Ne parlez donc plus de ces bagatelles, dit Emilie en sortant de sa rêverie ; cela me déplaît.

— Mais quand M. Quesnel eut loué le château, je crus que le chevalier mourroit de douleur.

— Thérèse, dit Emilie fort sérieusement, ne me nommez jamais le chevalier.

— Ne jamais vous le nommer, mademoiselle ! s'écria Thérèse. Et en quel temps sommes-nous ? J'aime le chevalier presque autant que mon maître, et presque autant que vous, mademoiselle.

— Peut-être votre amour n'a pas été bien placé, dit Emilie qui essayoit de cacher ses larmes ; mais, quoi qu'il en puisse être, jamais nous ne nous reverrons.

— Vous ne vous reverrez jamais ! .... Qu'entends-je ! s'écria Thérèse. Non, mademoiselle, mon amour étoit bien placé. C'est M. Valancourt qui m'a donné cette chaumière, et qui a soutenu ma vieillesse depuis que M. Quesnel me bannit de chez mon maître..

— Le chevalier Valancourt ? dit Emilie toute tremblante.

— Oui, mademoiselle, c'est lui, c'est lui-même, quoique j'aie promis le secret. Mais comment puis-je le tenir, quand j'entends mal parler de lui ? O ma chère demoiselle ! vous pouvez répandre des larmes, si vous l'avez traité avec rigueur. Jamais il n'y eut de cœur plus tendre que celui de ce charmant jeune homme. Il m'a trouvée dans la détresse ; et vous étiez trop loin pour m'ai-

der. M. Quesnel refusoit de le faire, et me disoit d'aller servir. Hélas! j'étois trop vieille. Le chevalier vint me trouver; il m'acheta cette chaumière, me donna de l'argent pour y entrer, et me dit de chercher une autre pauvre femme pour y vivre avec moi. Il commanda à l'intendant de son frère de me payer tous les quartiers de quoi fournir à mes besoins. Pensez-vous, mademoiselle, que je doive bien parler du chevalier? Eût-on pu faire mieux qu'il ne fit? Je crains seulement que sa générosité n'ait excédé ses moyens; le dernier quartier est échu, et je n'ai rien touché. Mais ne pleurez pas, mademoiselle; vous n'êtes sûrement pas fâchée d'entendre le récit des bienfaits du chevalier?

— Fâchée! dit Emilie; et ses pleurs coulèrent davantage. Combien s'est-il passé de temps depuis que vous l'avez vu?

— Il y a long-temps, mademoiselle.

— Et depuis quand en avez-vous eu des nouvelles? dit Emilie avec plus d'émotion.

— Hélas! aucune, depuis qu'il partit si soudainement pour le Languedoc; il arrivoit de Paris, autrement je l'aurois vu; cela est sûr. Le quartier est échu, comme je le disois, et rien n'est venu. Je com-

mence à craindre qu'il ne lui soit arrivé quelqu'accident. Si je n'étois pas si loin d'Estuvière, si je marchois mieux, j'y aurois déjà été pour m'informer de lui ; je n'ai personne à envoyer.

L'anxiété d'Emilie au sujet de Valancourt étoit devenue insupportable : elle ne pouvoit convenablement envoyer chez son frère; mais elle pria Thérèse de faire partir promptement, comme de sa part seulement, un messager pour l'intendant, et de faire des questions sur le sort du chevalier. Emilie se fit d'abord promettre par Thérèse qu'elle ne la nommeroit jamais en cette affaire, et n'en parleroit pas même au chevalier Valancourt. La fidélité de cette fille, à l'égard de Saint-Aubert, fondoit en ce moment la confiance d'Emilie. Therèse se hâta de trouver un messager ; Emilie lui remit l'argent dont elle avoit besoin pour vivre avec aisance, et retourna chez elle le cœur plus navré que jamais : elle s'affligeoit de ce qu'une âme aussi bienfaisante que celle de Valancourt, étoit souillée des vices du monde, et elle se sentoit pénétrée du sentiment délicat dont sa bonté pour sa vieille servante étoit une preuve si touchante.

CHAPITRE VI.

Pendant cet intervalle, le comte de Villefort et Blanche avoient passé une quinzaine fort agréable au château de Sainte-Foix avec le baron et la baronne. Ils avoient fait de légères excursions dans les montagnes, et se trouvoient ravis des sauvages beautés des Pyrénées. C'étoit avec regret que le comte avoit quitté ses plus intimes amis, quoiqu'ils dussent très-incessamment ne former plus qu'une seule famille. On avoit arrêté que le jeune Sainte-Foix, qui les accompagnoit en Gascogne, recevroit la main de Blanche en arrivant au château de Blangy. La route qui conduisoit de Sainte-Foix à la Vallée, étoit dans la partie la plus agreste des Pyrénées ; jamais voiture ne l'avoit parcourue. Le comte loua des mules pour sa famille et pour lui-même ; il prit deux guides bien armés, et habitués aux passages des montagnes ; ils se vantoient de savoir tous les chemins, tous les détails de la route, de nommer les plus hautes pointes de cette chaîne immense, de connoître à fond les forêts, les torrens, et l'exacte distance, ainsi que la position des retraites de

chasseurs ou de bergers, près desquelles ils avoient à passer. Ce dernier point n'exigeoit pas une grande mémoire, car à peine comptoit-on quelques habitations éparses dans ces effroyables déserts.

Le comte quitta Sainte-Foix de bonne heure, dans le dessein de passer la nuit à une petite hôtellerie qui se trouvoit à moitié chemin de la Vallée, et dont les guides lui avoient parlé. C'étoit le lieu de repos des muletiers espagnols, quand ils alloient en France. Elle présentoit peu de ressources, mais elle étoit la seule, et l'on n'avoit pas de choix.

Après une journée d'admiration et de fatigues, les voyageurs, vers le soleil couchant, se trouvèrent dans un vallon couvert de bois, et entouré de hauteurs inaccessibles. Ils avoient fait plusieurs lieues sans rencontrer une seule habitation, et de temps à autre seulement ils avoient entendu le son des clochettes de quelque troupeau. Ils entendirent alors une musique fort gaie, et virent sur le gazon, au milieu des rochers, un groupe de montagnards qui dansoient. Le comte qui ne pouvoit voir, sans les partager, ni la joie ni le chagrin de ses semblables, fit arrêter pour jouir de cette fête champêtre. La réunion dont il étoit

témoin étoit formée de paysans espagnols et français, habitans d'un hameau voisin. Les uns dansoient gaîment au son d'un tambourin et d'une guitare, les femmes tenoient des castagnettes; mais la riante mélodie française ayant fait place à un genre plus sérieux, deux paysannes dansèrent une pavane espagnole.

Le comte compara ce tableau charmant avec ceux de Paris, où le faux goût défigure les traits, et dérobant les charmes de l'émotion, essaie de suppléer au brillant coloris de la nature : c'est lui qui gâte l'extérieur, pendant que le vice ternit l'âme. Le comte soupiroit en pensant que les grâces naïves, les plaisirs innocens florissoient dans la solitude, et fuyoient le concours des sociétés polies. Les ombres, qui se prolongeoient, firent enfin souvenir les voyageurs qu'ils n'avoient pas de temps à perdre; et, quittant ce groupe joyeux, ils se remirent en chemin vers l'auberge où ils devoient passer la nuit.

Le soleil se couchoit, et bientôt l'obscurité s'épaississant, confondit tous les objets.

Blanche regardoit en silence; elle écoutoit avec intérêt le vent murmurant entre les sapins qui couvroient les flancs des montagnes; elle entendoit le cri de l'oiseau de

nuit qui s'éveilloit dans les rochers. Son enthousiasme fit place à la crainte, quand au sein des ténèbres épaisses, elle mesura l'incertaine profondeur du précipice qui bordoit la route, et les formes variées sous lesquelles, de toutes parts, le danger se présentoit. Elle demanda à son père à quelle distance on étoit de l'hôtellerie, et si la route étoit sûre aussi tard. Le comte répéta aux guides la première des deux questions. Leur réponse fut très-ambiguë; et même ils ajoutèrent que si la nuit devenoit plus noire, il vaudroit mieux faire une halte, et attendre le lever de la lune. Mais est-il bien sûr de marcher à présent? dit le comte. Les guides l'assurèrent qu'on ne couroit aucun risque, et la caravane avança. Blanche, remise par cette réponse, retrouva du plaisir à observer le progrès de la nuit, à sentir la fraîcheur de la rosée, et à respirer le parfum des plantes aromatiques qu'elle fouloit en marchant.

Le jeune Sainte-Foix, dont l'imagination, exempte de crainte, ne voyoit dans tout ce qui l'entouroit que des sujets d'admiration, interrompoit quelquefois le silence que toute la société sembloit garder de concert; il remarquoit et faisoit observer à Blanche les effets les plus frappans. Blan-

che, dont la frayeur se dissipoit à la voix de son amant, cédoit facilement à un goût qui se rapportoit au sien. Ils conversoient à voix basse; et cette manière tenoit plutôt à la disposition d'esprit qu'inspiroit la scène, qu'à la crainte d'être entendus. Le cœur livré à sa tendresse, Sainte-Foix en mêloit souvent l'expression à celle de l'admiration des objets extérieurs. Il parloit, Blanche écoutoit; peu à peu les montagnes, les bois, les magiques illusions du crépuscule cessèrent de faire le sujet de leur entretien.

La nuit devenoit plus noire; des nuages épais en redoubloient l'obscurité; les guides proposèrent d'attendre le lever de la lune, et ajoutèrent qu'on alloit essuyer un orage. En regardant autour d'eux pour trouver un abri, ils aperçurent, à travers le brouillard, un objet sur la pointe d'un roc; on ne douta pas que ce ne fût la hutte d'un chasseur, et toute la société en prit le chemin. La peine qu'on se donna fut mal récompensée, et les craintes ne diminuèrent pas, quand, arrivés à l'objet de leurs recherches, les voyageurs ne découvrirent qu'une croix plantée comme monument, et faite pour attester que ce lieu avoit été souillé d'un meurtre.

L'obscurité ne permit pas d'en lire l'inscription ; mais les guides savoient qu'elle étoit érigée en mémoire du comte de Béliard, qui avoit été tué là par une troupe de bandits qui infestoient, quelques années avant, toute cette partie des Pyrénées. La grandeur de ce monument sembloit justifier la supposition qu'une personne distinguée en avoit été l'occasion. Blanche frémit en écoutant quelques horribles particularités sur le destin de l'infortuné comte. Un des guides les raconta d'une voix basse et mesurée, comme si ses propres accens lui eussent fait peur. Pendant que, rangés autour de la croix, les voyageurs s'occupoient à l'entendre, un éclair donna sur les roches, le tonnerre gronda dans le lointain, et les voyageurs alarmés quittèrent ce lieu d'horreur pour se procurer un abri.

Revenus à la première route, les guides s'efforcèrent d'attirer l'attention du comte par une foule d'histoires de brigandages et d'assassinats commis dans les lieux même où ils devoient passer. Ils ajoutèrent mille bravades sur leur propre courage, et la manière merveilleuse dont ils avoient su échapper. Le principal guide, ou plutôt le mieux armé, tira de sa ceinture un de ses quatre pistolets, et jura que ce pistolet avoit

purgé la terre de trois bandits depuis le commencement de l'année. Il tira ensuite un coutelas d'une énorme longueur, et alloit raconter les exploits où il avoit bien figuré; mais Sainte-Foix s'aperçut que ce récit affectoit Blanche, et il se hâta de l'interrompre. Le comte, qui rioit en lui-même des terribles histoires et des forfanteries du conducteur, vouloit, au contraire, l'animer; il en prévint Blanche tout bas, et commença à raconter quelques-unes de ses prouesses, pour que l'homme se mît plus en train.

Le comte donna aux prodiges de son récit un coloris si naturel, que le courage de ses guides en fut visiblement ému; ils restèrent en silence long-temps après qu'il eut cessé de parler. Le principal héros ayant perdu la parole, ses oreilles et ses yeux y gagnèrent; il écoutoit avec une extrême inquiétude le tonnerre qui rouloit au loin, et s'arrêtoit avec tous les symptômes de la crainte, quand le vent qui s'élevoit alors, s'engouffroit entre les sapins. Tout à coup il s'arrêta devant un bouquet de liéges qui s'avançoient sur la route, et tira son pistolet pour se mettre en état d'affronter les bandits, si par hasard il s'en trouvoit derrière. Le comte ne put s'empêcher de rire.

Arrivés à un tertre où une forêt de mélèzes et quelques rochers creux formoient une espèce d'abri, les voyageurs résolurent de s'y arrêter pour attendre le lever de la lune, ou la fin de la tempête. Les guides ne savoient plus à quelle distance on étoit de l'auberge. Blanche, rappelée au sentiment de sa situation, jeta sur les ténèbres un regard de terreur; mais donnant la main à Sainte-Foix, elle descendit et entra dans une espèce de caverne que formoit la courbure des roches les plus avancées. On battit une pierre, on alluma du feu, et la chaleur, autant que la flamme, fut agréable aux voyageurs. La journée avoit été chaude, mais la nuit étoit très-froide sur les montagnes, et le feu, d'ailleurs, étoit fort nécessaire pour écarter les loups dont ces déserts étoient infestés.

On mit des provisions sur une saillie du roc, dont on fit un buffet. Le comte et sa famille y prirent un souper frugal, que dans un lieu moins sauvage on eût sans doute trouvé moins excellent. Après le repas, Sainte-Foix, impatient de voir lever la lune, s'aventura le long du précipice, jusqu'à une pointe qui faisoit face à l'orient. Tout étoit couvert de ténèbres, et rien ne troubloit alors le silence de la nuit,

que le murmure des bois qui s'agitoient dans la vallée, le retentissement éloigné du tonnerre, et les voix de la caravane.

Sainte-Foix observa le tableau que formoient les voyageurs sous la roche. La taille élégante de Blanche contrastoit avec la majesté du comte, assis près d'elle sur une pierre grossière. Les grotesques habits, les figures caractérisées des guides et des domestiques placés dans l'enfoncement, servoient encore à les faire ressortir. L'effet de la lumière étoit aussi fort remarquable ; elle pâlissoit les figures, et faisoit briller les armes ; elle rougissoit, au contraire, le feuillage d'un mélèze gigantesque qui ombrageoit la roche, et cette teinte se confondoit par degrés avec l'obscurité environnante.

La lune se levoit ; et pendant que Sainte-Foix, en extase, contemploit son disque sortant d'entre les nuages, il fut tiré de sa rêverie par les voix des guides qui l'appeloient. Son nom fut répété de rochers en rochers, et l'on eût dit que cent personnes le prononçoient à la fois. Il revint, et sa présence rassura le comte et Blanche. L'orage qui approchoit, les retint à leur asyle. Le comte, placé entre sa fille et Sainte-Foix, tâchoit de distraire la première, en l'entretenant des singularités de ces monta-

gnes, des événemens célèbres qui s'y étoient passés, et des combats dont elles avoient été témoins.

Blanche, attentive à ces récits, s'abandonnoit à l'intérêt que lui inspiroient des faits sur le théâtre desquels elle se trouvoit. Un son que le vent apporta interrompit sa rêverie : c'étoit l'aboiement d'un chien. Les voyageurs écoutèrent avec espoir et impatience ; le vent souffloit avec plus de force ; ils crurent que le bruit n'étoit pas éloigné. Les guides ne paroissant pas douter qu'il ne vînt de l'auberge qu'ils cherchoient, le comte se décida à poursuivre son chemin. La lune offroit plus de clarté ; mais au travers de nuages irréguliers, elle n'étoit pas moins incertaine. Les voyageurs dirigés par le bruit, côtoyèrent de nouveau le précipice, précédés d'une seule torche, qui le disputoit au clair de lune ; les gardes qui s'étoient flattés de gagner l'hôtellerie avant le soleil couché, n'en avoient pas pris davantage. Ils suivirent le chemin avec précaution et en silence. On entendoit le chien par intervalles ; quelquefois sa voix cessoit entièrement ; les guides cherchoient à se diriger du côté d'où venoit le bruit. Tout à coup la chute d'un torrent fixa leur attention ; ils entendoient son fracas effroyable, et se trou-

voient en face d'un escarpement qui sembloit interdire le passage. Blanche sauta de sa mule ; le comte et Sainte-Foix en firent autant. Les guides s'éloignèrent pour découvrir un pont qui pût les conduire à l'autre rive ; ils confessèrent enfin ce que le comte soupçonnoit déjà, c'est qu'ils avoient long-temps douté de leur chemin, et qu'alors ils l'avoient perdu.

On trouva assez près un passage dangereux formé par un énorme sapin, qui, jeté sur le ravin, unissoit les deux rives du précipice. Quelque chasseur, sans doute, l'avoit ainsi posé pour faciliter la poursuite d'un chamois ou d'un loup. Toute la troupe, faute de guide, frémit à la pensée de traverser un pareil pont. Les deux côtés n'avoient point de parapets ; la chute ici étoit la mort. Les muletiers néanmoins se disposoient à pousser leurs mules. Blanche tremblante sur le bord, écoutoit le murmure des eaux qu'on voyoit se précipiter des rocs au-dessus, au milieu des plus hauts sapins ; elles s'abîmoient ensuite à une telle profondeur, que leur écume blanchie étoit à peine frappée des rayons de la lune. Les pauvres mules avancèrent sur le pont avec la précaution de l'instinct. Le bruit de la cataracte ne les effrayoit point, et l'ombre que le feuillage

d'en-haut ajoutoit au péril de ce trajet, ne troubloit point leur marche. Ce fut alors que cette torche unique, dont jusque-là on avoit si peu senti le prix, devint un inestimable trésor. Blanche, effrayée, presque mourante, s'efforça à son tour de recueillir sa présence d'esprit. Précédée par son amant, soutenue par son père, elle suivit la lueur rougeâtre de la torche, et se trouva à l'autre bord.

En avançant, les montagnes se resserrèrent, et ne formèrent plus qu'un étroit défilé, au fond duquel rouloit avec un bruit affreux le torrent qu'on avoit passé. Les voyageurs pourtant se félicitoient en entendant les aboiemens du chien, qui veilloit peut-être sur les montagnes pour les préserver de la descente des loups. Le bruit s'approchoit, et dans la joie que leur causoit l'espérance du repos, ils virent de loin briller la lumière. Elle paroissoit à une hauteur considérable au-dessus de leur sentier. On la voyoit, on la perdoit selon que l'agitation des branches l'interceptoit ou découvroit ses rayons. Les muletiers appelèrent de toutes leurs forces; mais aucune voix ne répondit. Enfin, croyant être plutôt reconnus, ils tirèrent un coup de pistolet, et puis écoutèrent. Le bruit de l'explosion répété

à travers les rochers, fut le seul qu'on put distinguer. Un silence absolu lui succéda. La lumière cependant se voyoit plus distinctement. Bientôt après on entendit les sons confus de quelques voix. Les muletiers renouvelèrent leurs cris ; les voix se turent, et la lumière disparut.

Blanche succomboit presqu'à l'inquiétude, à la fatigue, à l'effroi. Le comte et Sainte-Foix soutenoient à peine son courage. Pendant qu'ils avançoient, un objet se montra sur la pointe d'un roc élevé. La lune donnoit avec force ; on le reconnut pour une tour. Le comte, à sa situation et à quelques autres circonstances, ne douta pas que ce ne fût une tour d'observation, et croyant que la lumière en étoit venue, il s'efforça de ranimer sa fille par la perspective d'un prompt repos que devoit offrir un lieu fortifié, quelque ruiné qu'il parût, et quelque dénué de ressources qu'il pût être.

On a élevé un grand nombre de tours dans les Pyrénées, dit le comte, qui cherchoit à distraire l'attention et la frayeur de Blanche. La méthode qu'on y emploie pour avertir de l'approche de l'ennemi est, vous le savez, d'allumer de grands feux sur le sommet de ces bâtimens. De pareils signaux ont été quelquefois rendus de poste en poste sur

une ligne de plus de trente lieues ; alors, suivant le cas, les armées embusquées sortent des citadelles ou des forêts, pour défendre l'entrée de quelque passage, ou s'établir sur les hauteurs d'où elles fondent sur l'ennemi surpris. Les anciens forts, les tours d'observation, qui tiennent aux grandes passes des Pyrénées, sont gardés avec beaucoup de soin. Plusieurs de ceux du second ordre ont été négligés, et sont devenus pour la plupart l'habitation paisible, soit du chasseur, soit du berger. Après une journée fatigante, le soir, avec ses chiens fidèles, il revient auprès d'un bon feu goûter le fruit de sa chasse, ou compter son troupeau qui ne redoute plus l'intempérie de la nuit.

— Sont-ils toujours aussi paisiblement habités ? dit Blanche.

— Non, reprit le comte; quelquefois ils sont l'asyle des contrebandiers espagnols ou français. Ces bandits font dans ces montagnes un commerce immense : les premiers surtout sont nombreux ; et l'on envoie souvent des troupes pour les détruire. Le courage désespéré de ces aventuriers, qui n'attendent que le supplice, ajoute à la force de leurs armes, et ils bravent les soldats. Mais comme leur objet principal est de vi-

vre en sûreté, ils n'attaquent jamais quand ils peuvent s'en dispenser. Les militaires qui n'ignorent pas qu'à de telles escarmouches, le danger est certain et la gloire douteuse, n'ont aucun empressement à engager le combat : ils sont donc rares ; mais aussi quand ils se livrent, ils sont sanglans, et l'acharnement est extrême. — Vous ne m'écoutez pas, Blanche, ajouta le comte ; je vous fatigue d'un détail ennuyeux. Voyez au clair de lune le bâtiment que nous cherchons : nous sommes heureux d'en approcher avant que l'orage éclate.

Blanche regarda, et se vit au pied d'un rocher, sur lequel s'élevoit le bâtiment. On n'y voyoit aucune lumière. L'aboiement des chiens ne se faisoit plus entendre ; les guides commençoient à douter que ce fût réellement ce qu'ils cherchoient. A la douteuse clarté de la lune obscurcie par les nuages, ils reconnurent que l'édifice avoit plus d'étendue qu'une simple tour d'observation. La difficulté actuelle étoit de gravir le roc ; et l'on ne voyoit aucun sentier.

Les guides emportèrent la torche pour essayer d'en reconnoître un. Le comte, Blanche et Sainte-Foix restèrent au pied de l'escarpement, et rangés sous les arbres, ils s'efforçoient de charmer leurs ennuis par la

conversation. Blanche étoit trop tourmentée pour y prendre part plus long-temps : le comte avec Sainte-Foix délibérèrent en secret, si même, en trouvant un sentier, la prudence permettoit d'entrer dans un édifice qui peut-être n'étoit qu'un repaire de bandits. Ils réfléchirent pourtant que leur suite étoit fort nombreuse, qu'ils étoient tous fort bien armés ; et calculant le danger de passer la nuit en pleine campagne, exposés peut-être aux effets de la foudre et de l'orage, ils résolurent de chercher, à tout hasard, le moyen d'être admis dans l'enceinte. L'obscurité, le silence absolu, n'annonçoient pas qu'il y eût des habitans.

Un cri des guides fixa leur attention. Un domestique revint pour annoncer la découverte : ils se hâtèrent de rejoindre les guides, et se mirent à monter un petit chemin tournant, creusé dans le roc vif, au milieu de broussailles. Après beaucoup de peines, et même quelque danger, ils atteignirent la plate-forme. Plusieurs tours dégradées, environnées d'une forte muraille, se présentèrent à leurs regards. L'extérieur de ce bâtiment annonçoit un abandon total : mais le comte conserva sa prudence, et dit tout bas : Marchez doucement, jusqu'à ce que nous ayons examiné les lieux.

Ils se trouvèrent bientôt devant un portail, formidable malgré ses ruines. Après un peu d'incertitude, ils pénétrèrent jusqu'à la première cour. Ils s'arrêtèrent encore à la tête d'une terrasse qui faisoit le tour du précipice : là s'élevoit le corps du bâtiment. On vit, non pas un simple poste, mais une antique citadelle abandonnée ; plusieurs parties étoient encore debout ; elles étoient bâties de pierre dure, dans le style gothique ; ses tours étoient énormes ; ses fortifications proportionnées. L'arcade de la porte, qui sembloit entrer dans la salle, étoit ronde, comme la fenêtre au-dessus. Le caractère imposant qui, dans son origine, avoit dû distinguer l'édifice, étoit alors encore plus remarquable par la ruine, la dégradation de ses murs à demi-détruits, et le désordre de leurs débris épars dans une enceinte immense, solitaire et couverte de grandes herbes. Dans cette cour d'entrée, on voyoit un chêne gigantesque qui paroissoit aussi ancien que le bâtiment. Le peu de branches qui lui restoient, dépouillées de feuilles, chargées de mousses, sembloient encore le protéger ; et l'énormité de son tronc montroit ce qu'il avoit été dans sa jeunesse. La forteresse avoit été très-importante ; elle dominoit le vallon,

et pouvoit arrêter aussi bien que résister. Le comte, en l'examinant, fut surpris qu'on l'eût négligée. Cet abandon, cette solitude lui inspiroient une sorte de mélancolie. Pendant qu'il se livroit à cette émotion, il crut distinguer des voix dans l'intérieur du bâtiment : il considéra la façade, et ne vit aucune lumière. Il résolut de faire le tour du côté d'où les voix partoient, et de s'assurer, avant de frapper à la porte, si l'on voyoit une lumière. Il monta donc sur la terrasse. Il vit les restes d'un canon sur ces murailles épaisses ; mais au bout de quelques pas, l'aboiement d'un chien l'arrêta : il crut reconnoître celui dont la voix les avoit guidés. On ne pouvoit plus douter que le lieu ne fût habité : mais le comte retourna pour consulter encore Sainte-Foix. L'aspect sauvage de ce lieu ébranloit sa résolution. Après un second examen, les raisons qui d'abord les avoient décidés, leur parurent encore convaincantes ; le chien, d'ailleurs, les avoit découverts, et tout paroissoit tranquille. Un domestique s'avança pour frapper ; mais avant qu'il l'eût fait, une lumière se montra aux créneaux d'une des tours : le comte appela, et ne reçut point de réponse ; il frappa lui-même à la porte, avec un gros bâton ferré dont il s'é-

toit servi dans la route. Les échos prolongèrent le coup; l'aboiement recommença, et c'étoit celui de plusieurs chiens. On n'entendit pas d'autre bruit. Le comte recula de quelques pas, pour voir si la lumière étoit encore dans la tour; elle avoit disparu. Il alloit frapper un autre coup; un murmure de voix le lui fit suspendre : ces voix étoient trop éloignées pour produire autre chose qu'un murmure. Le comte frappa plus fort, et le plus profond silence succéda : il paroissoit que les habitans avoient entendu ce bruit. Les précautions qu'ils prenoient pour admettre les étrangers, en firent concevoir une opinion favorable. — Ce sont, je pense, disoit le comte, des chasseurs, des bergers qui ont, comme nous, cherché pour cette nuit un asyle dans ces murs : ils craignent en nous de véritables voleurs; il faut que je les rassure. — Nous sommes amis, s'écria-t-il très-haut; nous demandons un asyle pour cette nuit. — Bientôt il entendit marcher. Une voix demande : — Qui appelle? — Amis, reprit le comte : ouvrez la porte, et vous en saurez davantage. — On entendit tirer de forts verroux : un homme, armé comme un chasseur, se présenta, et dit : — Que demandez-vous si tard? — Le comte fit signe à son cortège,

et répondit qu'il demandoit le chemin de la plus voisine cabane. — Vous connoissez peu nos montagnes, dit l'homme; on n'en trouve point à plusieurs lieues à la ronde: je ne puis vous en montrer le chemin; cherchez-le : il fait clair de lune. — En finissant ces mots, il alloit refermer la porte. Le comte s'en retournoit un peu déconcerté, et même épouvanté. Une autre voix parla, et le comte vit une lumière et le visage d'un homme à la grille du portail. — Restez, amis, dit la voix; vous vous êtes égarés : sans doute vous êtes chasseurs comme nous; je vais vous ouvrir. — La voix cessa, et la lumière disparut. Blanche, effrayée de l'homme qui s'étoit montré à la porte, supplioit alors son père de se retirer : mais le comte avoit remarqué son épieu de chasseur, et les paroles prononcées de la tour lui donnoient un peu de confiance. La porte se rouvrit; plusieurs hommes vêtus en chasseurs, et qui d'en-haut avoient écouté le premier colloque, dirent au comte d'entrer, et l'invitèrent à passer la nuit. Ils s'empressèrent avec beaucoup de politesse, et lui offrirent de partager le souper qu'ils venoient de préparer pour eux. Le comte observoit leurs discours; et quoique circonspect, et même quelquefois soupçon-

neux, la fatigue, la crainte de l'orage et des montagnes, et surtout l'extrême sécurité que lui donnoit son cortège, l'engagèrent à accepter l'offre. Il appela tous ses gens. Plusieurs, pendant la conférence, s'étoient tenus derrière la tour; ils parurent tous, et suivirent Blanche, le comte et Sainte-Foix dans le fond de la forteresse. On les mena dans une salle immense et démeublée, qu'éclairoit en partie le feu d'une cheminée placée à l'un des bouts. Quatre hommes en habits de chasseurs étoient assis auprès de ce feu, et plusieurs chiens dormoient autour. Au milieu de la salle étoit une grande table, et plusieurs quartiers de gibier cuisoient sur le brasier. Quand le comte approcha, les hommes se levèrent, les chiens se relevèrent à moitié, et regardèrent d'un air mécontent les inconnus; mais au signe de leurs maîtres, ils se recouchèrent à leur place.

Blanche regardoit tour à tour cette salle obscure et spacieuse, les hommes qui s'y trouvoient, et son père qui sourioit gaîment. Le comte s'adressa aux chasseurs. — Voilà, dit-il, un foyer propre à l'hospitalité [illegible] la flamme du feu fait plaisir quand on a [illegible] marché dans ces déserts sauvages. V[illegible] chiens sont fatigués : avez-vous fair

bonne chasse? — Comme de coutume, dit un des hommes; nous tuons assez sûrement notre gibier. — Ce sont des camarades, dit un de ceux qui avoient amené le comte; ils s'étoient égarés, et je leur ai dit qu'il y auroit place pour eux tous. — C'est vrai, c'est vrai, reprit son compagnon. — Eh bien! mes frères, quel sort a eu votre chasse? Nous avons tué deux chamois, nous. — C'est un fort joli coup. — Vous vous trompez, ami, dit le comte; nous ne sommes pas chasseurs, nous sommes des voyageurs. Mais traitez-nous en chasseurs, nous serons contens, et nous saurons répondre à votre accueil. — Asseyez-vous donc, frère, dit un des hommes. Jacques arrange donc le feu. — Le rôti va être prêt. — Donne un siége à la dame. Mademoiselle, goûtez notre eau-de-vie; c'est de la vraie Barcelonne, et la meilleure qui jamais ait coulé d'un baril. — Blanche sourit avec timidité; elle alloit refuser quand son père la prévint en prenant gaîment le gobelet. Sainte-Foix assis près d'elle, serra sa main, et l'encouragea d'un regard; mais elle s'occupoit d'un homme qui se tenoit en silence près du feu, et fixoit constamment Sainte-Foix.

— Vous menez une charmante vie, dit le comte; la vie d'un chasseur est agréable au-

tant que saine; le repos est doux quand il succède à la fatigue.

— Oui, reprit un des hôtes, notre vie est fort agréable; mais nous ne restons ici que pendant l'été et l'automne; en hiver, ce lieu est affreux, et les glaces des torrens qui descendent des hauteurs, empêchent toute espèce de chasse.

— C'est une vie de liberté et de jouissance, reprit le comte; j'y passerois volontiers un mois.

— Nous avons aussi le moyen d'employer la poudre et le fusil, dit un autre homme placé derrière le comte. On trouve ici des oiseaux délicieux, nourris de thym et d'aromates; je pense même que nous en avons. Va les chercher dans la galerie de pierre, va, Jacques; nous les aurons bientôt apprêtés.

Le comte fit diverses questions sur la méthode à suivre dans la chasse, parmi les rocs et tous les précipices de ces singulières régions; il écoutoit les curieux détails, quand un cor sonna à la porte. Blanche regarda son père avec timidité; mais il continuoit l'entretien, quoique souvent ses yeux inquiets se tournassent du côté de la porte. Le cor sonna encore, et fut suivi de cris élevés. — Ce sont nos compagnons qui re-

viennent, dit négligemment un des hommes. — Deux autres parurent à l'instant, le fusil sur l'épaule, les pistolets à la ceinture. — Eh bien! enfans, quelle chasse, quelle prise? dirent-ils en avançant. — Quelle prise? répliquèrent les autres. Apportez-vous votre souper? vous n'en aurez point sans cela.

— Ah! qu'est-ce que le diable vous a amené? dirent-ils en mauvais espagnol, en montrant le comte et sa suite. Sont-ils de France ou d'Espagne? Où les avez-vous rencontrés?

— Ce sont eux qui nous ont rencontrés, dit son compagnon en français, et la rencontre est agréable. Le chevalier et sa compagnie s'étoient égarés de leur chemin; ils ont demandé à passer la nuit dans ce fort. — Les autres ne répondirent rien; mais ils tirèrent d'un havresac une grande provision d'oiseaux. Le sac sonna en tombant; un métal brillant qu'il contenoit frappa le comte; il surveilla avec plus d'attention l'homme qui le portoit. Il étoit grand et robuste; sa figure étoit audacieuse; ses cheveux noirs, coupés fort courts, se boucloient sur son cou; au lieu d'un habit de chasseur, il étoit revêtu d'un uniforme militaire usé; ses sandales étoient lacées sur des jambes nerveu-

sès, et de courts hauts-de-chausses tenoient à sa ceinture. Il avoit sur la tête une espèce de bonnet de cuir, qui ressembloit beaucoup au casque des Romains ; mais ses sourcils qui se fronçoient au-dessous eussent plutôt indiqué l'un des barbares qui conquirent Rome, qu'un de ses généreux soldats. Le comte baissa enfin les yeux, et resta muet et pensif. En les relevant, il aperçut dans un coin de la chambre un homme qui ne cessoit de regarder Sainte-Foix. Le jeune homme entretenoit Blanche, et ne le remarquoit pas. Le comte, bientôt après, vit ce même homme frapper sur l'épaule du soldat, qui devint aussi attentif; il détourna ses regards en rencontrant ceux du comte; mais le comte sentit une défiance qu'il n'osoit montrer par son maintien; il s'efforça de sourire, et interrogea Blanche. Bientôt il releva les yeux, le soldat et son compagnon n'étoient déjà plus dans la salle.

Celui qu'on nommoit Jacques revint de la galerie de pierre. — Le feu est allumé, dit-il, et les oiseaux sont plumés. On a remis le couvert dans cette galerie, parce qu'il y fait plus chaud qu'ici.

Tous ses compagnons applaudirent, et invitèrent leurs hôtes à se rendre à la galerie. Blanche parut affligée de ce change-

ment; elle resta à sa place. Sainte-Foix regarda le comte, et le comte déclara qu'il aimoit mieux ne pas quitter le feu où il se réchauffoit. Les chasseurs vantèrent la galerie, et doublèrent leurs instances avec une courtoisie si apparente, que le comte, malgré ses doutes, et craignant de les manifester, consentit enfin à les suivre. Les passages longs et ruinés par lesquels on le mena l'effrayèrent; mais le fracas du tonnerre qui, alors éclatoit de toutes parts, ne permettoit pas de s'éloigner, et le comte craignoit de provoquer ses conducteurs en leur laissant voir sa défiance. Les chasseurs montroient le chemin avec une lampe. Le comte et Sainte-Foix, qui désiroient leur plaire en affectant la familiarité, portoient chacun une chaise, et Blanche suivoit lentement. Sa robe s'accrocha dans un clou de la muraille; elle s'arrêta pour la dégager. Le comte qui parloit à Sainte-Foix, ne s'en aperçut pas; et tournant tout à coup par un angle, Blanche resta seule dans une entière obscurité. Un coup de tonnerre empêcha qu'on n'entendît ses cris; elle acheva de retirer sa robe, et suivit avec promptitude le chemin où elle les croyoit. Une lumière qu'elle vit de loin la confirma dans cette idée; elle s'avança vers

une porte ouverte, pensant trouver par ce passage la galerie de pierre dont on avoit parlé. Elle entendit des voix, et s'arrêta à quelques pas, pour s'assurer si elle ne se trompoit point. A la lueur d'une lampe suspendue, elle vit quatre hommes autour d'une table, qui paroissoient tenir conseil ; elle reconnut entr'eux celui qui avoit regardé Sainte-Foix avec tant d'attention ; il parloit avec véhémence, quoiqu'à voix basse. Un autre sembloit le contredire, et parloit d'un ton fort élevé. Blanche, alarmée de ne trouver près d'elle ni son père ni Sainte-Foix, effrayée d'ailleurs de l'air et des manières de ces hommes, alloit s'échapper doucement quand elle entendit dire à l'un d'eux :

— Ne disputons plus. Comment peut-on parler de danger ? Suivez mon conseil, et vous n'en courrez pas. Assurez-vous de ceux-là ; le reste est une proie facile. — Blanche, frappée de ces mots, s'arrêta un moment pour en entendre davantage. — On ne gagneroit rien avec le reste, dit un autre. Je ne suis jamais d'avis de verser du sang quand on peut s'en empêcher. Dépêchez les deux autres, et notre affaire est faite ; le reste pourra s'en aller.

— Oui-dà ! s'écria le premier brigand

avec un serment exécrable. Quoi ! pour dire ce que nous avons fait de leurs maîtres, pour envoyer les troupes du roi, et nous mener à la roue ! Tu donnes toujours de bons conseils, toi ! Mais je me souviens de la Saint-Thomas de l'an dernier.

Le cœur de Blanche frémit d'horreur. Son premier mouvement fut de fuir ; mais quand même elle l'auroit voulu, ses jambes tremblantes ne pouvoient la soutenir ; elle se retira seulement dans un coin plus obscur, et fut contrainte d'écouter le reste de cet affreux conseil. Elle entendit les mots suivans : — Et pourquoi ne pas tuer toute la clique !

— Pardieu ! notre vie est aussi précieuse que les leurs, reprit le camarade ; si nous ne les tuons pas, ils nous feront pendre. Mieux vaut leur mort que pour nous la potence.

— Oui, oui, crièrent ses camarades.

— Commettre un meurtre est un joli moyen d'éviter la potence ! dit le premier brigand. Plus d'un honnête garçon a été pris dans ce piége. — Il y eut alors un intervalle, pendant lequel ils sembloient réfléchir.

— Le diable soit de nos gens ! s'écria l'un d'entr'eux dans l'excès de l'impatience. S'ils

étoient tous ici, notre affaire seroit trop aisée. Nous ne pouvons faire le coup cette nuit; l'ennemi est plus nombreux que nous. Demain matin le départ; et comment l'empêcher sans employer la force ?

— J'ai un plan médité, dit un autre. Si nous pouvons dépêcher les deux maîtres en silence, nous viendrons bien à bout du reste.

— C'est un plan merveilleux, vraiment! dit un autre en souriant de mépris. Si je puis m'échapper de prison, je serai en liberté, cela est bien sûr! Comment veux-tu qu'on les dépêche *en silence ?*

— Par le poison, dit le camarade.

— Bien pensé! dit le second voleur : c'est une mort lente, et ma vengeance en sera satisfaite. Une autre fois, les barons prendront garde à ne la pas trop exciter.

— J'ai reconnu le fils dès que je l'ai aperçu, dit l'homme dont Blanche avoit observé les regards. Il ne m'a pas reconnu, lui ; pour le père, je l'avois oublié.

— Vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, dit le troisième, mais je ne crois pas que ce soit le baron. Je suis pour le connoître aussi bien que vous. J'étois un de ceux qui l'attaquèrent avec nos braves qui ont péri.

— N'en étois-je pas ? dit le premier. Je vous dis que c'est le baron. Mais qu'importe après tout, que ce soit lui ou non ? laisserons-nous échapper ce butin ? Nous n'avons pas souvent de si bonnes fortunes. Quand on risque la roue pour frauder quelques aunes d'étoffe, qu'on se rompt le cou au travers de nos précipices pour vivre de la chasse ; quand nous pillons un malheureux voyageur, ou quelque frère de contrebande, qui paient à peine la poudre qu'ils coûtent, nous laisserions échapper une telle prise ? Ils ont bien avec eux assez de quoi....

— Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, dit le troisième ; nous en tirerons le meilleur parti possible. Mais seulement, si c'est le baron, je lui veux donner un coup de plus, en l'honneur de nos braves camarades qu'il a fait conduire au gibet.

— Oui, oui ; balafrez tant qu'il vous plaira ! Je vous dis, moi, que le baron est plus grand que cela.

— La peste soit de vos sottises ! dit le second. Les laisserons-nous partir ou non ? c'est de cela qu'il s'agit. Si nous perdons du temps, ils soupçonneront notre projet, et décamperont bien vîte. Qu'ils soient ce qu'ils voudront, ils sont riches : tant de domestiques ! Avez-vous vu l'anneau que le

prétendu baron porte à son doigt? C'est un diamant. Mais il ne le montre plus : il me l'a vu regarder, et je vous garantis qu'il l'a ôté.

— Oui; et le portrait? avez-vous vu cela? dit le troisième. Elle ne l'a pas ôté : il pend à son cou. S'il avoit été moins brillant, je ne l'aurois pas remarqué dans ses ajustemens. Ce sont de beaux diamans. Il en faut une belle quantité autour d'un si grand médaillon.

— Mais comment ferons-nous? dit le second. Le butin ne manquera pas; il ne faut que s'en assurer.

— Oui, dirent ses camarades. Pensons à cela, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Je tiens pour le poison, observe le troisième; mais regardez leur nombre, ils sont neuf ou dix bien armés. Quand j'en ai tant vu devant la porte, je n'étois pas d'avis qu'on les laissât entrer, ni vous non plus.

— Je pensois, dit le second, que ce pouvoit être des ennemis. Je n'évaluois pas bien leur nombre.

— Evaluez ce nombre en ce moment, reprit son camarade; ou bien il vous en arrivera malheur. Nous ne sommes que six! Pouvons-nous en attaquer dix à force ouverte? Donnons la potion, je vous dis, à quel-

ques-uns seulement, et le reste sera bientôt réduit.

— Je vous dirai un meilleur moyen, dit l'autre impatiemment. Approchez.

Blanche qui écoutoit cet entretien dans un état d'angoisse inexprimable, ne put plus rien entendre, parce que les brigands se parlèrent à voix basse. L'espoir de sauver ses amis, si elle pouvoit promptement les joindre, lui inspira tout à coup de nouvelles forces, et elle tourna ses pas du côté de la galerie. La terreur et l'obscurité conspirèrent alors contr'elle. A peine avoit-elle fait quelques pas, la foible lueur qui partoit de la chambre ne pouvant l'éclairer plus long-temps, son pied glissa sur une marche qui traversoit le passage, et elle tomba sur le plancher.

Les brigands tressaillirent à ce bruit; ils se turent soudain, et se précipitèrent ensuite dans le passage, pour s'assurer si quelqu'un s'y cachoit, et avoit entendu leur complot. Blanche les vit approcher, et distingua leurs regards farouches. Avant qu'elle eût pu se relever, ils la saisirent, l'entraînèrent dans la chambre, et ses cris lui attirèrent les plus effroyables menaces.

Ils consultèrent sur ce qu'on feroit d'elle. Sachons d'abord ce qu'elle a entendu, dit

le principal. Combien y a-t-il que vous étiez dans le passage ? et qu'y veniez-vous faire ? lui dit-il.

— Assurons-nous d'abord de ce portrait, dit un de ses camarades, en approchant de Blanche qui trembloit. Belle dame, avec votre permission, ce bijou m'appartient : donnez-le-moi, ou je m'en empare.

Blanche demanda miséricorde, et livra le médaillon, tandis qu'un autre des voleurs l'interrogeoit avec audace. Sa confusion, son effroi, expliquoient trop clairement ce que sa langue n'osoit avouer. Les brigands se regardèrent d'un air très-significatif, et deux d'entr'eux se retirèrent au fond de la chambre comme pour délibérer.

— Ce sont de beaux diamans, par Saint-Pierre ! dit le brigand qui regardoit le médaillon. C'est aussi un joli portrait, par ma foi. C'est un cavalier aussi bien fait qu'on puisse en désirer un. C'est votre mari, sans doute, madame; c'est le jeune homme avec qui vous étiez.

Blanche, éperdue, le conjura d'avoir pitié d'elle. Elle lui donna sa bourse, et lui promit de se taire sur tout ce qui s'étoit passé, s'il la ramenoit à ses amis.

L'homme sourit ironiquement, et il alloit répliquer : un bruit fort éloigné fixa son at-

tention. Pendant qu'il écoutoit, il saisit le bras de Blanche avec une excessive violence, comme s'il eût craint qu'elle échappât. Elle cria au secours.

Le bruit qui approchoit tira les voleurs de leur indécision. Nous sommes trahis, dirent ils; mais écoutons, peut-être sont-ce nos camarades qui reviennent des montagnes. Dans ce cas, notre affaire est sûre : écoutons !

Une décharge éloignée confirma cette supposition ; mais le premier bruit devenant toujours plus proche, on entendit le cliquetis des épées, le bruit d'une dispute, et de longs gémissemens qui partoient du corridor. Les brigands disposèrent leurs armes, leurs camarades les appelèrent ; un cor sonna du dehors, et ce signal, sans doute, fut trop bien entendu ; trois d'entr'eux laissèrent Blanche aux soins du quatrième, et s'élancèrent hors de cette chambre.

Tandis que Blanche, tremblante, et hors d'elle-même, imploroit sa délivrance au milieu du tumulte, elle reconnut la voix de Sainte-Foix ; la porte s'ouvrit, il parut tout couvert de sang, poursuivi par plusieurs bandits. Blanche ne vit plus, n'entendit plus rien autour d'elle; sa tête se pencha,

elle perdit la respiration, et tomba évanouie dans les bras de celui qui la tenoit.

A peine remise, elle s'aperçut à la lueur incertaine qui vacilloit autour d'elle, qu'elle étoit bien dans la même chambre; mais ni le comte, ni Sainte-Foix, ni personne ne paroissoit. Elle resta quelque temps dans le calme, et presque même dans la stupeur : d'effroyables images se présentèrent à elle; elle essaya de se lever et d'aller chercher ses amis. Un gémissement sourd, et assez près d'elle, la fit souvenir de Sainte-Foix, et de l'état où elle l'avoit vu; alors se relevant par un subit effort, elle s'avança vers le lieu d'où le soupir partoit. Un corps étoit par terre étendu, et la foible lumière lui fit reconnoître Sainte-Foix, pâle, défiguré; il étoit sans voix, ses yeux à demi-fermés, et sa main qu'elle saisit, dans l'angoisse de son désespoir, étoit couverte d'une sueur froide. Elle répéta son nom et appela du secours; quelqu'un s'approche, un homme entre : ce n'étoit pas le comte; mais quelle fut sa surprise, quand en le suppliant de secourir Sainte-Foix, elle reconnut Ludovico! Il prit à peine le temps de la reconnoître; il s'occupa des blessures du chevalier; et jugeant que le sang qu'il perdoit causoit probablement sa foiblesse, il courut

lui chercher de l'eau. Il étoit à peine sorti, lorsque Blanche entendit d'autres pas : l'excès de sa frayeur égara presque sa raison ; une torche porta sa lumière sur les murs, et le comte de Villefort parut ; il étoit dans l'effroi, hors d'haleine, et appeloit impatiemment sa fille. Au son de sa voix elle se leva et courut dans ses bras. Le comte laissant tomber l'épée sanglante dont il étoit armé, la pressa sur son cœur, dans un transport de joie et de reconnoissance ; il s'informa de Sainte-Foix, et le vit qui donnoit quelques signes de vie. Ludovico revint chargé d'eau et d'eau-de-vie ; il appliqua l'une à ses lèvres, l'autre à ses tempes, à ses mains, et Blanche le vit ouvrir les yeux, l'entendit s'informer d'elle. La joie qu'elle ressentit fut troublée d'une alarme nouvelle : Ludovico déclara qu'il falloit, sans délai, enlever M. Sainte-Foix. Les bandits qui sont au-dehors, monsieur, ajouta-t-il, étoient attendus il y a une heure : ils nous retrouveront si nous perdons du temps ; ils savent bien que le son du cor est toujours le signal d'une extrême détresse, et les échos en portent le son à plusieurs lieues. Je les ai vus revenir à cet appel depuis le pied du Mélicant : avez-vous mis une vedette aux portes ?

— Non, dit le comte : mes gens sont dispersés, je ne sais où ils sont. Allez, Ludovico, allez vîte les rassembler ; mais prenez garde à vous, et écoutez si vous n'entendez pas des mules.

Ludovico sortit promptement, et le comte tint conseil sur le moyen d'enlever Sainte-Foix. Il n'auroit pu supporter le mouvement d'une mule, quand même il auroit pu se soutenir sur la selle.

Pendant que le comte parloit, et disoit que les bandits étoient enfermés dans le donjon, Blanche remarqua que lui-même il étoit blessé, et que son bras gauche ne lui étoit d'aucun usage; le comte sourit de son inquiétude, et l'assura que sa blessure n'étoit rien.

Les serviteurs du comte, excepté deux qu'on plaça devant la porte, parurent alors, précédés par Ludovico. — Je crois, monsieur, dit-il, entendre venir des mules dans le vallon ; mais le murmure du torrent m'empêche d'en être sûr : j'ai apporté ce qu'il faut pour M. le chevalier. C'étoit une grande peau d'ours attachée à deux fortes perches, et formant un brancard commode, pour rapporter les bandits quand ils étoient blessés. Ludovico la mit à terre : il plaça dessus quelques peaux de chèvres, et

fit comme une espèce de lit. Le chevalier déjà mieux, y fut posé doucement; les guides soulevèrent le brancard sur leurs épaules, et l'on pensa que, plus exercés à ces chemins, leurs pas seroient plus sûrs. Quelques domestiques du comte avoient aussi reçu des blessures, mais elles n'étoient pas graves : on les banda, et ils furent en état de marcher. En passant dans la salle, on entendit de loin un tumulte effroyable ; Blanche fut alarmée. — Ce sont, lui dit Ludovico, tous ces coquins dans leur donjon. — Il semble qu'ils l'enfoncent, dit le comte. — Non, monsieur, dit Ludovico : la porte est de fer, nous n'avons rien à craindre d'eux : mais souffrez que j'aille devant, et que j'observe le dehors de dessus le rempart.

Chacun le suivit : les mules paissoient à la porte. On écouta ; mais l'on n'entendit rien que le murmure du torrent, et celui d'un vent léger qui siffloit dans les branches du vieux chêne. Les voyageurs virent avec joie les premières teintes du matin qui blanchissoient le sommet des montagnes : ils prirent leurs mules, Ludovico devint leur guide, et les mena au vallon par un chemin plus facile. Evitons les défilés de l'orient, dit-il ; les brigands, ce matin, ont pris par ce côté.

Les voyageurs quittèrent bientôt cet enfoncement, et se trouvèrent dans une étroite vallée, au nord-ouest : l'aube, sur les montagnes, se fortifioit par degrés, et découvroit le tapis de verdure qui garnissoient le pied des rochers, sur lesquels s'élevoient le chêne vert et le liége ; les nuages orageux étoient dissipés ; l'air du matin, la vue de la verdure, plus fraîche après la pluie, ranima les esprits de Blanche. Le soleil s'éleva bientôt ; les rocs humides, les buissons qui ornoient leur cime, les plantes qui tapissoient leurs flancs, étincelèrent de ses rayons ; des vapeurs suspendues flottoient encore à l'extrémité du vallon, mais le vent les chassoit devant les voyageurs, et peu à peu le soleil les fit disparoître. Au bout d'une lieue, Sainte-Foix se plaignit d'une excessive foiblesse : on s'arrêta pour lui donner quelque rafraîchissement, et reposer ses porteurs. Ludovico s'étoit muni, dans le fort, de quelques flacons de vin d'Espagne ; on en fit un cordial pour toute la caravane ; mais Sainte-Foix n'en reçut qu'un soulagement momentané. La fièvre qui le brûloit en prit une nouvelle force ; il ne pouvoit ni déguiser ses horribles souffrances, ni s'empêcher d'exprimer son désir

ardent d'arriver dans l'hôtellerie où on avoit dû passer la nuit précédente.

Pendant qu'ils se reposoient tous à l'ombre des sapins, le comte pria Ludovico d'expliquer brièvement comment il avoit disparu de l'appartement du nord, comment il avoit pu tomber dans les mains de ces bandits, et comment il avoit contribué, d'une manière si essentielle, à le sauver avec sa famille. C'étoit avec justice que le comte lui attribuoit leur délivrance actuelle. Ludovico alloit lui obéir; mais un coup de pistolet tiré dans le chemin qu'ils venoient de passer, leur causa de nouvelles alarmes, et l'on se remit promptement en route.

CHAPITRE VII.

Emilie, cependant, éprouvoit une horrible inquiétude sur le destin de Valancourt. Thérèse découvrit enfin une personne sûre pour l'envoyer à l'intendant. Le messager s'engagea à revenir le lendemain, et Emilie promit de se trouver à la chaumière. Thérèse étoit devenue boiteuse, et ne pouvoit sortir de chez elle.

Sur le soir, Emilie s'achemina seule vers la chaumière avec de noirs pressentimens. L'heure, déjà avancée, aidoit à sa mélancolie. On étoit à la fin de l'automne, une brume épaisse cachoit en partie les montagnes, et le vent froid, qui souffloit entre les hêtres, jonchoit le chemin de leurs dernières feuilles jaunes. Leur chute, présage de la fin de l'année, étoit l'image de la désolation de son cœur; elle sembloit lui prédire la mort de Valancourt : elle en eut plusieurs fois un pressentiment si violent, qu'elle fut au moment de retourner chez elle. Elle ne se trouvoit pas assez de force pour aller chercher cette affreuse certitude; mais elle lutta contre son émotion, et continua sa route.

Elle marchoit tristement, et ses yeux suivoient le mouvement des masses vaporeuses qui s'étendoient à l'horizon ; elle considéroit les fugitives hirondelles : jouets de l'agitation des vents, tantôt disparoissant dans les nuages, tantôt voltigeant en cercles sur les airs plus tranquilles, elles sembloient représenter les afflictions et les vicissitudes qu'avoit essuyées Emilie. Elle avoit subi les caprices de la fortune et les orages du malheur ; elle avoit eu de courts instans de calme. Mais pouvoit-on donner

le nom de calme à ce qui n'étoit que le sursis de la douleur? Echappée maintenant aux plus cruels dangers, indépendante de ses tyrans, elle se trouvoit maîtresse d'une fortune considérable; elle auroit pu, avec raison, s'attendre à goûter le bonheur; il étoit plus loin d'elle que jamais; elle se seroit accusée de foiblesse et d'ingratitude, si elle avoit souffert que le sentiment des biens qu'elle possédoit fût étouffé par celui d'une seule infortune, si cette seule infortune n'eût touché qu'elle. Mais elle pleuroit sur Valancourt, et si même il étoit vivant, les larmes de la pitié s'unissoient à celles du regret; elle s'affligeoit qu'un être humain fût tombé dans le vice, et par suite dans la misère. La raison et l'humanité réclamoient ensemble les larmes de l'amitié; et son courage ne pouvoit pas encore les séparer de celles de l'amour. Dans le moment actuel cependant, ce n'étoit pas la certitude des torts de Valancourt, mais la crainte de sa mort, qui l'oppressoit; elle se trouvoit, pour ainsi dire, la cause de cette mort, quoique bien innocemment. Sa crainte augmentoit à chaque pas; quand elle vit la chaumière, son désordre fut à son comble, la résolution lui manqua, et elle resta sur un banc dans le sentier. Le vent

qui murmuroit dans les branches au-dessus d'elle, sembloit, à son imagination attristée, apporter des sons plaintifs; même dans cet intervalle du vent, elle croyoit entendre encore de douloureux accens. Une attention plus suivie la convainquit de son erreur, et les ténèbres, devenues plus épaisses à la chute prochaine du jour, l'avertirent bientôt de s'éloigner, et d'un pas chancelant elle arriva à la chaumière. A travers la fenêtre on voyoit briller un bon feu, et Thérèse, qui avoit vu venir Emilie, étoit sur la porte à l'attendre.

— La soirée est bien froide, mademoiselle, dit Thérèse. La pluie va venir, et j'ai pensé qu'un bon feu ne vous déplairoit pas. Asseyez-vous auprès de la cheminée.

Emilie la remercia de ses soins, et la regardant à la clarté du feu, elle fut frappée de sa tristesse. Elle se jeta sur sa chaise, incapable de parler, et sa physionomie exprimoit tant de désespoir, que Thérèse en comprit la cause, et pourtant garda le silence. Ah! lui dit enfin Emilie, il seroit inutile de m'informer du résultat. Votre silence, vos regards en disent assez; il est mort.

— Hélas! ma chère jeune dame, reprit Thérèse les larmes aux yeux, ce monde

n'est que douleur. Le riche en a sa part aussi bien que le pauvre. Mais tâchons de supporter le fardeau que le ciel nous envoie.

— Il est donc mort? interrompit Emilie. Ah ! Valancourt est mort!

— Malheureux jour ! reprit Thérèse. Je crains qu'il ne le soit.

— Vous le craignez, dit Emilie : vous ne faites que le craindre?

— Hélas ! oui, mademoiselle, je le crains. Ni l'intendant, ni personne d'Estuvière n'a entendu parler de lui depuis qu'il est parti pour le Languedoc. Le comte en est très-affligé. Il dit qu'il est toujours exact à écrire, et que pourtant il n'a pas reçu une ligne de lui depuis son départ : il devoit être de retour il y a trois semaines ; il n'est point revenu ; il n'a point écrit : on craint qu'il ne lui soit arrivé quelqu'accident. Hélas ! je ne croyois pas vivre assez pour avoir à pleurer sa mort. Je suis vieille ; je pouvois mourir sans me plaindre ; mais lui ! Emilie, presque mourante, demanda de l'eau : Thérèse, alarmée de son accent, courut à son secours ; et pendant qu'elle lui donnoit de l'eau, elle continua : — Ma chère demoiselle, ne prenez pas cela tant à cœur : le chevalier peut être plein de vie et se bien porter. Espérons !

— Oh non ! je ne puis espérer , dit Emilie. Je sais des circonstances qui ne me permettent nulle espérance : je me trouve mieux cependant, et je puis vous écouter. Détaillez - moi tout ce que vous avez su.

— Attendez que vous soyez remise, mademoiselle ; vous paroissez si mal !

— Oh non ! Thérèse ; dites-moi tout, reprit Emilie, pendant que je puis vous entendre : dites - moi tout, je vous en conjure.

— Eh bien ! mademoiselle, j'y consens. L'intendant a dit fort peu de chose. Richard prétend qu'il sembloit parler avec réserve de M. Valancourt. Ce que Richard a recueilli, c'est de Gabriel, un domestique de la maison, qui disoit le tenir d'un ami de son maître.

— Que savoit - il ? dit Emilie.

— Oh ! mademoiselle ! Richard n'a pas de mémoire, et n'en a pas retenu la moitié : si je ne lui eusse fait mille questions, je n'en aurois rien tiré. Il dit que Gabriel disoit que lui et tous les domestiques étoient en peine de M. de Valancourt ; que c'étoit un si bon, un si aimable jeune seigneur, qu'ils l'aimoient tous autant que leur frère ; et maintenant ils n'entendoient pas parler de lui. Il étoit si honnête pour eux ! Si

quelqu'un faisoit une faute, M. de Valancourt prioit son frère de l'oublier : si quelque famille pauvre étoit dans le besoin, M. de Valancourt étoit le premier à la secourir, quoique d'autres plus riches ne le fissent pas. Enfin, dit Gabriel, il étoit si doux pour tout le monde ! il avoit l'air si noble ! il ne commandoit pas impérieusement comme bien des seigneurs font, et on ne le respectoit pas moins. Même, dit Gabriel, nous allions au-devant de ses désirs ; nous lui obéissions au premier mot, et nous avions plus peur de lui déplaire qu'à tous ces étourdis qui nous rudoyent.

Emilie, qui ne songeoit plus au danger d'écouter l'éloge de Valancourt, n'essayoit pas d'interrompre Thérèse, et restoit attentive, quoique désolée. — Monsieur est fort chagrin au sujet de M. Valancourt ; et d'autant plus, dit-on, qu'il s'étoit fâché contre lui dernièrement. Gabriel dit qu'il sait du valet de chambre, que M. de Valancourt a fait quelques folies à Paris ; qu'il y a dépensé bien de l'argent, et plus d'argent que ne comptoit monsieur : il aime l'argent plus que M. Valancourt. Le chevalier a fait des étourderies, et même Gabriel dit qu'il a été mis en prison. Monsieur refusoit de l'en tirer, dit Gabriel, et préten-

doit qu'il méritoit cette punition. Quand le vieux Grégoire le sommelier apprit cela, il fit faire un bâton ferré pour aller à Paris visiter son jeune maître; mais on sut presqu'aussitôt que M. Valancourt revenoit. Oh! quelle joie à son retour! Il étoit fort changé pourtant! Monsieur le reçut froidement, et il étoit bien triste! Il repartit ensuite, et tout à coup, pour le Languedoc, et depuis ce moment, dit Gabriel, nous ne l'avons pas aperçu.

Thérèse se tut. Emilie soupiroit, et ses regards ne quittoient pas la terre. Après une très-longue pause, elle demanda ce que Thérèse savoit encore. — Mais pourquoi le demander? ajouta-t-elle. Vous m'en avez trop dit. O Valancourt! tu es perdu, perdu pour jamais. C'est moi, c'est moi qui t'ai donné la mort. Ces paroles, ce ton de désespoir alarmèrent la pauvre Thérèse; elle craignit que ce coup terrible n'eût affecté le cerveau d'Emilie. — Ma chère demoiselle, tranquillisez-vous, dit-elle; ne dites pas ces choses-là: vous, tuer M. Valancourt, chère dame! Emilie ne répondit que par un profond soupir.

— O ma chère demoiselle, reprit Thérèse, mon cœur se brise de vous voir en cet état, les regards fixes, le teint si pâle, et

l'air si affligé. Je suis effrayée de vous voir ainsi. Emilie gardoit le silence, et ne paroissoit rien entendre. — Et d'ailleurs, mademoiselle, dit Thérèse, M. Valancourt peut être gai et bien portant, malgré ce que nous savons.

A ce nom, Emilie leva les yeux, et porta sur Thérèse des regards égarés, comme si elle eût cherché à la comprendre. — Oui, ma chère dame, reprit Thérèse qui se méprenoit à son air, M. de Valancourt peut être gai et bien portant.

A la répétition de ces derniers mots, Emilie en pénétra le sens ; mais au lieu de produire l'impression que Thérèse attendoit, ils semblèrent seulement redoubler sa douleur : elle se leva brusquement, et parcourut la petite chambre à pas précipités, frappant ses mains en sanglotant.

Pendant ce temps-là, Thérèse avec simplicité, mais dans toute la franchise de l'affection, s'efforça de la consoler. Elle remit plus de bois au feu, balaya la cheminée, rapprocha la chaise d'Emilie, et tira d'une armoire un flacon de vin. — La soirée est froide, mademoiselle, lui dit-elle ; le vent est piquant ; approchez-vous du feu : prenez un verre de vin ; il vous fera autant de bien qu'il m'en a déjà fait. Ce

n'est pas du vin ordinaire: c'est du meilleur Languedoc, et le dernier des six flacons que me donna M. de Valancourt en partant pour Paris; il m'a depuis toujours servi de cordial. Je ne le bois pas que je ne pense à lui, et aux paroles pleines de bonté qu'il me dit en me les donnant. Thérèse, dit - il, vous n'êtes plus jeune ; de temps en temps vous devriez boire un verre de bon vin. Je vous en enverrai quelques bouteilles. En les buvant, souvenez - vous de moi, votre ami. — Oui, ce furent ses paroles: Moi, votre ami! Emilie parcouroit la chambre, sans paroître écouter ce que Thérèse disoit. Thérèse continua: — Je me suis toujours souvenue de lui : pauvre jeune homme! il m'a donné cet asyle ; c'est lui qui m'a soutenue. Ah! il est au ciel avec mon respectable maître, si jamais saint y fut placé.

Thérèse perdit la voix; elle se mit à pleurer, et posa le flacon sans pouvoir verser le vin. Sa douleur parut arracher Emilie à la sienne; elle fut à elle, s'arrêta, la regarda, et se détourna soudain comme accablée de la réflexion que Thérèse pleuroit Valancourt.

Pendant qu'elle continuoit de marcher dans la chambre, le son doux et soutenu

d'un hautbois ou d'une flûte se mêle avec l'ouragan. Sa douceur affecta Emilie ; elle s'arrêta toute attentive : les sons apportés par le vent se perdirent dans un tourbillon plus fort ; mais leur accent plaintif émut son cœur ; et elle fondit en larmes.

Ah ! dit Thérèse en séchant ses yeux, c'est Richard, le fils du voisin, qui joue de son hautbois : il est triste d'entendre à présent une musique aussi douce. Emilie continuoit de pleurer. — Il en joue souvent le soir, continua Thérèse ; et la jeunesse danse au son de son hautbois. Mais, ma chère demoiselle, ne pleurez pas ainsi ; prenez, je vous prie, une goutte de ce vin. Elle en versa, et le présenta à Emilie, qui l'accepta avec une extrême répugnance.

Goûtez-y pour l'amour de M. Valancourt, dit Thérèse pendant qu'Emilie soulevoit le verre ; c'est lui qui me l'a donné, vous le savez, mademoiselle. La main d'Emilie trembla ; et elle renversa le vin en le retirant de ses lèvres. — Pour l'amour de qui ? lui dit-elle ; qui vous a donné ce vin ? — M. Valancourt, ma chère dame, je savois qu'il vous feroit plaisir : c'est mon dernier flacon.

Emilie posa le vin sur la table, fondit de nouveau en larmes, et Thérèse, déconcer-

tée, alarmée, s'efforça de la consoler. Emilie lui fit signe de la main, pour lui faire entendre qu'elle vouloit être seule; et pleura toujours davantage.

Un léger coup frappé à la porte de la chaumière empêcha Thérèse de la quitter sur-le-champ. Emilie l'arrêta, et la pria de ne recevoir personne. S'imaginant pourtant que c'étoit Philippe son domestique, elle s'efforça, tâcha d'essuyer ses pleurs; et Thérèse alla ouvrir la porte.

La voix qu'elle entendit attira l'attention d'Emilie. Elle écouta, tourna les yeux: une personne parut; et la flamme du feu fit voir.... Valancourt!

Emilie en l'apercevant tressaillit, trembla, et perdant connoissance, ne vit plus rien de ce qui l'entouroit.

Un cri que fit Thérèse annonça qu'elle réconnoissoit aussi Valancourt. L'obscurité, dans le premier moment, lui avoit dérobé ses traits. Valancourt cessa de s'occuper d'elle, en voyant une personne tomber de sa chaise, près du feu. Il courut à son secours, et s'apercut qu'il soutenoit Emilie. L'émotion qu'il sentit à cette rencontre imprévue, en retrouvant celle dont il se croyoit à jamais éloigné, en la tenant pâle et sans vie, entre ses bras, on l'imaginera

mieux qu'on ne peut la décrire ! Qu'on imagine de même tout ce qu'éprouva Emilie, quand, en ouvrant les yeux, elle revit Valancourt ! L'expression inquiète avec laquelle il la considéroit, se changea à l'instant en un mélange de joie et de tendresse. Quand ses yeux rencontrèrent les siens, et qu'il la vit prête à renaître, il ne put que s'écrier : Emilie ! Mais elle détourna ses regards, et fit un foible effort pour retirer sa main. Dans le premier moment qui succéda aux angoisses de douleur que l'idée de sa mort lui causoit, Emilie oublia toutes les fautes de son amant. Elle revit Valancourt tel qu'au moment où il méritoit son amour, et ne sentit que sa joie et sa tendresse. Hélas ! ce fut l'éclair d'un instant ! ses réflexions s'élevèrent comme autant de nuages, et obscurcirent l'image trompeuse qui enivroit son cœur. Elle revit Valancourt dégradé, Valancourt indigne de l'estime et de la tendresse qu'elle avoit eues pour lui. La force lui manqua ; elle retira sa main, et se détourna pour cacher sa douleur. Valancourt, plus embarrassé, plus agité, garda le silence.

Le sentiment de ce qu'elle se devoit retint ses larmes, et lui apprit à dissimuler une partie de sa joie et de sa tristesse, qui

disputoient au fond de son cœur. Elle se leva, le remercia du secours qu'il lui avoit donné, dit adieu à Thérèse, et alloit se retirer. Valancourt éveillé comme d'un songe, la supplia d'une voix humble et touchante, de lui donner un moment d'attention. Le cœur d'Emilie plaidoit bien fortement en sa faveur : elle eut le courage d'y résister, ainsi qu'aux cris et aux instances de Thérèse, qui la prioit de ne point s'exposer la nuit, et seule. Elle avoit ouvert la petite porte ; mais l'orage l'obligea de rentrer.

Muette, interdite, elle retourna auprès du feu. Valancourt, plus troublé, traversoit la chambre à grands pas, comme s'il eût craint et désiré de parler. Thérèse exprimoit sans contrainte la joie et la surprise que lui causoit son arrivée.

— O mon cher monsieur ! disoit-elle, je ne fus jamais si étonnée et si contente ! Nous étions toutes les deux dans l'affliction à votre sujet ; nous pensions que vous étiez mort, nous parlions de vous, nous vous pleurions. Justement vous avez frappé : ma jeune maîtresse pleuroit à fendre le cœur.

Emilie regarda Thérèse avec mécontentement. Mais avant qu'elle pût lui parler, Valancourt, incapable de contenir son émotion, s'écria : Mon Emilie ! vous suis-je

donc encore cher ? m'honoriez-vous d'une pensée, d'une larme ! O ciel ! vous pleurez, vous pleurez maintenant !

— Monsieur, dit Emilie en essayant de vaincre ses larmes, Thérèse a bien raison de se souvenir de vous avec reconnoissance. Elle étoit affligée de n'avoir point eu de vos nouvelles : permettez-moi de vous remercier aussi pour les bontés dont vous l'avez comblée. Je suis maintenant de retour ; et c'est à moi à en prendre soin.

— Emilie, lui dit Valancourt qui ne se possédoit plus, est-ce ainsi que vous recevez celui qu'autrefois vous voulûtes honorer de votre main, celui qui vous a tant aimée, celui qui a tant souffert pour vous ? Et pourtant que puis-je alléguer ? Pardonnez-moi, pardonnez-moi, mademoiselle ; je ne sais plus ce que je dis : je n'ai plus de droits à votre souvenir ; j'ai perdu tous mes titres à votre estime, à votre amour. Oui, mais je n'oublierai jamais qu'autrefois je les possédois ; savoir que je les ai perdus est mon plus cruel désespoir ! Désespoir ! dois-je employer ce terme ? il est trop doux.

— Ah ! mon cher monsieur, dit Thérèse qui prévenoit la réponse d'Emilie, vous parlez d'avoir eu jadis ses affections. A présent, à présent encore, ma maîtresse vous

préfère au monde entier, quoiqu'elle ne veuille pas en convenir.

— C'est insupportable, dit Emilie. Thérèse, vous ne savez pas ce que vous dites. — Monsieur, si vous avez égard à ma tranquillité, vous ne prolongerez pas ce moment douloureux.

— Je la respecte trop pour la troubler volontairement, dit Valancourt, dont l'orgueil en ce moment le disputoit à la tendresse; je ne me rendrai pas volontairement importun. J'avois demandé quelques momens d'attention; néanmoins sais-je pour quel dessein vous avez cessé de m'estimer? vous raconter mes peines, ce seroit m'avilir davantage sans exciter votre pitié. Et pourtant, Emilie, j'ai été malheureux, je suis encore bien malheureux! Sa voix moins ferme devint l'accent de la douleur.

— Eh quoi! reprit Thérèse, mon cher jeune maître va sortir par cette pluie! Non, non, il ne s'en ira pas. Mon dieu, mon dieu! que les grands sont fous de rejeter ainsi leur bonheur! Si vous étiez de pauvres gens, tout seroit déjà fini. Parler d'indignité, dire qu'on ne s'aime plus, quand dans toute la province il n'y a pas deux cœurs plus tendres, et si l'on disoit vrai, deux personnes qui s'aiment mieux!

Emilie, dans une extrême peine, se leva de sa chaise, et dit : Je vais partir, l'orage est fini.

—Restez, Emilie, restez, mademoiselle, dit Valancourt armé de toute sa résolution; je ne vous affligerai plus par ma présence. Pardonnez-moi si je n'ai pas obéi plutôt. Si vous le pouvez, plaignez celui qui vous perd, celui qui perd toute espérance de repos. Puissiez-vous être heureuse, Emilie, quoique je reste malheureux ! puissiez-vous être heureuse autant que je le désire du fond de mon cœur !

La voix lui manqua à ces dernières paroles ; sa figure changea ; il jeta sur elle un regard d'une tendresse, d'une douleur inexprimables, et s'élança hors de la chaumière.

— Cher monsieur ! cher monsieur ! cria Thèrèse en le suivant à la porte. Monsieur Valancourt ! Comme il pleut ! quelle nuit pour le mettre dehors ! Il en mourra, mademoiselle ; et tout à l'heure vous pleuriez tant sa mort ! On a raison, les jeunes demoiselles changent promptement d'idées.

Emilie ne répliqua pas ; elle n'entendoit pas ce qu'on disoit. Abîmée dans sa douleur, dans ses réflexions, elle restoit sur sa

chaise les yeux fixes, et l'image de Valancourt présente.

— Monsieur de Valancourt est bien changé, mademoiselle; il est maigri. Il est si triste! Il a un bras blessé!

Emilie leva les yeux; elle n'avoit pas remarqué cette dernière circonstance. Elle ne fit aucun doute que Valancourt n'eût reçu le coup de son jardinier. Sa pitié revint à cette conviction; elle se reprocha de l'avoir banni de la chaumière par un si mauvais temps.

Bientôt après on lui amena une voiture. Emilie reprit Thérèse des choses irréfléchies qu'elle avoit dites à Valancourt; elle la chargea expressément de ne jamais lui faire de semblables déclarations, et retourna chez elle pensive et désolée.

Pendant ce temps, Valancourt étoit rentré à la taverne du village; il y étoit arrivé peu de momens seulement avant que de visiter Thérèse. Il revenoit de Toulouse, et se rendoit au château du comte de Duverney. Il n'y avoit pas retourné depuis l'adieu qu'il avoit fait à Emilie au château de Blangy. Il étoit resté quelque temps dans le voisinage d'un lieu où habitoit l'objet le plus cher à son cœur. Il y avoit des momens où la douleur et le désespoir le pressoient de re-

paroître devant Emilie, et de renouveler ses instances en dépit de son malheur. L'orgueil cependant, la tendresse de son amour, qui ne pouvoit consentir à l'envelopper dans son infortune, avoient enfin triomphé de sa passion. Il avoit renoncé à ce projet, et avoit quitté le château de Blangy. Son imagination erroit encore sur les théâtres de son premier amour. En revenant en Gascogne, il avoit passé à Toulouse; il s'y trouvoit quand Emilie y arriva. Il alloit dérober et entretenir sa douloureuse mélancolie dans les mêmes jardins où il avoit passé près d'elle des momens si heureux. Souvent, se rappelant avec de vains regrets le soir qui précéda son départ pour l'Italie, et la rencontre imprévue de la terrasse, il cherchoit à se retracer les paroles, les regards qui l'avoient enchanté, les raisons qu'il avoit fait valoir pour la détourner de ce voyage, et la tendresse de leurs derniers adieux. Il se livroit à ces souvenirs, quand, le soir de son arrivée à Toulouse, Emilie s'étoit tout à coup offerte à ses regards. Son émotion en la voyant peut à peine être imaginée; mais il surmonta si bien la première impulsion de l'amour, qu'il évita de se découvrir, et sortit aussitôt. Cependant cette sorte de vision le poursuivoit sans relâche; sa seule

consolation fut de revenir pendant le silence de la nuit, de suivre les sentiers qu'elle avoit parcourus, et de veiller autour de l'habitation même dans laquelle elle reposoit. Ce fut dans une de ses promenades nocturnes, que le jardinier, le prenant pour un voleur, fit feu sur lui, et le blessa au bras. Cet accident l'avoit retenu à Toulouse, entre les mains d'un chirurgien : là, sans soin pour lui-même, sans égards pour ses parens, dont leurs dernières froideurs lui faisoient croire qu'il avoit encouru l'indifférence, il n'avoit informé personne de sa situation. Assez remis pour voyager, il se rendoit à Estuvière, en passant par la Vallée; il espéroit savoir des nouvelles d'Emilie ; il vouloit se trouver près d'elle ; il désiroit aussi s'informer de la vieille Thérèse ; il jugeoit bien que, pendant son absence, on l'avoit privée de sa pension, et ces motifs l'avoient conduit à la chaumière où alors Emilie se trouvoit.

Cette entrevue inespérée lui avoit à la fois montré toute la tendresse de l'amour d'Emilie et toute la fermeté de sa résolution. Son désespoir s'étoit renouvelé dans toute son horreur; aucun effort de sa raison ne pouvoit l'adoucir. L'image d'Emilie, sa voix, ses regards, se présentoient à son es-

prit aussi vivement qu'ils l'avoient fait à ses sens, et tout sentiment étoit banni de son cœur, excepté le désespoir et l'amour.

Avant que la soirée fût finie, il revint chez Thérèse pour entendre parler d'Emilie, et se trouver dans le lieu qu'elle venoit d'occuper. La joie que sentit et exprima la vieille servante fut bientôt changée en tristesse, quand elle eut observé ses regards égarés et la profonde mélancolie qui l'accabloit.

Après qu'il eut écouté fort long-temps ce qu'elle avoit à lui dire d'Emilie, il donna à Thérèse tout l'argent qu'il avoit sur lui, quoiqu'elle voulût le refuser, et l'assurât que sa maîtresse avoit pourvu à ses besoins. Il tira ensuite de son doigt un anneau de prix, et le lui remit, en la chargeant expressément de le présenter à Emilie. Il la faisoit prier, comme une dernière faveur, de le conserver pour l'amour de lui, et de se souvenir quelquefois, en le regardant, du malheureux qui le lui envoyoit.

Thérèse pleura en recevant l'anneau, mais c'étoit plutôt d'attendrissement que par l'effet d'aucun pressentiment. Avant qu'elle eût pu répliquer, Valancourt étoit parti; elle le suivit jusqu'à la porte, en

l'appelant par son nom et le suppliant de rentrer. Elle ne reçut aucune réponse, et ne le vit plus.

CHAPITRE VIII.

Le lendemain matin Emilie, dans le cabinet qui joignoit la bibliothèque, réfléchissoit à la scène de la veille. Annette accourut auprès d'elle, et tomba hors d'haleine sur une chaise. Il se passa du temps avant qu'elle pût répondre aux questions d'Emilie; à la fin elle s'écria : — J'ai vu son esprit, mademoiselle; oui, j'ai vu son esprit!

— Que voulez-vous dire? reprit Emilie impatiemment.

— Il est sorti du vestibule, mademoiselle, dit Annette, comme je traversois le salon.

— Mais de qui parlez-vous? répéta Emilie. Qui est sorti du vestibule?

— Il étoit habillé comme je l'ai vu cent fois, dit Annette. Ah! qui l'auroit pensé?

Emilie, excédée, alloit lui reprocher sa crédulité ridicule, quand un domestique

vint lui dire qu'un étranger demandoit à lui parler.

Emilie s'imagina aussitôt que cet étranger étoit Valancourt ; elle répondit qu'elle étoit occupée et qu'elle ne vouloit voir personne.

Le domestique rentra ; l'étranger lui faisoit dire qu'il avoit des choses importantes à lui communiquer. Annette, qui jusque-là étoit demeurée muette et surprise, tressaillit alors, et s'écria : — Oui, c'est Ludovico ! oui, c'est Ludovico ! Elle courut hors de la chambre. Emilie ordonna au domestique de la suivre ; et si c'étoit réellement Ludovico, de le faire entrer sur-le-champ.

L'instant d'après, Ludovico parut, accompagné d'Annette. La joie faisoit oublier à Annette toutes les convenances ; elle ne permettoit pas que personne parlât qu'elle. Emilie exprima sa surprise et sa satisfaction en revoyant Ludovico. Sa première émotion augmenta quand elle ouvrit les lettres du comte de Villefort et de Blanche, qui l'informoient de leur aventure et de leur situation dans une auberge au fond des Pyrénées. Ils y avoient été retenus par l'état de M. Sainte-Foix et l'indisposition de Blanche. Mais cette dernière ajoutoit que le baron de Sainte-Foix venoit d'arriver ; qu'il

alloit ramener son fils à son château, jusqu'à la guérison de ses blessures, et qu'elle, avec son père, continueroit sa route pour le Languedoc; ils comptoient toujours passer à la Vallée, et se proposoient d'y être le lendemain. Elle prioit Emilie de se trouver à ses noces, et de les accompagner au château de Blangy. Elle laissoit à Ludovico le soin de raconter lui-même ses aventures. Emilie, quoique fort empressée de découvrir comment il avoit disparu de l'appartement du nord, eut le courage de suspendre cette jouissance jusqu'à ce qu'il se fût rafraîchi, et qu'il eût entretenu la trop heureuse Annette. La joie d'Annette n'eût pas été plus extravagante, quand il seroit revenu du tombeau.

Emilie, pendant ce temps, relut les lettres de ses amis. L'expression de leur estime et de leur attachement étoit en ce moment bien nécessaire à la consolation de son cœur : sa tristesse, ses regrets, avoient pris, par la dernière entrevue, une nouvelle amertume.

L'invitation de se rendre au château de Blangy, étoit faite par le comte et sa fille avec la plus tendre affection. La comtesse y joignoit la sienne. L'occasion en étoit si importante pour son amie, qu'Emilie ne

pouvoit s'y refuser. Elle eût désiré de ne point quitter les ombrages paisibles de sa demeure ; mais elle sentoit l'inconvenance d'y rester seule, pendant que Valancourt étoit encore dans le voisinage ; quelquefois aussi elle pensoit que le déplacement et la société réussiroient mieux que la retraite à tranquilliser son esprit.

Quand Ludovico reparut, elle le pria de lui détailler son aventure, et de lui dire comment il habitoit au milieu des bandits parmi lesquels le comte l'avoit trouvé.

Il obéit au même instant. Annette, qui n'avoit pas eu le temps de lui faire assez de questions, se préparoit à écouter avec une curiosité dévorante. Elle fit auparavant ressouvenir sa maîtresse, et de l'incrédulité qu'elle montroit à Udolphe au sujet des esprits, et de sa propre sagesse en y croyant si fort. Emilie rougit malgré elle, en songeant à la confiance que dernièrement elle y avoit donnée ; elle observa seulement que, si l'aventure de Ludovico avoit pu justifier la superstition d'Annette, il ne seroit pas là pour la lui raconter.

Ludovico sourit à Annette, salua Emilie, et commença en ces termes :

— Vous vous souvenez, mademoiselle, que lorsque je me rendis à l'appartement du

nord, M. le comte et M. Henri m'accompagnèrent. Tout le temps qu'ils y restèrent, rien d'alarmant ne se présenta: dès qu'ils furent sortis, je fis bon feu dans la chambre à coucher ; je m'assis près de la cheminée ; j'avois porté un livre pour me distraire : je confesse que parfois je regardois dans la chambre avec un sentiment semblable à la crainte.

— Oh ! très-semblable, je l'ose dire, interrompit Annette ; et j'ose bien dire aussi que, pour dire la vérité, vous frissonniez de la tête aux pieds. — Non, non, pas tout à fait, dit Ludovico en souriant ; mais plusieurs fois, quand le vent siffloit autour du château, et ébranloit les vieilles fenêtres, plusieurs fois je m'imaginai entendre des bruits fort étranges, et même une fois ou deux je me levai et regardai autour de moi ; je ne voyois rien pourtant que les maussades figures de la tapisserie, qui sembloient me faire des grimaces. Je passai ainsi plus d'une heure, continua Ludovico, puis je pensai que j'entendois un bruit ; je portai encore mes yeux sur la chambre, et n'apercevant rien, je repris mon livre. L'histoire finie, je m'assoupis ; tout à coup je fus réveillé par le bruit que j'avois déjà entendu ; il sembloit venir du côté où étoit le lit : je ne

sais si l'histoire que je venois de lire m'avoit troublé l'esprit, ou si tous les rapports qu'on faisoit sur cet appartement me revinrent à la mémoire, mais en regardant le lit, je crus voir un visage d'homme entre les rideaux.

A ces mots Emilie trembla, et devint inquiète en se rappelant de quel spectacle elle et la vieille Dorothée avoient été témoins en ce lieu.

— Je vous avoue, mademoiselle, continua Ludovico, que le cœur me manqua. Le retour du même bruit vint réveiller mon attention : je distinguai le son d'une clef tournant dans une serrure ; et ce qui me surprenoit le plus étoit de ne voir aucune porte d'où le son pût partir. L'instant d'après cependant, la tenture du lit fut soulevée lentement, et une personne parut derrière ; elle sortoit d'une petite porte dans le mur. Elle resta un moment dans la même attitude, le haut de la figure caché par le pan de la tapisserie, et l'on ne voyoit guère que ses yeux. Quand sa tête se releva, je vis derrière, la figure d'un autre homme qui regardoit par-dessus l'épaule du premier. Je ne sais comment cela se fit, mon épée étoit devant moi ; je n'eus pas la présence d'esprit de m'en saisir ; je restai fort

tranquille à les considérer, et les yeux à demi-fermés, pour qu'ils me crussent endormi. Je suppose qu'ils le pensèrent; je les entendis se concerter, et ils restèrent dans la même position environ l'espace d'une minute; alors je crus voir d'autres visages dans l'ouverture de la porte, et j'entendis parler plus haut.

— Cette porte me surprend, dit Emilie; j'ai ouï dire que le comte avoit fait lever toutes les tentures, et fait examiner les murailles, croyant qu'elles recéloient sans doute un passage par lequel vous étiez parti.

— Il ne me paroît pas si extraordinaire, mademoiselle, reprit Ludovico, que cette porte ait pu échapper; elle est formée dans un lambris étroit, qui semble tenir au mur extérieur; ainsi, quand M. le comte y auroit pris garde, il ne se seroit pas occupé d'une porte à laquelle aucun passage ne paroissoit pouvoir communiquer. Le fait est que le passage étoit formé dans l'épaisseur du mur. Mais pour revenir à ces hommes que je distinguois obscurément dans l'enfoncement de la porte, ils ne me laissèrent pas bien long-temps en suspens; ils fondirent dans la chambre et m'entourèrent: j'avois pris mon épée; mais que pouvoit un hom-

me contre quatre ? Ils m'eurent bientôt désarmé ; ils me lièrent les bras, me mirent un bâillon dans la bouche, et m'entraînèrent par le passage. Ils remirent cependant mon épée sur la table, pour secourir, dirent-ils, ceux qui viendroient, comme moi, combattre les esprits. Ils me firent traverser plusieurs couloirs étroits, formés dans les murs, à ce que je crois, parce qu'auparavant ils m'étoient inconnus. Je descendis plusieurs degrés, et nous vînmes à une voûte sous le château. Ils ouvrirent une porte de pierre, que j'aurois prise pour une partie du mur. Nous suivîmes un fort long passage taillé dans le roc ; une autre porte nous mena dans une cave : enfin, après quelque intervalle, je me trouvai au bord de la mer, au pied des rochers même sur lesquels le château est bâti. Un bateau attendoit ; les brigands m'y entraînèrent, et nous joignîmes un petit vaisseau à l'ancre : d'autres hommes s'y trouvoient. Quand je fus dans le vaisseau, deux de mes compagnons y sautèrent ; les autres reconduisirent la barque, et l'on mit à la voile. Je compris bientôt ce que tout cela vouloit dire, et ce que ces hommes faisoient au château. Nous prîmes terre en Roussillon ; et après quelques jours, leurs camarades vinrent des montagnes, et

me menèrent dans le fort où j'étois quand M. le comte arriva. Ils avoient soin de veiller sur moi, et m'avoient même bandé les yeux pour m'y conduire; quand ils ne l'eussent pas fait, je ne crois pas que jamais j'eusse retrouvé mon chemin à travers cette sauvage contrée. Dès que je fus dans le fort, on me garda comme un prisonnier. Je ne sortois jamais sans deux ou trois de mes compagnons; et je devins si las de la vie, que je désirois d'en être délivré.

— Mais cependant ils vous laissoient parler, dit Annette; ils ne vous mettoient plus de bâillon. Je ne vois pas la raison pour laquelle vous étiez si las de vivre, sans compter la chance que vous aviez de me revoir.

Ludovico sourit, ainsi qu'Emilie, et Emilie lui demanda par quel motif ces hommes l'avoient enlevé.

— Je m'aperçus bientôt, mademoiselle, que c'étoient des pirates qui, depuis plusieurs années, cachoient leur butin sous les voûtes du château. Ce bâtiment étoit près de la mer, et parfaitement convenable à leurs desseins. Pour empêcher qu'on ne les découvrît, ils avoient essayé de faire croire que le château étoit fréquenté par des revenans; et ayant découvert le chemin secret

de l'appartement du nord, que depuis la mort de la marquise on tenoit fermé, il fut aisé d'y réussir. La concierge et son mari, les seules personnes qui habitassent le château, furent si effrayés des bruits étranges qu'ils entendoient, qu'ils refusèrent d'y vivre plus long-temps. Le bruit se répandit bientôt qu'il revenoit au château; et tout le pays le crut d'autant plus aisément, que la marquise étoit morte d'une manière fort étrange, et que le marquis, depuis ce moment, n'étoit jamais revenu.

— Mais quoi! dit Emilie, comment tous ces pirates ne se contentoient-ils pas de la cave, et pourquoi jugeoient-ils nécessaire de déposer leurs vols dans le château?

— La cave, mademoiselle, reprit Ludovico, étoit ouverte à tout le monde, et leurs trésors eussent bientôt été découverts. Sous la voûte ils étoient en sûreté, tant que l'on redouteroit le château. Il paroît donc qu'ils y apportoient à minuit les prises qu'ils avoient faites sur mer, et qu'ils les y gardoient jusqu'à ce qu'ils pussent s'en défaire avantageusement. Ces pirates étoient liés avec des contrebandiers et des bandits qui vivent dans les Pyrénées, et font un trafic tel qu'on ne sauroit se l'imaginer. C'est avec cette horde de bandits que je restai

jusqu'à l'arrivée de M. le comte. Je n'oublierai jamais ce que je sentis en l'apercevant ; je le crus presque perdu. Je savois que si je me montrois, les bandits alloient découvrir son nom ; et probablement nous tuer tous, pour empêcher qu'on n'éventât leur secret. Je me tins hors de la vue de monsieur, et je veillai sur les brigands, déterminé, s'ils projetoient quelque violence, à me montrer, et à combattre pour la vie de mon maître. Bientôt j'entendis disposer un infernal complot; il s'agissoit d'un massacre total. Je hasardai de me faire connoître aux gens du comte ; je leur dis ce qu'on projetoit, et nous délibérâmes ensemble. M. le comte, alarmé de l'absence de sa fille, demanda ce qu'elle étoit devenue. Les brigands ne le satisfirent point. Mon maître et M. Sainte-Foix devinrent furieux ; nous pensâmes qu'il étoit temps ; nous fondîmes dans la chambre, en criant : *Trahison ! M. le comte, défendez-vous.* Le comte et le chevalier tirèrent l'épée au même instant. Le combat fut rude ; mais à la fin nous l'emportâmes, et M. le comte vous l'a mandé.

— C'est une singulière aventure, dit Emilie : assurément, Ludovico, on doit bien des éloges à votre prudence et à votre

intrépidité. Il y a pourtant des circonstances relatives à l'appartement du nord, que je ne puis encore m'expliquer : peut-être le pourrez-vous? Avez-vous entendu les bandits se raconter les prétendus prodiges qu'ils opéroient dans les appartemens?

— Non, mademoiselle, reprit Ludovico; je ne leur en ai pas ouï parler : seulement je les entendis se moquer une fois de la vieille femme de charge; elle fut presque au moment de prendre un des pirates. C'étoit depuis l'arrivée du comte; et celui qui fit le tour, en rioit de bon cœur.

Emilie devint rouge, et pria Ludovico de lui faire ce récit.

— Eh bien! mademoiselle, lui dit-il, une nuit que cet homme étoit dans la chambre à coucher, il entendit quelqu'un dans le salon; il ne crut pas avoir le temps de lever la tapisserie et d'ouvrir la porte, il se cacha dans le lit; il y demeura quelque temps fort effrayé, à ce que je suppose.

— Comme vous étiez, interrompit Annette, quand vous eûtes la hardiesse d'aller veiller vous-même.

— Oui, dit Ludovico; dans la plus grande frayeur où l'on pût être. La concierge et une autre personne vinrent au lit. Il crut qu'elles alloient l'apercevoir, et pensa

que la seule chance pour échapper, étoit de leur faire peur. Il souleva donc la courte-pointe; mais son plan ne réussit que lorsqu'il eut montré sa tête; alors elles s'enfuirent, nous dit-il, comme si elles avoient vu le diable, et le fripon s'en alla fort tranquillement.

Emilie ne put s'empêcher de sourire à cette explication. Elle comprit l'incident qui l'avoit jetée dans une terreur superstitieuse, et fut surprise d'en avoir tant souffert; mais elle considéra que dès que l'esprit cède à la foiblesse de la superstition, les bagatelles lui font une impression terrible. Cependant elle se souvenoit toujours avec embarras de la mystérieuse musique qu'on entendoit au château de Blangy vers minuit. Elle demanda si par hasard Ludovico n'en avoit rien appris. Il ne put lui rien dire à cet égard.

— Je sais seulement, mademoiselle, ajouta-t-il, que les pirates n'y ont point de part; je sais qu'ils en ont ri, et ils disent que le diable est sans doute ligué avec eux.

— Oui, j'en répondrois bien, dit Annette, dont la figure étoit toute joyeuse. J'ai toujours cru, que lui ou les esprits se mêloient de l'appartement du nord. Vous

voyez, mademoiselle, que je ne me trompois pas.

— On ne peut nier que son esprit n'y eût une extrême influence, dit Emilie en souriant; mais je m'étonne, Ludovico, que ces pirates persistassent dans leur conduite, après l'arrivée de M. le comte, ils étoient bien sûrs d'être découverts.

— J'ai lieu de croire, mademoiselle, reprit Ludovico, qu'ils ne comptoient continuer que pendant le temps nécessaire au déménagement de leurs trésors. Il paroît qu'ils s'en occupèrent aussitôt après l'arrivée de M. le comte : mais ils n'avoient que quelques heures de nuit, et quand ils m'ont enlevé, la voûte étoit à moitié vide. Ils étoient bien aises d'ailleurs de confirmer toutes ces superstitions relatives à l'appartement; ils eurent grand soin de ne rien déranger pour entretenir l'erreur. Souvent, en plaisantant, ils se représentoient toute la consternation des habitans du château de Blangy à ma disparition. Ce fut pour m'empêcher de les trahir, qu'ils m'entraînèrent si loin. A compter de ce moment, ils se crurent maîtres du château. J'appris néanmoins qu'une nuit, malgré leurs précautions, ils s'étoient presque découverts eux-mêmes. Ils alloient, suivant leur usage,

répéter les cris sourds qui faisoient tant de peur aux servantes. Au moment qu'ils alloient ouvrir, ils entendirent des voix dans la chambre à coucher ; M. le comte m'a dit que lui-même y étoit alors avec M. Henri. Ils entendirent d'étranges lamentations qui venoient sans doute de ces bandits, fidèles à leur dessein de répandre la terreur. Monsieur le comte m'a avoué qu'il avoit éprouvé plus que de la surprise : mais comme le repos de sa famille exigeoit qu'on ne le sût pas, il fut discret ainsi que son fils.

Emilie se rappelant le changement qui s'étoit manifesté dans le comte, après la nuit qu'il avoit passée dans l'appartement, en reconnut la cause. Elle fit encore des questions à Ludovico, et l'ayant envoyé se reposer, elle fit tout préparer pour la réception de ses amis.

Sur le soir, Thérèse, quoique boiteuse, vint lui porter l'anneau que lui avoit remis Valancourt. Emilie s'attendrit en le voyant. Valancourt le portoit en des temps plus heureux ; elle fut pourtant fort mécontente de ce que Thérèse l'avoit reçu, et refusa de l'accepter, malgré le triste plaisir qu'elle en auroit reçu. Thérèse pria, conjura, représenta l'abattement où étoit Valancourt quand il avoit donné l'anneau : elle répéta

ce qu'il l'avoit chargée de dire. Emilie ne put cacher la douleur que ce récit lui causoit ; elle se mit à pleurer, et se plongea dans la rêverie.

—Hélas! ma chère demoiselle, dit Thérèse, pourquoi tout ceci? Je vous connois depuis votre enfance ; je vous aime comme ma fille, et je désire votre bonheur comme le mien. M. Valancourt, il est vrai, ne m'est pas connu depuis si long-temps; mais j'ai bien des raisons pour l'aimer comme mon fils! Je sais bien que vous vous aimez! Pourquoi donc ces pleurs et ces plaintes? Emilie fit signe à Thérèse de cesser; mais Thérèse continua : —Vous vous ressemblez d'esprit, de caractère. Si vous étiez mariés, vous feriez le plus heureux couple! Eh! qui peut empêcher votre mariage? Ah! mon dieu, mon dieu, peut-on voir que des gens fuient leur bonheur, et pleurent et se lamentent, comme s'il ne dépendoit pas d'eux, et comme si les chagrins et les lamentations valoient mieux que le repos et la paix! La science est sûrement une belle chose ; mais si elle ne rend pas plus sage, j'aime bien autant ne rien savoir : si elle nous enseignoit à être plus heureux, je dirois que la science est la sagesse.

L'âge et de longs services avoient acquis

à Thérèse le droit de dire son avis ; cependant Emilie tâcha de l'arrêter, et quoiqu'elle sentît bien la justesse de ses remarques, elle ne voulut pas s'expliquer. Elle dit seulement à Thérèse qu'un plus long discours l'affligeroit ; qu'elle avoit pour régler sa conduite des motifs qu'elle ne pouvoit dire, et qu'il falloit rendre l'anneau, en représentant qu'on ne pouvoit l'accepter. Elle dit ensuite à Thérèse, que, si elle faisoit cas de son estime et de son amitié, jamais elle ne se chargeroit d'aucun message de Valancourt ; Thérèse en fut touchée, et renouvela un foible essai. Le mécontentement singulier qu'exprimèrent les traits d'Emilie l'empêcha pourtant de continuer, et elle partit surprise et désolée.

Pour soulager en quelque manière sa tristesse et son accablement, Emilie s'occupa des préparatifs de son voyage ; Annette, qui la secondoit, parloit du retour de son Ludovico avec la plus tendre effusion. Emilie réfléchit qu'elle pouvoit avancer leur bonheur, et décida que, si Ludovico étoit aussi constant que la simple et honnête Annette, elle lui feroit sa dot, et les établiroit dans une partie de ses domaines. Ces considérations la firent penser au patrimoine de son père, vendu jadis à M. Quesnel. Elle

désiroit de le racheter, parce que Saint-Aubert avoit regretté souvent que la demeure principale de ses ancêtres eût passé en des mains etrangères. Ce lieu, d'ailleurs, étoit celui de sa naissance et le berceau de ses premières années. Emilie ne tenoit point à ses propriétés de Toulouse ; elle désiroit de les vendre, et de racheter la terre de sa famille, si M. Quesnel vouloit s'en dessaisir. Cet arrangement sembloit possible, depuis qu'il s'occupoit de se fixer en Italie.

CHAPITRE IX.

Le jour suivant, l'arrivée de ses amis ranima la triste Emilie. La Vallée fut encore une fois l'asyle d'une société douce et d'une aimable hospitalité. Son indisposition, l'effroi qu'elle avoit eu, ôtoient à Blanche quelque chose de sa vivacité; mais elle conservoit une simplicité touchante, et quoiqu'un peu changée, elle n'en étoit pas moins charmante. La malheureuse aventure des Pyrénées donnoit au comte un extrême empressement de se retrouver chez lui. Après une semaine de séjour, Emilie se prépara à les suivre en Languedoc, et confia à

Thérèse le soin de sa maison en son absence. La veille de son départ, cette vieille gouvernante lui rapporta encore l'anneau de Valancourt, et la conjura avec larmes de le recevoir. Elle n'avoit pas revu M. de Valancourt; elle n'avoit pas entendu parler de lui depuis le jour qu'il le lui avoit confié. En prononçant ces mots, sa physionomie annonçoit plus d'inquiétude qu'elle n'osoit en manifester. Emilie retint la sienne; et pensant que sans doute il étoit retourné chez son frère, elle persista à refuser l'anneau, et recommanda à Thérèse de le bien garder jusqu'à ce qu'elle revît Valancourt.

Le jour suivant, le comte, Emilie et la jeune Blanche, partirent de la Vallée, et arrivèrent lendemain au château de Blangy. La comtesse, Henri et M. Dupont, qu'Emilie fut surprise d'y trouver, les reçurent avec beaucoup de joie. Emilie fut affligée de voir que le comte entretenoit encore les espérances de son ami; tout annonçoit que ses sentimens n'avoient rien souffert de l'absence. Le soir du second jour, le comte la prit à part, et revint sur les offres de M. Dupont. Son extrême douceur en l'écoutant, le trompa sur l'état de son cœur; il crut que Valancourt étoit

presqu'oublié, et que Dupont alloit trouver des dispositions favorables. Quand sa réponse l'eut convaincu de son erreur, son zèle pour assurer le bonheur de deux personnes qu'il estimoit, le porta à lui représenter que, par une affection mal placée, elle empoisonnoit les plus beaux jours de sa vie.

Voyant son silence et l'abattement de sa physionomie, le comte finit en lui disant : — Je n'irai pas plus loin, mais je crois encore, mademoiselle, que vous ne rejetterez pas toujours un homme aussi estimable que M. Dupont.

Il lui épargna la peine de répondre, et s'éloigna d'elle aussitôt. Emilie continua de se promener dans une disposition pénible, s'affligeant de ce que le comte ne se désistoit point d'un projet qu'elle avoit toujours rejeté. Elle se perdit au milieu de ses tristes réflexions, et se trouva insensiblement près des bois qui entouroient le couvent de Sainte-Claire. S'apercevant alors combien elle s'étoit écartée, elle résolut de prolonger un peu plus loin sa promenade, et d'aller s'informer de l'abbesse et des religieuses ses amies.

Emilie, introduite dans un parloir, y resta seule pendant quelque temps ; et frappée

du silence qui y régnoit, elle supposa que toutes les religieuses étoient à l'église. Enfin une religieuse entra avec un air empressé, cherchant l'abbesse, et ne remarquant point Emilie. Celle-ci se fit connoître, et apprit qu'on alloit faire une prière pour l'âme de sœur Agnès. Elle avoit langui fort long-temps, et dans ce moment on la croyoit mourante.

La sœur lui détailla les souffrances de sœur Agnès et les horribles convulsions qu'elle avoit eues. Elle étoit retombée dans un état de désespoir si profond, que ni ses propres prières, auxquelles la communauté se joignoit, ni l'assurance que lui donnoit son confesseur, ne pouvoient la calmer ni lui donner un seul instant de consolation.

Emilie écoutoit ce récit avec un extrême intérêt; elle se rappeloit l'espèce d'égarement et l'expression sinistre qu'elle avoit souvent remarqués sur la figure d'Agnès: elle se rappeloit aussi l'histoire que sœur Françoise lui avoit racontée, et sa pitié en devenoit plus vive. Il étoit tard, Emilie ne put ni la voir ni se joindre aux prières des religieuses; elle chargea la sœur de complimens pour ses amies, et retourna au château en suivant les rochers, et en rêvant tristement à ce qu'elle venoit d'apprendre.

CHAPITRE X.

Le lendemain, dans la soirée, la vue des tours de Sainte-Claire qui s'élevoient au-dessus des bois, fit souvenir Emilie de la religieuse dont le sort l'avoit si fort touchée. Voulant savoir de ses nouvelles et revoir ses anciennes amies, elle détermina Blanche à venir avec elle au monastère. A la porte, elles virent un carrosse, et l'écume des chevaux leur apprit que l'équipage ne faisoit que d'arriver. Un silence plus morne que jamais régnoit dans la cour et les cloîtres qu'Emilie et Blanche traversèrent. En arrivant dans la grande salle, elles trouvèrent une religieuse, et elles apprirent que sœur Agnès vivoit encore, qu'elle avoit toute sa connoissance, mais que sûrement elle ne passeroit pas la nuit. Dans le parloir, plusieurs des pensionnaires témoignèrent leur joie de revoir Emilie. Elles lui firent part de toutes les anecdotes du couvent; et l'amitié qu'elle portoit aux personnes qu'elles regardoient, les lui rendit intéressantes. Pendant cette conversation, l'abbesse entra: elle exprima beaucoup de satisfaction en recevant Emilie; mais ses manières avoient une gravité singulière, et

ses traits exprimoient la langueur. — Notre maison, dit-elle après les premiers complimens, est vraiment une maison de deuil. Une de nos sœurs paie en ce moment le tribut à la nature, sans doute vous n'ignorez pas que notre sœur Agnès est mourante ?

Emilie exprima le sincère intérêt qu'elle y prenoit.

— La mort, continua l'abbesse, nous présente une grande et imposante leçon ; sachons en profiter ; apprenons à nous préparer au changement qui nous attend. Vous êtes jeune ; vous pouvez vous donner cette paix qui ne se peut apprécier, l'ineffable paix de la conscience. Conservez-la dans votre jeunesse, pour qu'elle devienne un jour votre consolation. En vain aurons-nous fait quelques bonnes actions dans nos dernières années, si nos premiers ans ont été souillés de quelques crimes.

Emilie eût voulu répondre que les bonnes actions ne pouvoient jamais être inutiles ; elle l'espéroit du moins : mais c'étoit l'abbesse qui parloit, et elle gardoit le silence.

— Les derniers jours d'Agnès, reprit l'abbesse, ont été exemplaires : puissent-ils donc expier les torts de sa jeunesse ! Ses souffrances maintenant sont, hélas! trop affreuses ; croyons qu'elles lui assurent un

éternel repos. Je l'ai laissée avec son confesseur, et un seigneur qu'elle désiroit ardemment de voir, et qui vient d'arriver de Paris; j'ose espérer qu'ils lui procureront le calme dont son esprit a tant besoin.

Emilie se joignit à ce désir avec ferveur.

— Pendant sa maladie, elle vous a quelquefois nommée, dit l'abbesse: peut-être seroit-ce pour elle une consolation que de vous voir. Quand on l'aura quittée, nous monterons à sa chambre, si vous en avez le courage. De pareilles scènes sont déchirantes, je l'avoue; mais il est bon de s'y accoutumer: elles sont salutaires à notre âme, et nous préparent à ce que nous devons souffrir.

Emilie devint grave et pensive; cet entretien rappeloit à sa mémoire le génie d'un père bien-aimé: elle sentit le besoin de pleurer encore sur son tombeau. Durant le silence qui suivit le discours de l'abbesse, plusieurs circonstances minutieuses de ses derniers momens lui revinrent; l'émotion qu'il avoit montrée en apprenant qu'il étoit près du château de Blangy; la demande qu'il avoit faite d'être enterré dans un certain endroit du monastère; l'ordre si positif qu'elle avoit reçu de détruire ses papiers sans aucun examen. Elle se rappela aussi les

mots horribles et mystérieux du manuscrit que, sans le vouloir, ses regards avoient parcouru. Elle ne se les retraçoit jamais sans une curiosité pénible sur le sens qu'ils pouvoient avoir, et sur la défense de son père. C'étoit pourtant une consolation pour elle d'avoir strictement obéi.

L'abbesse ne parla pas davantage. Elle étoit si fort affectée du sujet qu'elle venoit de traiter, qu'elle ne pouvoit continuer l'entretien; et ses compagnes gardoient le silence par la même cause. La méditation générale fut cependant interrompue par l'arrivée d'un étranger. C'étoit M. de Bonnac qui venoit de quitter sœur Agnès. Il paroissoit troublé; mais Emilie s'imagina voir dans son expression plus d'horreur que de douleur. Il prit l'abbesse à part, et l'entretint quelques instans; elle paroissoit fort attentive: elle parloit avec réflexion, précaution, et montroit beaucoup d'intérêt. Après qu'il eut fini, il la salua en silence, et se retira. L'abbesse proposa d'aller dans la chambre de sœur Agnès; Emilie y consentit avec quelque répugnance, et Blanche resta avec les pensionnaires.

A la porte de la chambre, elles trouvèrent le confesseur; il releva sa tête à leur approche, et Emilie reconnut celui qui avoit

assisté son père. Il passa sans la remarquer. Elles entrèrent dans la pièce où sœur Agnès étoit couchée sur une natte; près d'elle étoit une autre sœur. Elle étoit si changée, qu'à peine Emilie auroit-elle pu la reconnoître, si elle n'eût été prévenue. Son air étoit hagard et horrible; ses yeux, creux et voilés, se fixoient sur un crucifix qu'elle tenoit contre sa poitrine; elle étoit si préoccupée, qu'elle n'aperçut d'abord ni l'abbesse ni Emilie. Enfin, tournant ses yeux appesantis, elle les fixa avec horreur sur Emilie, et s'écria: Ah! cette vision me poursuit jusqu'à mon dernier soupir.

Emilie recula d'effroi, et regarda l'abbesse: celle-ci lui fit signe pour ne se point alarmer; puis elle dit à sœur Agnès: — Ma fille, c'est mademoiselle Saint-Aubert que je vous amène. Je croyois que vous auriez du plaisir à la voir.

Agnès ne fit aucune réponse: elle considéroit Emilie dans un effroyable égarement. — C'est elle-même, s'écria-t-elle. Ah! elle a dans ses regards le charme qui fit ma perte. Que voulez-vous? que demandez-vous? réparation! vous l'aurez; vous l'avez déjà! Combien d'années sont écoulées depuis que je ne vous ai vue? Mon crime n'est que d'hier; j'ai vieilli sous son poids; et vous,

vous êtes toujours jeune, vous êtes toujours belle! belle comme au temps où vous me contraignîtes à ce crime affreux : oh! si je pouvois l'oublier! Mais à quoi cela serviroit-il? Je l'ai commis.

Emilie, fort émue, vouloit se retirer. L'abbesse lui prit la main, l'encouragea, et la pria d'attendre que sœur Agnès fût plus tranquille. Elle tâcha elle-même de la calmer; mais Agnès ne l'écoutoit pas, et, regardant Emilie, elle s'écria: — A quoi servent donc des années de prière et de repentir? Elles ne sauroient laver la souillure du meurtre; oui, du meurtre! Où est-il? où est-il? Regardez, regardez là! il erre dans cette chambre: pourquoi venez-vous m'agiter en ce moment? reprit Agnès dont les yeux parcouroient l'espace. Ne suis-je donc pas déjà assez punie? Ah! ne me regardez pas de cet air sévère! Ah ciel! encore! C'est elle, c'est elle-même! Pourquoi ces regards de pitié? pourquoi ce sourire? Me sourire, à moi! Quels gémissemens entends-je?

Sœur Agnès retomba, et parut privée de la vie. Emilie ne pouvant se soutenir, s'appuya sur le lit; l'abbesse et la religieuse donnèrent des secours à sœur Agnès. Emilie vouloit lui parler. — Paix! dit l'abbesse.

Le délire est fini ; elle va être mieux. Ma sœur, y a-t-il long-temps qu'elle est dans cet état? — Elle n'y avoit pas été depuis plusieurs semaines, répondit la religieuse ; mais l'arrivée du gentilhomme qu'elle désiroit tant de voir, l'a fortement agitée.

— Oui, reprit l'abbesse, et voilà sans doute la cause de cet accès : quand elle sera mieux, nous la laisserons en repos.

Emilie y consentit volontiers; mais quoiqu'elle donnât peu de secours, elle ne vouloit pas se retirer, tant qu'elle croyoit pouvoir être utile.

Quand sœur Agnès eut repris ses sens, elle regarda encore Emilie ; mais désormais sans égarement, et avec une profonde expression de douleur : il se passa du temps avant qu'elle pût parler, puis elle dit foiblement : — La ressemblance est étonnante ! c'est plus que de l'imagination ! Dites-moi, je vous en conjure, si malgré le nom de Saint-Aubert que vous portez, vous n'êtes pas fille de la marquise? — Quelle marquise? dit Emilie surprise. Le calme des manières d'Agnès l'avoit fait croire au retour de sa raison : l'abbesse lui donna un coup-d'œil d'intelligence ; mais elle répéta sa question.

— Quelle marquise! s'écria Agnès : je

n'en connois qu'une! la marquise de Villeroy.

Emilie se rappelant l'émotion de son père, à la mention inopinée de cette dame, et la demande qu'il avoit faite d'être enterré près des Villeroy, sentit un extrême intérêt, et pria sœur Agnès d'expliquer les motifs de sa question. L'abbesse auroit voulu entraîner Emilie; mais celle-ci, fortement attachée, réitéra sa demande avec chaleur.

— Apportez-moi ma cassette, ma sœur, dit Agnès, je vous apprendrai tout : regardez-vous dans cette glace, et vous le saurez. Vous êtes sûrement sa fille; sans cela comment expliquer une si parfaite ressemblance!

La religieuse apporta la cassette : sœur Agnès la lui fit ouvrir; elle en tira une miniature, et Emilie vit qu'elle ressembloit exactement à celle qu'elle avoit trouvée dans les papiers de son père. Agnès tendoit la main pour la reprendre; elle la regarda quelque temps en silence, puis dans l'excès du désespoir, elle leva ses yeux vers le ciel et pria tout bas. Quand elle eut achevé sa prière, elle rendit le portrait à Emilie. — Gardez-le, lui dit-elle, je vous le lègue, et je crois que vous y avez droit : votre res-

semblance m'a bien souvent frappée ; mais jamais, jusqu'à ce moment, elle n'avoit ainsi frappé ma conscience. Restez, ma sœur, n'emportez pas cette cassette, elle renferme un autre portrait.

Emilie trembloit dans l'attente, et l'abbesse vouloit l'entraîner : Agnès est encore dans le délire, lui dit-elle, observez combien elle divague ! Dans ses accès, elle ne s'entend plus, et s'accuse, comme vous voyez, des crimes les plus épouvantables.

Emilie néanmois crut voir dans ce délire autre chose que de la folie. Le nom de la marquise, son portrait avoient pour elle un suffisant intérêt, et elle se décida à tâcher de se procurer de plus amples informations.

La religieuse rapporta la cassette. Agnès poussa un ressort, et découvrit un autre portrait ; elle le montra à Emilie : — Voici, lui dit-elle, une leçon pour la vanité ; regardez ce portrait, et voyez s'il y a quelque rapport entre ce que je suis et ce que j'ai été.

Emilie s'empressa de prendre ce portrait ; à peine l'eut-elle regardé, que ses tremblantes mains faillirent le laisser échapper. C'étoit la ressemblance du portrait de la signora Laurentini, qu'elle avoit trouvé à

Udolphe : la signora Laurentini, cette dame qui avoit disparu d'une manière si mystérieuse, et qu'on soupçonnoit Montoni d'avoir fait périr.

Muette de surprise, Emilie regardoit tour à tour le portrait et la religieuse mourante ; elle cherchoit une ressemblance qui alors n'existoit plus.

— Pourquoi ce regard sévère ? dit sœur Agnès, qui se méprenoit au genre de son émotion.

— J'ai vu cette figure ! dit enfin Emilie : est-ce réellement votre portrait ?

— Vous pouvez le demander, dit la religieuse ; mais autrefois il étoit frappant. Regardez-moi attentivement, et voyez les effets du crime ! Autrefois j'étois innocente, mes malheureuses passions dormoient encore. Ma sœur, ajouta-t-elle gravement, et prenant de sa main froide et humide une des mains d'Emilie, que cet attouchement fit frémir ; ma sœur, prenez bien garde au premier mouvement des passions ! prenez garde au premier ! si l'on n'arrête leur course, elle est rapide ; leur force ne connoît aucun frein : elles nous entraînent aveuglément ; elles nous mènent à des crimes, que des années de prières et de pénitence n'effacent pas. Tel est l'empire d'une passion !

elle domine toutes les autres, elle s'empare de tous les chemins du cœur; c'est une furie qui nous possède, et qui nous fait agir en furie, qui nous rend insensibles à la pitié, à la conscience; et quand son but est rempli, furie toujours plus impitoyable, elle nous livre, pour notre tourment, à tous ces sentimens qu'elle avoit suspendus, qu'elle n'avoit point étouffés, aux supplices de la compassion, du remords, du désespoir. Nous nous éveillons comme d'un songe : un nouveau monde nous entoure, nous sommes étonnés, épouvantés; mais le forfait est commis. Les pouvoirs réunis du ciel et de la terre ne sauroient plus l'anéantir, les fantômes nous poursuivent. Que sont les richesses, la grandeur, la santé même, auprès de l'inestimable avantage d'une conscience pure, auprès de la santé de l'âme? Que sont les chagrins de la pauvreté, du mépris, de la misère, près des angoisses d'une conscience affligée? Oh! quel temps s'est écoulé, depuis que j'ai perdu cette richesse de l'innocence! Je croyois avoir épuisé l'excès des maux, l'amour, la jalousie, le désespoir. Ces peines étoient des jouissances auprès des tourmens de ma conscience. J'ai goûté ce qu'on appeloit les douceurs de la vengeance; mais

qu'elles sont passagères! elles expirent avec leur objet! Souvenez-vous-en, ma sœur; les passions sont le germe du vice aussi bien que de la vertu! tous deux en peuvent sortir, selon qu'on les gouverne. Malheur à ceux qui n'ont jamais appris l'art si nécessaire de les régler!

—Hélas! bien infortuné, dit l'abbesse, qui connoît mal notre sainte religion! Emilie écoutoit Agnès dans le silence et le respect: elle regardoit la miniature, et s'assuroit encore de la ressemblance de ce portrait avec celui qu'elle avoit vu à Udolphe. —Cette figure ne m'est pas inconnue, dit-elle, pour faire expliquer la religieuse, sans d'abord lui parler trop brusquement d'Udolphe.

— Vous vous trompez, lui dit Agnès, et vous ne l'avez sûrement jamais vue.

— Non, reprit Emilie; mais j'ai vu sa ressemblance parfaite. — Impossible, s'écria sœur Agnès, qu'on peut maintenant appeler la signora Laurentini.

— C'étoit dans le château d'Udolphe, continua Emilie, en la regardant fixement.

— D'Udolphe, s'écria Laurentini, d'Udolphe en Italie? — Précisément, dit Emilie.

—Vous me connoissez alors, lui dit Laurentini, et vous êtes fille de la marquise.

Emilie, étonnée de cette positive assertion, répondit : — Je suis fille de M. Saint-Aubert, et la dame que vous nommez, m'est absolument étrangère.

— Vous le croyez? reprit Laurentini.

Emilie lui demanda par quelle raison elle pensoit le contraire.

— Votre ressemblance, dit la religieuse. On sait que la marquise étoit fort attachée à un gentilhomme de Gascogne, quand elle épousa le marquis par obéissance pour son père. Femme infortunée !

Emilie se rappelant l'excessive émotion de M. Saint-Aubert au nom de la marquise, auroit alors éprouvé une émotion différente de la surprise, si elle eût moins connu la probité de son père. Le respect qu'elle avoit pour lui, ne lui permit pas de s'arrêter à la supposition que lui insinuoit la signora Laurentini ; son intérêt pourtant devint extrême, et elle la conjura de s'expliquer plus clairement.

— Ne me pressez pas sur ce sujet, reprit la religieuse ; il est trop terrible pour moi : puissé-je pour jamais l'effacer de ma mémoire! Elle soupira profondément, et demanda à Emilie comment elle avoit su son nom.

— Par le portrait que j'ai vu à Udolphe,

reprit Emilie, et la ressemblance de celui-ci.

— Vous avez donc été dans le château d'Udolphe ? dit la religieuse avec une extrême émotion. Quelle scènes ce lieu me rappelle ! scènes de félicité, de souffrance et d'horreur !

A ce moment, le terrible spectacle dont Emilie avoit été témoin dans une chambre de ce château, lui revint à la mémoire ; elle regarda la signora et se rappela ses derniers mots, que des années de prières et de pénitence ne pouvoient pas laver la souillure d'un meurtre ; elle se vit obligée de les attribuer à une autre cause qu'au délire ; elle sentit un degré d'horreur inexprimable en croyant voir un assassin..... Toute la conduite de Laurentini confirmoit cette supposition ; Emilie se perdit dans un abîme de perplexité, et ne sachant par quelles questions éclaircir de tels doutes, elle dit seulement à mots interrompus.

— Votre soudain départ d'Udolphe....

Laurentini fit un soupir.

— Tous les bruits qui courent, dit Emilie.... la chambre au couchant.... ce voile de deuil.... l'objet qu'il couvre.... quand les meurtres sont connus....

La religieuse s'écria : — Quoi ! encore ?

Et s'efforçant de la relever, ses regards égarés sembloient suivre un objet. — Revenir du tombeau! Quoi! du sang! du sang aussi! — Il n'y eut pas de sang; tu ne peux pas le dire. — Oui, ne souris pas, ne souris pas avec cette pitié.

Laurentini tomba en convulsion. Emilie, incapable d'endurer plus long-temps une telle scène, s'échappa de la chambre, et envoya quelques religieuses pour rester avec l'abbesse.

Blanche et les pensionnaires qui se trouvèrent au parloir se pressèrent autour d'Emilie, et alarmées de l'effroi qu'elle manifestoit, elles lui firent ensemble cent questions. Emilie évita d'y répondre, et dit seulement que sœur Agnès étoit à l'agonie. Cette nouvelle leur expliqua l'impression de terreur qu'elle montroit, et elles lui offrirent des potions qui lui rendirent un peu de force. L'esprit d'Emilie cependant avoit été si ébranlé par les doutes où les discours de la religieuse l'avoient jetée, qu'elle ne pouvoit partager l'entretien; et elle seroit sortie au même instant, si elle n'eût voulu savoir ce que deviendroit Laurentini. Quelques minutes après, on lui apprit qu'elle étoit mieux. Emilie et Blanche se retiroient lorsque l'abbesse parut: elle appela Emilie,

et lui dit qu'elle avoit une chose à lui communiquer ; mais il étoit alors trop tard, et elle la pria de revenir le lendemain.

Emilie le lui promit, et retourna avec Blanche au château. Dans le chemin, l'obscurité des bois fit regretter à Blanche que la soirée fût si avancée ; les ténèbres, le calme absolu, la trouvoient sensible à la crainte, quoiqu'un domestique la suivît. Emilie, trop préoccupée des horreurs dont elle avoit été témoin, ne voyoit dans le silence de la nuit que ce qui avoit quelque rapport à la situation de son âme. Blanche l'en tira, en lui montrant dans un sentier obscur, deux personnes qui marchoient lentement. On ne pouvoit les éviter sans se rejeter dans une partie plus enfoncée du bois, et les deux étrangers auroient pu les y suivre. Mais toute appréhension fut bientôt évanouie, quand Emilie eut reconnu, dans l'un M. Dupont, et dans l'autre ce même gentilhomme qu'elle avoit vu au monastère. Ils causoient avec tant d'action, que, dans le premier moment, ils ne remarquèrent pas les dames. Quand Dupont les eut abordées, l'étranger prit congé de lui, et s'en retourna au château. Le comte entendant nommer M. de Bonnac, dit qu'il le connoissoit depuis long-temps ; il apprit le

triste sujet de son voyage, et sachant qu'il étoit logé dans une auberge du hameau, il pria M. Dupont de l'aller chercher.

Dupont s'y prêta avec joie ; on leva tous les scrupules de politesse, et M. de Bonnac se rendit à l'invitation. Le comte, par ses soins, et son fils par sa gaîté, essayèrent d'écarter la tristesse qui paroissoit accabler leur nouvel hôte. M. de Bonnac étoit un officier attaché au service de France ; il paroissoit avoir environ cinquante ans ; sa taille étoit haute ; son port noble, ses manières distinguées, et sa physionomie étoit faite pour intéresser. Sa figure, qui paroissoit avoir été belle, portoit une empreinte de mélancolie qui sembloit provenir de longs chagrins plutôt que d'une disposition naturelle. Il fut aisé, pendant le souper, de remarquer l'effort qu'il se faisoit pour soutenir la conversation. Incapable, par intervalles, de surmonter son oppression, il retomboit dans le silence, il devenoit distrait. Le comte essayoit de le remettre, et la délicatesse, la bienveillance qu'il lui montroit, faisoient penser à Emilie qu'elle avoit son père sous ses yeux.

On se sépara de bonne heure. Quand Emilie fut retirée, les scènes dont elle avoit été témoin se retracèrent à elle avec une

affreuse énergie. Dans une religieuse mourante trouver la signora Laurentini ! celle qui, au lieu d'avoir été victime de Montoni, sembloit elle-même coupable d'un crime abominable ! C'étoit un grand sujet de surprise et de méditation. Les ouvertures qu'elle avoit faites sur le mariage de la marquise, toutes ses questions sur la naissance d'Emilie, étoient propres aussi à inspirer à une jeune personne un vif intérêt, quoique celui-ci fût d'une autre nature.

L'histoire de la sœur Agnès, que la sœur Françoise avoit racontée, devenoit évidemment fausse; mais à quel dessein l'avoit-on imaginée, à moins que ce ne fût pour mieux cacher la véritable ? C'est ce qu'Emilie ne devinoit pas. Ce qui surtout excitoit sa curiosité, étoit la relation que la marquise de Villeroy pouvoit avoir avec son père. L'émotion douloureuse qu'avoit témoignée Saint-Aubert en entendant prononcer son nom; la demande qu'il avoit faite d'être enterré près d'elle, le portrait de cette dame trouvé parmi ses papiers, prouvoient qu'il y avoit eu quelque rapport entr'eux. Quelquefois Emilie pensoit que Saint-Aubert avoit été l'amant que préféroit la marquise, quand elle fut obligée d'épouser le marquis; mais elle ne pouvoit

concevoir qu'il eût entretenu sa passion après ce mariage. Elle ne doutoit cependant presque plus que les papiers dont son père avoit ordonné la suppression ne fussent relatifs à cette liaison ; et si elle eût été moins sûre des principes rigides de son père, elle auroit cru que le mystère de sa naissance étoit enseveli avec les manuscrits qui l'attestoient.

De pareilles réflexions l'occupèrent une partie de la nuit ; et quand elle put s'endormir, ses songes lui retracèrent la religieuse mourante ; et elle se réveilla avec les plus lugubres idées.

Le lendemain, trop indisposée pour aller voir l'abbesse, elle apprit dans la journée que sœur Agnès n'étoit plus. M. de Bonnac reçut cette nouvelle avec émotion ; mais Emilie remarqua qu'il paroissoit moins affligé que la veille. Sans doute cette mort l'affectoit moins que les aveux qu'on lui avoit faits. Quoiqu'il en soit, peut-être étoit-il aussi un peu consolé en connoissant le legs qui lui étoit échu. Sa famille étoit fort nombreuse ; l'extravagance d'un jeune homme l'avoit plongé dans de grands chagrins, et l'avoit même fait conduire en prison. La douleur que lui causoit la conduite d'un fils cher, les dépenses, la ruine qui en étoit

la suite, lui avoient donné cette impression de tristesse qu'Emilie avoit remarquée. Il raconta en détail à M. Dupont toutes ses peines ; il avoit été plusieurs mois dans une des prisons de Paris, sans espoir, pour ainsi dire, de s'en tirer jamais, et se trouvant privé des consolations de son épouse, qui, dans une province éloignée, tâchoit d'émouvoir ses amis en sa faveur. Elle revint ; elle obtint d'entrer. Le changement effrayant où la captivité et le chagrin avoient mis son époux, lui causa une telle révolution, que sa vie fut en danger.

— Notre situation, continua M. de Bonnac, pénétra ceux qui en furent les témoins. Un généreux ami, alors mon compagnon de malheur, obtint bientôt sa liberté, et le premier usage qu'il en fit fut de travailler à la mienne. Il réussit : la somme énorme que je devois fut acquittée. Quand je voulus exprimer ma reconnoissance, mon bienfaiteur étoit loin de moi. J'ai lieu de penser que sa générosité aura causé sa perte, et qu'il sera retombé lui-même dans les fers dont il m'avoit tiré ; mais aucune recherche n'a pu m'instruire de son sort. Aimable et infortuné Valancourt !

— Valancourt ! s'écria Dupont ; de quelle famille ?

— Les Valancourt, comtes Duverney, reprit M. de Bonnac.

L'émotion que sentit Dupont en découvrant dans son rival le bienfaiteur de son ami, ne sauroit se peindre. Après le premier mouvement de surprise, il dissipa les inquiétudes de M. de Bonnac, et lui apprit que Valancourt, en liberté, étoit venu depuis peu en Languedoc. Son affection pour Emilie le porta ensuite à faire quelques recherches sur la conduite de son rival à Paris. M. de Bonnac en paroissoit fort instruit; et les réponses que reçut Dupont le convainquirent des calomnies dont Valancourt avoit été l'objet; et quelque douloureux que fût son sacrifice, il forma le projet de réunir Emilie à son amant, puisqu'il ne lui paroissoit plus indigne des sentimens qu'elle conservoit pour lui.

M. de Bonnac raconta que Valancourt, en entrant dans le monde, avoit été attiré dans les piéges que le vice et l'impudence lui avoient tendus; tout son temps s'étoit partagé entre une marquise coquette et des assemblées de jeu, où l'envie et l'avarice de ses camarades avoient su l'entraîner. Il avoit perdu de fortes sommes, dans l'espoir d'en regagner de petites; et c'étoit de ces pertes, que le comte de Villefort et

Henri avoient été souvent témoins. Ses ressources s'étoient épuisées. Le comte son frère, irrité par cette conduite, refusa de fournir à ses dépenses. Valancourt fut jeté en prison pour ses dettes, et son frère l'y laissa dans l'espoir qu'une pareille punition ameneroit d'autant mieux la réformation de ses mœurs, qu'il n'avoit pu encore contracter fortement de mauvaises habitudes.

Dans sa prison, Valancourt eut du loisir; il réfléchit et se repentit. Le souvenir d'Emilie, affoibli dans ses dissipations, mais toujours présent à son cœur, s'y ranima avec les charmes de l'innocence et de la beauté; elle sembloit lui reprocher de sacrifier son bonheur et ses talens à des occupations honteuses et détestables. Ses passions s'étoient enflammées, mais son cœur n'étoit point corrompu; l'habitude n'avoit point rivé des chaînes dont sa conscience sentoit la pesanteur; il conservoit l'énergie de volonté qui seule pouvoit les rompre. Après beaucoup d'efforts, après de longues souffrances, il brisa les entraves du vice.

Tiré enfin de la prison par son frère, et pénétré de l'entrevue touchante de monsieur et de madame de Bonnac, dont il avoit été témoin, le premier usage de sa liberté

fut tout à la fois un exemple de son humanité et de sa témérité ; il risqua, dans une maison de jeu, la presque totalité de l'argent que lui avoit envoyé son frère, et cela dans l'unique espoir de rendre aux vœux de sa famille le malheureux ami qu'il avoit laissé en prison. La fortune le seconda ; il prit ce moment, et fit le vœu solennel de ne jamais céder davantage aux appâts de ce vice destructeur.

Après avoir rendu le vénérable M. de Bonnac à sa famille reconnoissante, Valancourt s'étoit empressé d'aller à Estuvière. Dans le ravissement où il étoit d'avoir rendu le bonheur à des infortunés, il oublia ses maux. Bientôt pourtant il se souvint qu'il avoit perdu sa fortune, sans laquelle il ne pouvoit se flatter d'épouser jamais Emilie. La vie, sans elle, lui paroissoit insupportable. Sa bonté, sa délicatesse, la simplicité de son cœur, rendoient encore sa beauté plus enchanteresse. L'expérience lui avoit appris à évaluer des qualités qu'il avoit toujours admirées, mais que le contraste du monde lui faisoit alors adorer. Ces réflexions augmentèrent ses remords et ses regrets; il tomba dans un abattement que la présence même d'Emilie ne put distraire, et il se trouvoit indigne d'elle. Jamais cependant Va-

lancourt n'avoit subi l'ignominie des libéralités de la marquise de Champfort, comme le comte de Villefort l'avoit cru ; jamais il n'avoit participé aux ruses criminelles des joueurs. Ces rapports étoient de ceux qui se mêlent à la vérité, quand une fois on est malheureux. Le comte de Villefort les avoit reçus d'une autorité respectable, et l'imprudence de Valancourt avoit servi à les confirmer. Emilie n'avoit pu les détailler au chevalier, qui par conséquent n'avoit pu s'en justifier ; et quand il confessa qu'il ne méritoit plus de conserver son estime, il ne se doutoit pas qu'il appuyoit lui-même une infâme calomnie. L'erreur avoit été mutuelle, et rien n'avoit pu l'éclaircir. Quand M. de Bonnac eut expliqué la conduite d'un ami généreux, mais jeune et imprudent, M. Dupont, équitable et sévère, décida sur-le-champ qu'il falloit détromper le comte, et renoncer à Emilie. Un sacrifice tel que celui que faisoit alors son amour, méritoit une noble récompense ; et si M. de Bonnac avoit pu oublier le bienfaisant Valancourt, il auroit désiré qu'Emilie agréât Dupont.

Quand le comte eut reconnu son erreur, il fut très-affligé des suites de sa crédulité. Les détails que M. de Bonnac donna sur la

conduite qu'avoit tenue son ami dans la capitale, le convainquirent que Valancourt avoit cédé aux artifices de jeunes libertins, plutôt par la nécessité de se trouver avec ses camarades, que par aucune inclination au vice. Charmé de l'humanité, de la noblesse, de la générosité, quoique téméraire, que montroit son procédé envers M. de Bonnac, il oublia des erreurs passagères, et reprit pour lui l'estime qu'une première connoissance lui avoit inspirée. La moindre des réparations qu'il eût à faire à Valancourt, étoit de lui donner l'occasion de s'expliquer avec Emilie. Il lui écrivit aussitôt, le pria de lui pardonner une offense bien involontaire, et l'invita à se rendre au château de Blangy. La délicatesse du comte l'empêcha d'informer Emilie de sa lettre : son amitié d'ailleurs vouloit lui épargner les inquiétudes de l'événement ; et il garda aussi le secret de sa découverte. Cette précaution préserva Emilie d'une angoisse plus terrible que le comte même ne l'avoit pensé, parce qu'il ignoroit les symptômes de désespoir qu'avoit montrés Valancourt.

CHAPITRE XI.

QUELQUES circonstances singulières vinrent distraire Emilie de ses chagrins, et excitèrent en elle autant de surprise que d'horreur.

Peu de jours après la mort de la signora Laurentini, le testament de cette dame fut ouvert en présence des supérieures du couvent et de M. de Bonnac. On trouva que le tiers de ses propriétés étoit légué au plus proche parent de la marquise de Villeroy, et que ce legs regardoit Emilie.

L'abbesse depuis long-temps connoissoit le secret de sa famille; mais Saint-Aubert, qui s'étoit fait connoître au religieux qui l'avoit assisté, avoit exigé que ce secret fût à jamais dérobé à sa fille. Cependant les discours échappés à la signora Laurentini, la confession étrange qu'elle fit à ses derniers momens, firent juger nécessaire à l'abbesse d'entretenir sa jeune amie sur un sujet qu'elle n'avoit jamais entamé. Dans ce dessein, elle avoit demandé à la voir le lendemain du jour où elle avoit visité la religieuse. L'indisposition d'Emilie avoit empêché celle-ci d'aller au couvent; mais

après l'ouverture du testament, elle fut mandée de nouveau ; et s'étant rendue à Sainte-Claire, elle y apprit des détails qui l'affectèrent beaucoup. Comme le récit que fit l'abbesse, supprimoit plusieurs particularités qui peuvent intéresser le lecteur, et que l'histoire de la religieuse est liée à celle de la marquise, nous omettrons la conversation du parloir, et nous joindrons à notre relation une histoire abrégée de la défunte sœur.

Histoire de la signora Laurentini di Udolpho.

Elle étoit fille unique et héritière de l'ancienne maison d'Udolphe, dans le territoire de Venise. Le premier malheur de sa vie, celui qui fut la source de toutes ses infortunes, fut que ses parens, dont les soins auroient dû modérer la violence de ses passions, et lui apprendre à les gouverner elle-même, ne firent que les fomenter par une coupable indulgence. Ils chérissoient en elle leurs propres sentimens ; soit qu'ils louassent, soit qu'ils reprissent leur fille, c'étoit au gré de leur inclination, et non d'une tendresse raisonnée. L'éducation ne fut pour elle qu'un mélange de foiblesse et d'opiniâtreté qui l'irrita. Les conseils qu'on lui don-

noit devinrent autant de contestations, où le respect filial et l'amour paternel étoient également oubliés. Mais comme cet amour paternel revenoit toujours le premier, et se désarmoit le plus aisément, la signora croyoit avoir vaincu ; et l'effort que l'on faisoit pour vaincre ses passions, leur prêtoit une force nouvelle.

La mort de son père et de sa mère la laissa livrée à elle-même dans l'âge si dangereux de la jeunesse et de la beauté. Elle aimoit le grand monde, s'enivroit du poison de la louange, et méprisoit l'opinion publique, quand elle contredisoit ses goûts. Son esprit étoit vif et brillant ; elle avoit tous les talens, tous les charmes dont se compose le grand art de séduire. Sa conduite fut telle que pouvoient le présager la foiblesse de ses principes et la force de ses passions.

Parmi ses nombreux soupirans, fut le marquis de Villeroy. En voyageant en Italie, il vit Laurentini à Venise ; il devint passionné pour elle. La signora fut éprise à son tour de la figure, des grâces, des qualités du marquis, le plus aimable des seigneurs français. Elle sut cacher les dangers de son caractère, les taches de sa conduite, et le marquis demanda sa main.

Avant la conclusion de ses noces, elle

alla au château d'Udolphe ; le marquis l'y suivit. Là, moins réservée, moins prudente peut-être qu'elle n'avoit été jusqu'alors, elle donna lieu à son amant de former quelques doutes sur la convenance des nœuds qu'il étoit prêt à serrer. Une information plus exacte le convainquit de son erreur ; et celle qui devoit être sa femme, ne devint que sa maîtresse.

Après avoir passé quelques semaines à Udolphe, il fut tout à coup rappelé en France. Il partit avec répugnance, le cœur rempli de la signora, avec laquelle pourtant il avoit su différer de conclure son mariage. Pour l'aider à soutenir une telle séparation, il lui donna sa parole de revenir célébrer ses noces aussitôt que ses affaires lui en laisseroient la liberté.

Consolée par cette assurance, Laurentini le laissa partir. Bientôt après, Montoni, son parent, vint à Udolphe, et renouvela des propositions que déjà elle avoit rejetées, et qu'elle rejeta encore. Ses pensées se tournoient toutes vers le marquis de Villeroy. Elle éprouvoit pour lui tout le délire d'un amour italien, fomenté par la solitude dans laquelle elle s'étoit confinée. Elle avoit perdu le goût des plaisirs et de la société ; son unique jouissance étoit de

contempler et de baigner de larmes un portrait du marquis. Elle visite les lieux témoins de leur félicité, elle épanche son cœur dans ses lettres. Elle comptoit les jours, les semaines qui devoient s'écouler avant l'époque probable de son retour. Cette période passa; les semaines qui suivirent devinrent un poids insupportable. L'imagination de Laurentini, absorbée par une seule idée, se dérangea. Son cœur étoit dévoué à un objet unique; la vie lui devint odieuse, quand elle crut avoir perdu cet objet.

Plusieurs mois se passèrent sans qu'elle reçût un seul mot du marquis. Ses jours se partageoient entre les violences, les accès d'une passion furieuse, et la sombre langueur du plus noir désespoir. Elle s'isola de tout; elle s'enfermoit des semaines entières sans parler à personne, excepté à sa confidente. Elle écrivoit des fragmens de lettres, relisoit celles qu'autrefois elle avoit reçues du marquis, pleuroit sur son portrait, et lui parloit des heures entières, tantôt pour l'accabler de reproches, tantôt pour l'accabler d'amour.

A la fin, on répandit autour d'elle le bruit que le marquis s'étoit marié en France. Déchirée par la jalousie, par l'amour, par l'indignation, elle prit le parti d'aller

secrètement en ce pays ; et si le fait étoit vrai, elle prétendoit assouvir sa vengeance. Elle ne dit qu'à sa confidente le projet qu'elle avoit formé, et elle l'engagea à la suivre. Elle rassembla tous ses diamans, et ceux qu'elle avoit recueillis de toutes les branches de sa famille ; la valeur en étoit immense ; on les porta dans une ville voisine ; Laurentini les y reprit ; et accompagnée d'une seule femme, elle se rendit secrètement à Livourne, et s'y embarqua pour la France.

A son arrivée en Languedoc, elle sut que le marquis de Villeroy étoit marié depuis quelque temps. Son désespoir la priva de sa raison. Elle formoit, elle abandonnoit tour à tour l'horrible projet de poignarder le marquis, son épouse, et elle-même. Elle s'arrêta enfin à l'idée de se présenter devant lui, de lui reprocher sa conduite, et de se tuer en sa présence. Mais quand elle l'eut revu, quand elle eut retrouvé le constant objet de ses pensées et de sa tendresse, le ressentiment fit place à l'amour ; le courage lui manqua ; le conflit de tant d'émotions contraires la rendit tremblante, et elle s'évanouit à ses pieds.

Le marquis ne fut pas à l'épreuve de tant de beauté et de sensibilité : toute l'énergie

d'un premier sentiment se réveilla. La raison, non l'indifférence, avoit en lui combattu sa passion. L'honneur ne lui avoit pas permis d'épouser la signora ; il avoit cherché à se vaincre ; il avoit cherché une compagne, pour laquelle il n'avoit que de l'estime, de la considération, et une affection raisonnable. Mais la douceur, les vertus de cette femme aimable, ne purent le consoler d'une indifférence qu'elle cherchoit vainement à cacher. Il soupçonnoit depuis quelque temps que son cœur étoit engagé à un autre, lorsque Laurentini arriva en Languedoc. Cette artificieuse Italienne connut bientôt l'empire qu'elle avoit repris sur lui. Calmée par cette découverte, elle se détermina à vivre et à multiplier les artifices, pour conduire le marquis au forfait diabolique qu'elle croyoit propre à assurer son bonheur. Elle suivit son projet avec une dissimulation profonde et une patience imperturbable : elle détacha entièrement le marquis de son épouse. Sa douceur, sa bonté, sa froideur, si opposées aux manières empressées d'une Italienne, eurent bientôt cessé de lui plaire. La signora en profita pour éveiller en lui la jalousie de l'orgueil : car il ne pouvoit plus sentir celle de l'amour. Elle alla jusqu'à lui désigner la

personne pour qui elle affirmoit que la marquise le trahissoit. Laurentini avoit exigé le serment que jamais le rival du marquis ne seroit l'objet de sa vengeance ; elle pensoit qu'en la restreignant ainsi d'un côté, elle lui donneroit de l'autre plus d'atrocité et de violence : elle songea que le marquis en seroit plus porté à participer à l'acte horrible qui devenoit indispensable à ses desseins, et devoit anéantir l'obstacle qui sembloit seul empêcher son bonheur.

L'innocente marquise observoit avec une extrême douleur le changement de son époux envers elle. En sa présence, il étoit pensif et réservé ; sa conduite devenoit austère et même dure ; il la laissoit en larmes, et pendant des heures entières elle pleuroit sur sa froideur, et faisoit des projets pour regagner son affection. Sa conduite l'affligeoit d'autant plus, qu'elle avoit épousé le marquis uniquement par obéissance : elle en avoit aimé un autre, et ne doutoit pas que son propre choix n'eût rendu son bonheur certain. Laurentini, qui ne tarda pas à le découvrir, en fit près du marquis un ample usage. Elle lui suggéra tant de preuves apparentes sur l'infidélité de sa femme, que dans l'excès de sa fureur et le ressentiment de l'outrage qu'il croyoit avoir reçu, il

prononça l'arrêt de sa mort. On lui donna un poison lent; et la marquise mourut victime d'une jalousie habile et d'une coupable foiblesse.

Le triomphe de Laurentini fut court. Ce moment qu'elle avoit regardé comme devant combler tous ses vœux, devint le commencement d'un supplice qu'elle endura jusqu'à sa mort.

La soif de la vengeance, premier mobile de son atrocité, fut aussitôt éteinte que satisfaite, et la laissa en proie à une pitié, à des remords inutiles. Les années de bonheur qu'elle s'étoit promises avec le marquis de Villeroy, en eussent sans doute été empoisonnées; mais il trouva aussi le remords dans l'accomplissement de sa vengeance, et sa complice lui devint odieuse. Ce qui lui avoit paru une conviction lui parut alors s'évanouir comme un songe; et il fut surpris, après que sa femme eut subi son supplice, de ne trouver aucune preuve du crime pour lequel il l'avoit condamnée. En apprenant qu'elle expiroit, il avoit senti tout à coup la persuasion intime de son innocence; et l'assurance solennelle qu'elle-même lui en donna, n'ajouta rien à celle qui le pénétroit.

Dans la première horreur du remords et

du désespoir, il vouloit se livrer lui-même à la justice, avec celle qui l'avoit plongé dans l'abîme du crime. Après cette crise violente, il changea de résolution : il vit une fois Laurentini ; et ce fut pour la maudire comme l'auteur détestable de ce forfait. Il déclara qu'il n'épargnoit sa vie que pour qu'elle consacrât ses jours à la prière et à la pénitence. Accablée du mépris et de la haine d'un homme pour qui elle s'étoit rendue si coupable, frappée d'horreur pour le crime inutile dont elle s'étoit souillée, la signora Laurentini renonça au monde, et victime effrayante d'une passion effrénée, elle prit le voile à Sainte-Claire.

Le marquis partit du château de Blangy, et jamais il n'y revint. Il tâcha d'étourdir ses remords dans le tumulte de la guerre et les dissipations de la capitale. Ses efforts furent vains. Un nuage impénétrable paroissoit l'entourer; ses plus intimes amis ne pouvoient se l'expliquer ; et il mourut enfin dans des tourmens presqu'égaux à ceux de Laurentini. Le médecin qui avoit observé l'état de la marquise après sa mort, avoit été engagé au silence à force de présens. Les soupçons de quelques domestiques se bornèrent à un murmure sourd, et jamais cette affaire n'avoit été approfondie.

Si ce murmure parvint au père de la marquise, si le défaut de preuves l'empêcha de poursuivre le marquis, c'est ce qu'on ne sauroit assurer. Un fait certain, c'est que sa famille la regretta sincèrement, et surtout M. Saint-Aubert son frère ; car tel étoit le degré d'alliance qui existoit entre le père d'Emilie et la marquise : il soupçonna le genre de sa mort. Immédiatement après la mort de cette sœur bien-aimée, il écrivit au marquis et reçut de lui plusieurs lettres. Le sujet n'en fut pas connu ; mais sans doute elles avoient rapport à elle. Ces lettres, celles de la marquise, qui confioit à son frère la cause de son malheur, composoient les papiers que Saint-Aubert avoit ordonné de brûler. L'intérêt, le repos d'Emilie, lui avoient fait désirer qu'elle ignorât cette tragique histoire. L'affliction que lui avoit causée la mort prématurée d'une sœur chérie, l'avoit empêché de prononcer jamais son nom, excepté à madame Saint-Aubert. Craignant surtout la vive sensibilité d'Emilie, il lui avoit laissé ignorer totalement et l'histoire et le nom de la marquise, et la parenté qui existoit entr'elles. Il avoit exigé le même silence de sa sœur, madame Chéron, et elle l'avoit rigoureusement observé.

C'étoit sur quelques lettres de la marquise, qu'en partant de la Vallée, Emilie vit pleurer son père; c'étoit à son portrait qu'il avoit fait de si tendres caresses. Une mort si cruelle peut expliquer l'émotion qu'il témoigna, lorsque Voisin la nomma devant lui. Il voulut être enseveli près du monument des Villeroy, où étoient déposés les restes de sa sœur. Le mari de celle-ci étoit mort dans le nord de la France, et on l'y avoit enterré.

Le confesseur qui assista Saint-Aubert à son lit de mort, le reconnut pour le frère de la feue marquise. Par tendresse pour Emilie, Saint-Aubert le conjura de lui cacher cette circonstance, et fit demander la même grâce à l'abbesse en lui recommandant sa fille.

Laurentini, en arrivant en France, avoit caché très-soigneusement son nom. Quand elle entra dans le couvent, elle-même, pour mieux déguiser sa véritable histoire, fit circuler celle qu'avoit crue sœur Françoise. L'abbesse n'étoit point au couvent quand elle avoit fait profession, et toute la vérité ne lui étoit pas connue. Le cruel remords qui oppressoit Laurentini, le désespoir d'un amour frustré, l'amour qu'elle conservoit pour le marquis, avoient égaré son esprit.

Après les premières crises, une sombre mélancolie s'empara d'elle, et fut rarement, jusqu'à sa mort, interrompue par des accès violens. Durant plusieurs années, son seul plaisir fut d'errer la nuit dans les bois. Elle portoit un luth, et y joignoit souvent la délicieuse mélodie de sa charmante voix; elle répétoit les plus beaux airs de l'Italie avec l'énergique sentiment qui remplissoit constamment son cœur. Le médecin qui prenoit soin d'elle, recommanda aux supérieures de tolérer ce caprice, comme le seul moyen de la calmer. On souffroit que la nuit elle parcourût les bois, suivie de la seule femme qu'elle avoit amenée d'Italie. Mais comme cette permission blessoit la règle, on la tint secrète; et cette musique mystérieuse, liée à d'autres circonstances, fit répandre le bruit que le château et son voisinage étoient fréquentés par des revenans.

Avant l'égarement de sa raison, et avant de faire ses vœux de religion, elle avoit fait un testament. Outre le don important qu'elle assuroit au monastère, elle partageoit le reste de son bien, que ses pierreries rendoient considérable, entre une Italienne sa parente, épouse de M. de Bonnac, et le plus proche parent de la marquise de Villeroy. Emilie Saint-Aubert étoit l'unique

parente qui restât à cette dame; et la conduite mystérieuse de son père se trouva ainsi expliquée.

La ressemblance d'Emilie et de sa malheureuse tante avoit été souvent observée par Laurentini; mais ce fut surtout à l'heure de sa mort, au moment même où sa conscience lui montroit sans cesse la marquise, que cette ressemblance la frappa, et que dans son délire, elle crut voir la marquise elle-même. Elle osa affirmer, en recouvrant ses sens, qu'Emilie devoit être la fille de cette dame. Elle en étoit convaincue. Elle savoit que sa rivale, en épousant le marquis, lui préféroit un autre amant; elle ne faisoit aucun doute qu'une passion déréglée n'eût, comme la sienne, conduit la marquise à quelqu'égarement.

Cependant le crime que, d'après des aveux mal compris, Emilie supposoit avoir été commis par Laurentini dans les murs même d'Udolphe, n'avoit jamais eu lieu. Emilie avoit été trompée par le spectacle affreux dont elle avoit eu tant d'effroi; et c'étoit ce spectacle qui d'abord lui faisoit attribuer les remords de la religieuse à un meurtre exécuté dans le château.

On peut se souvenir que dans une chambre, à Udolphe, étoit un grand voile noir

dont la situation avoit piqué la curiosité d'Emilie. Le voile cachoit un objet qui la remplit d'horreur; en le soulevant, au lieu d'un tableau, elle vit dans l'enfoncement une figure humaine dont les traits défigurés avoient la pâleur de la mort. Elle étoit couverte d'un linceul, et couchée tout de son long dans une espèce de tombeau. Ce qui rendoit cette vue plus effroyable, étoit que cette figure sembloit être déjà la proie des vers, et que ses mains et son visage en laissoient voir les traces. On imagine bien aisément qu'un si hideux objet ne se regardoit pas deux fois. Emilie, quand elle l'apèrçut, laissa retomber le voile, et la terreur qu'elle avoit eue l'empêcha d'y revenir. Si elle eût eu le courage de regarder plus attentivement, son erreur et son effroi se seroient dissipés en même temps; elle auroit reconnu que la figure étoit en cire. Cette histoire, quoiqu'extraordinaire, n'est pas sans quelqu'exemple dans les annales de la dure servitude où la superstition monastique a souvent plongé le genre humain. Un membre de la maison d'Udolphe avoit offensé en un point les prérogatives de l'église; on le condamna à contempler plusieurs heures par jour l'image en cire d'un cadavre. Cette pénitence, qui devoit servir à lui rappeler

un sort inévitable, avoit pour but de réprimer dans le marquis d'Udolphe un orgueil dont celui de Rome se trouvoit choqué. Non-seulement il subit exactement sa pénitence, mais dans son testament il exigea de ses héritiers la conservation de la figure. Il mettoit à ce prix la propriété d'un domaine, et regardoit comme très-utile l'humiliante moralité que cette figure enseignoit. Il l'avoit fait encadrer dans la muraille de son appartement; mais aucun de ses héritiers n'imita une telle pénitence.

L'image étoit si naturelle, qu'on ne sauroit s'étonner qu'elle eût abusé Emilie. Elle avoit entendu raconter l'étrange disparition de la dame du château; et le caractère de Montoni pouvoit autoriser le soupçon que ce corps étoit celui de la signora Laurentini, et que Montoni en étoit le meurtrier.

La situation dans laquelle Emilie l'avoit découvert, l'avoit d'abord remplie de surprise et d'inquiétude. La vigilance avec laquelle les portes de la chambre furent aussitôt fermées, força Emilie de croire que Montoni, ne voulant se confier à personne, laissoit anéantir les restes de sa victime dans le fond d'un appartement ignoré. Cependant le voile si facile à soulever, la

porte momentanément ouverte, lui avoient inspiré des doutes : mais les soupçons qu'elle formoit sur Montoni les avoient surmontés ; et la crainte de sa vengeance avoit empêché que jamais elle osât révéler ce qu'elle avoit découvert.

En apprenant que la marquise de Villeroy étoit la sœur de M. Saint-Aubert, Emilie se sentit très-diversement affectée. Au milieu de la tristesse que lui causoit la mort prématurée de cette infortunée, elle se vit soulagée des conjectures pénibles où l'avoit jetée la téméraire assertion de Laurentini sur sa naissance et sur l'honneur de ses parens. Sa confiance dans les principes de Saint-Aubert ne lui permettoit guère d'imaginer qu'il eût manqué à la délicatesse. Elle répugnoit à se croire fille d'une autre que de celle qu'elle avoit toujours aimée, respectée comme sa mère ; elle l'auroit cru difficilement : mais sa ressemblance avec la feue marquise, la conduite de Dorothée, les assertions de Laurentini, le mystérieux attachement de Saint-Aubert, lui avoient inspiré des doutes que sa raison ne pouvoit ni détruire ni confirmer ; elle s'en trouvoit délivrée, et la conduite de son père s'expliquoit. Son cœur n'étoit plus oppressé que par le malheur d'une parente aimable, et

par la terrible leçon que donnoit la religieuse mourante. Trop d'indulgence pour ses premières passions avoit conduit par degrés la signora Laurentini à un crime, dont le seul nom, dans sa jeunesse, l'eût sûrement fait frémir d'horreur; crime dont de longues années de pénitence n'avoient pu effacer le souvenir ni décharger sa conscience.

CHAPITRE XII.

Après les dernières découvertes, Emilie fut traitée par le comte et par sa famille comme une alliée de la maison de Villeroy, et reçue, s'il étoit possible, avec encore plus d'amitié.

Le comte, inquiet et surpris de ne recevoir aucune réponse de Valancourt, s'applaudissoit de sa prudence. Emilie ne partageoit point des craintes dont elle ignoroit le motif: mais quand il la voyoit succomber sous le poids de sa cruelle erreur, il avoit besoin de toute sa résolution pour la priver d'un soulagement momentané, et dissimuler avec elle. Les noces de Blanche s'approchoient, et partageoient son atten-

tion et ses soins. On attendoit chaque jour M. de Sainte-Foix. Tout le château s'occupoit des plus brillans préparatifs. Emilie vouloit prendre part à la gaîté qui l'entouroit; mais elle le tentoit vainement: préoccupée de tout ce qu'elle avoit appris, et surtout inquiète du sort de Valancourt, elle se représentoit l'état où il étoit quand il donna à Thérèse son anneau: elle croyoit y reconnoître l'expression du désespoir; et quand elle considéroit où ce désespoir avoit pu le conduire, son cœur saignoit de douleur et d'effroi. Les doutes qu'elle formoit sur sa santé, sur son existence; l'obligation où elle étoit de conserver ces doutes jusqu'à son retour à la Vallée, lui paroissoient insupportables. Il y avoit des momens où rien ne pouvoit la contenir. Elle s'échappoit brusquement, et alloit chercher le calme dans les profondes solitudes des bois qui bordoient le rivage de la mer. Le battement des vagues écumantes, le sourd murmure des forêts, étoient analogues à l'état de son âme; elle s'asseyoit sur une roche, ou sur les ruines de la vieille tour; elle observoit vers le soir la dégradation des couleurs sur les nuages; elle voyoit se dérouler les sombres voiles du crépuscule. La crête blanche des vagues toujours ra-

menées au rivage, ne se distinguoit plus qu'à peine sur la surface obscure des flots. Quelquefois elle répétoit les vers que Valancourt avoit gravés en ce lieu; puis, trop affectée des chagrins qu'ils lui renouveloient, elle cherchoit à se distraire.

Un soir qu'avec son luth elle erroit au hasard sur ce rivage favori, elle entra dans la tour. Elle monta un escalier tournant, et se trouva dans une chambre moins dégradée que le reste. C'étoit de là que souvent elle avoit admiré la vaste perspective que la mer et la terre lui offroient: le soleil se couchoit sur cette partie des Pyrénées qui sépare le Languedoc du Roussillon; elle se plaça près d'une fenêtre grillée: les bois et les vagues au-dessous d'elle gardoient encore les nuances rougeâtres du soleil couchant. Ayant accordé son luth, elle y mêla le son de sa voix, et chanta un de ces airs simples et champêtres qu'autrefois Valancourt écoutoit avec transport.

Le temps étoit si doux, si calme, qu'à peine le zéphyr du soir ridoit la surface de l'onde, ou gonfloit légèrement la voile qui recevoit encore les derniers rayons de lumière. Les coups mesurés de quelques rames troubloient seuls le repos et le silence. La tendre mélodie du luth achevoit de plon-

ger Emilie dans une douce mélancolie ; elle répéta ses anciennes romances ; et les souvenirs qu'elles réveilloient, devenant toujours plus touchans, ses larmes tombèrent sur le luth, et elle ne put continuer.

Le soleil avoit disparu derrière le sommet des montagnes, leurs plus hautes pointes ne recevoient plus sa lumière, Emilie ne quittoit point la tour, et s'y livroit à ses rêveries. Elle entendit marcher, elle tressaillit, et regardant à la grille, elle reconnut en bas M. de Bonnac. Elle retomba dans la rêverie, dont cette distraction l'avoit tirée : après quelques momens, elle reprit son luth, et chanta son air favori. Elle entendit encore marcher ; elle écouta, on montoit à la tour. L'obscurité lui inspira un peu de crainte ; autrement elle n'en eût éprouvé aucune, puisque M. de Bonnac venoit de passer. Les pas étoient rapides et légers ; la porte s'ouvrit, et le crépuscule mourant déroba au premier instant les traits d'une personne qui entroit : mais Emilie pouvoit-elle se méprendre au son de la voix ? c'étoit celle de Valancourt. Emilie, qui jamais ne l'avoit entendue sans émotion, troublée de surprise et de plaisir à la fois, l'eut à peine vu à ses pieds, qu'elle tomba sur une chaise. Tant de mouvemens

combattoient dans son cœur, qu'à peine elle entendoit cette voix, dont les tendres et timides accens cherchoient à la ranimer. Valancourt aux genoux d'Emilie, s'accusoit de l'excès d'impatience qui l'avoit décidé à la surprendre ainsi. Il venoit d'arriver, et ne pouvant attendre que le comte fût de retour, il avoit couru aussitôt pour le chercher à la promenade. En passant près de la tour, il avoit reconnu la voix d'Emilie, et sur-le-champ il étoit monté.

Elle fut long-temps avant de recouvrer ses sens; quand elle fut revenue, elle repoussa les soins de Valancourt, et lui demanda avec autant de mécontentement qu'elle pouvoit en sentir à sa vue, quel étoit le sujet de sa visite.

— Ah! Emilie, dit Valancourt, cet air, ces paroles, hélas! j'ai peu à espérer. Quand vous m'avez privé de votre estime, vous avez donc cessé de m'aimer?

— Oui, monsieur, reprit Emilie, tâchant de donner de l'assurance à sa voix; si vous faisiez cas de mon estime, vous ne m'auriez pas donné cette nouvelle occasion de chagrin.

La physionomie de Valancourt changea soudain; l'anxiété du doute fit place à la surprise et au découragement. Il resta muet;

il dit enfin : — On m'avoit donné lieu d'espérer une réception bien différente ! — Est-il bien vrai, Emilie, que pour jamais j'ai perdu votre affection ? dois-je croire que votre estime ne peut jamais m'être rendue, que votre amour ne peut renaître ? Le comte a-t-il médité cette cruauté, qui me donne une seconde fois la mort ?

Le ton dont il parloit, alarma Emilie autant que son discours l'étonna. Tremblante d'impatience, elle demanda qu'il voulût bien s'expliquer.

Et pourquoi cette explication ? répondit Valancourt. Ignorez-vous combien ma conduite a été calomniée ? ignorez-vous que les actions dont vous m'avez cru coupable... et comment avez-vous pu, ô Emilie ! me dégrader à ce point, dans votre opinion ?... que ces actions, je les méprise, je les abhorre autant que vous ! Ignorez-vous que le comte a découvert les faussetés qui me privoient de l'unique bien qui me soit cher au monde ; qu'il m'a lui-même invité à venir près de vous me justifier ? L'ignorez-vous, et suis-je encore le jouet d'une fausse espérance ?

Le silence d'Emilie sembloit confirmer cette crainte ; Valancourt, dans l'obscurité, ne pouvoit distinguer la surprise et la joie,

qui la rendoient comme immobile. Incapable de parler, un soupir de son cœur parut la soulager, et elle dit à la fin :

Valancourt! j'ignorois ce que vous venez de me dire. L'émotion que j'éprouve en est la preuve. Je ne pouvois plus vous estimer ; mais je n'avois pu encore réussir à vous oublier.

— Quelle idée, reprit Valancourt en s'appuyant contre la fenêtre, quelle persuasion ce moment m'apporte! Je vous suis cher! je vous suis cher encore, mon Emilie!

— Faut-il donc que je vous le dise? répliqua Emilie. Cela est-il nécessaire? Voilà mon premier moment de joie depuis votre départ, et il me dédommage de tout ce que j'ai souffert.

Valancourt soupiroit, et ne pouvoit répondre ; il couvroit ses mains de baisers : les larmes qui les inondoient parloient un bien tendre langage, et les mots eussent eu moins d'expression.

Emilie, un peu remise, proposa de retourner au château. Alors, et pour la première fois, elle se souvint que le comte avoit invité Valancourt à se justifier auprès d'elle, et qu'il ne s'étoit fait aucune explication. Mais à cette seule idée, tout son cœur rejeta la possibilité que Valancourt

eût été coupable. Ses regards, sa voix, ses manières étoient le gage de sa noble et constante sincérité. Emilie se livra sans réserve aux émotions d'une joie que jamais elle n'avoit ressentie.

Ni Emilie ni Valancourt ne surent comment ils étoient retournés au château : si un pouvoir magique les y eût transportés, peut-être ils en eussent mieux remarqué le mouvement ; ils étoient dans le vestibule avant de songer s'il existoit quelqu'autre personne dans le monde. Le comte vint au-devant d'eux, et avec toute la franchise et la bienveillance de son caractère, il accueillit Valancourt, et le pria de lui pardonner son injustice. Bientôt M. de Bonnac joignit ce groupe heureux, et Valancourt et lui se retrouvèrent avec une satisfaction mutuelle.

Après les premières félicitations, et quand la joie fut devenue plus calme, le comte appela Valancourt, et leur conférence fut très-longue. Le dernier se justifia clairement des crimes qu'on lui imputoit. Il avoua si ingénument ses torts, il en témoigna tant de regret, que le comte en conçut les plus heureuses espérances. Valancourt étoit doué des plus grandes qualités ; l'expérience lui avoit appris à détester toutes les folies qui n'avoient fait que l'amuser un moment. Le

comte ne douta plus qu'il ne dût mener la vie d'un homme honnête et sage; et lui confia désormais, sans scrupule, le bonheur d'Emilie, qu'il aimoit comme sa fille. Il rendit compte en deux mots, à celle-ci, de l'entretien qu'ils avoient eu. Emilie avoit déjà appris tout ce que Valancourt avoit fait pour M. de Bonnac, et des larmes de plaisir avoient coulé de ses yeux. La conversation du comte de Villefort acheva de dissiper ses doutes, et elle rendit sans crainte son estime et ses sentimens à celui qui d'abord avoit su les lui inspirer.

La comtesse et la jeune Blanche accueillirent Valancourt avec politesse et amitié. Blanche étoit si heureuse du bonheur d'Emilie, qu'elle oublia pour un moment l'absence de M. de Sainte-Foix; on l'attendoit ce même jour, et la généreuse sensibilité de Blanche fut bientôt récompensée par l'arrivée de son amant. Il étoit guéri des blessures qu'il avoit reçues dans la périlleuse aventure des montagnes; le récit qu'on en fit augmenta le sentiment des jouissances présentes; on se félicita de nouveau, et ce charmant souper offrit sur tous les visages l'expression d'une joie égale. Chacun cependant gardoit son caractère et goûtoit diversement son bonheur. Blanche étoit franche

et gaie, Emilie tendre et plaintive, Valancourt exalté, tendre et gai tour à tour, Sainte-Foix étoit joyeux, et le comte, à ce spectacle, exprimoit autant de complaisance que de bonté. La comtesse, Henri, M. de Bonnac paroissoient un peu moins animés. Le pauvre M. Dupont évita de jeter, par sa présence, un nuage de tristesse sur toute cette heureuse société. Dès qu'il sut que Valancourt n'étoit pas indigne d'Emilie, il prit sérieusement le parti de travailler à se guérir; il quitta le château de Blangy. Sa conduite, comprise par Emilie, lui inspira autant de pitié que d'admiration.

Le comte et ses hôtes, dans les plaisirs de leur réunion et les douceurs de l'amitié, laissèrent passer les heures sans les compter. Quand Annette sut l'arrivée de Valancourt, Ludovico eut bien de la peine à la retenir; elle vouloit s'élancer dans la salle, et exprimer toute sa joie; elle assuroit qu'après le retour de son cher Ludovico, aucun événement ne lui avoit fait tant de plaisir.

CHAPITRE XIII.

Les mariages de Blanche et d'Emilie Saint-Aubert furent célébrés le même jour, au château de Blangy, avec toute la magnificence du temps. Les fêtes furent splendides : on avoit tendu la grande salle d'une tapisserie neuve, qui représentoit Charlemagne et ses douze pairs; on voyoit les fiers Sarrazins qui s'avançoient à la bataille ; on voyoit tous les enchantemens et le pouvoir magique de Merlin. Les somptueuses bannières de Villeroy, ensevelies long-temps dans la poussière, furent de nouveau déployées, et flottèrent sur les pointes gothiques des fenêtres coloriées. La musique résonnoit de toutes parts, et les échos de la galerie en retentissoient.

Annette regardoit cette salle, dont les arcades et les fenêtres étoient illuminées et décorées de lustres en festons; elle considéroit la magnificence des parures, les riches livrées des serviteurs, les meubles de velours enrichis d'or; elle écoutoit les chants de plaisir qui ébranloient la voûte, elle se croyoit dans un palais de fées; elle assuroit que dans les plus beaux contes, elle n'avoit rien vu

de si charmant, et que les lutins eux-mêmes ne faisoient rien de plus beau dans leurs brillantes assemblées. La vieille Dorothée soupiroit, et disoit que l'aspect du château lui rappeloit encore sa jeunesse.

Après avoir orné quelques-unes des fêtes du château, Emilie et Valancourt prirent congé de leurs tendres amis, et retournèrent à la Vallée. La bonne, la fidèle Thérèse les reçut avec une joie sincère. Les ombrages de ce lieu chéri semblèrent, à leur arrivée, leur offrir obligeamment les plus tendres souvenirs. En parcourant ces lieux si long-temps habités par monsieur et madame Saint-Aubert, Emilie montroit avec tendresse les endroits où ils aimoient à reposer, et son bonheur lui sembloit plus doux, en pensant que tous deux ils l'auroient embelli d'un sourire.

Valancourt la mena au platane, où, pour la première fois, il avoit osé lui parler de son amour. Le souvenir des chagrins qu'ensuite il avoit endurés, des malheurs, des dangers qui avoient suivi cette rencontre, augmenta le sentiment de leur félicité actuelle. Sous cet ombrage sacré, et voué pour jamais à la mémoire de Saint-Aubert, ils jurèrent l'un et l'autre de chercher à s'en rendre dignes, en imitant sa douce

bienveillance ; en se rappelant que toute espèce de supériorité impose des devoirs à celui qui en jouit ; en offrant à leurs semblables, outre les consolations et les bienfaits que la prospérité doit tous les jours à l'infortune, l'exemple d'une vie passée dans la reconnoissance envers Dieu, et la constante occupation d'être utile à l'humanité.

Aussitôt après leur retour, le frère de Valancourt vint le féliciter de son mariage, et rendre son hommage à Emilie. Il fut si content d'elle, si heureux de la riante et heureuse perspective que ce mariage offroit à Valancourt, que sur-le-champ il lui remit une partie de son bien ; et comme il n'avoit point d'enfans, il lui assura la totalité de sa succession.

Les biens de Toulouse furent vendus. Emilie racheta de M. Quesnel l'ancien domaine de son père ; elle dota Annette, et l'établit à Epourville, avec Ludovico. Valancourt et elle-même préféroient à toute autre demeure, les ombres chéries de la Vallée ; ils y fixèrent leur résidence ; mais chaque année, par respect pour M. Saint-Aubert, ils allèrent passer quelques mois dans l'habitation où il avoit été élevé.

Emilie pria Valancourt de trouver bon qu'elle remît à M. de Bonnac, le legs

qu'elle avoit reçu de la signora Laurentini. Valancourt, quand elle fit cette demande, sentit tout ce qu'elle avoit pour lui d'obligeant. Le château d'Udolphe revenoit aussi à l'épouse de M. de Bonnac, la plus proche parente de cette maison; et cette famille, long-temps malheureuse, goûta de nouveau l'abondance et la paix.

Oh! combien il seroit doux de parler long-temps du bonheur de Valancourt et d'Emilie! de dire avec quelle joie, après avoir souffert l'oppression des méchans et le mépris des foibles, ils furent enfin rendus l'un à l'autre; avec quel plaisir ils trouvèrent les paysages chéris de leur patrie! combien il seroit doux de raconter comment, rentrés dans la route qui conduit le plus sûrement au bonheur, tendant sans cesse à la perfection de leur intelligence, ils jouirent des douceurs d'une société éclairée, des plaisirs d'une bienfaisance active, et comment les bosquets de la Vallée redevinrent le séjour de la sagesse et le temple de la félicité domestique!

Puisse-t-il du moins avoir été utile de démontrer que le vice peut quelquefois affliger la vertu; mais que son pouvoir est passager, et son châtiment certain! tandis que la vertu froissée par l'injustice, mais

appuyée sur la patience, triomphe enfin de l'infortune !

Et si la foible main qui a tracé cette histoire, a pu, par ses tableaux, soulager un moment la tristesse de l'affligé ; si, par sa morale consolante, elle a pu lui apprendre à en supporter le fardeau, ses humbles efforts n'auront pas été vains, et l'auteur aura reçu sa récompense.

FIN.





